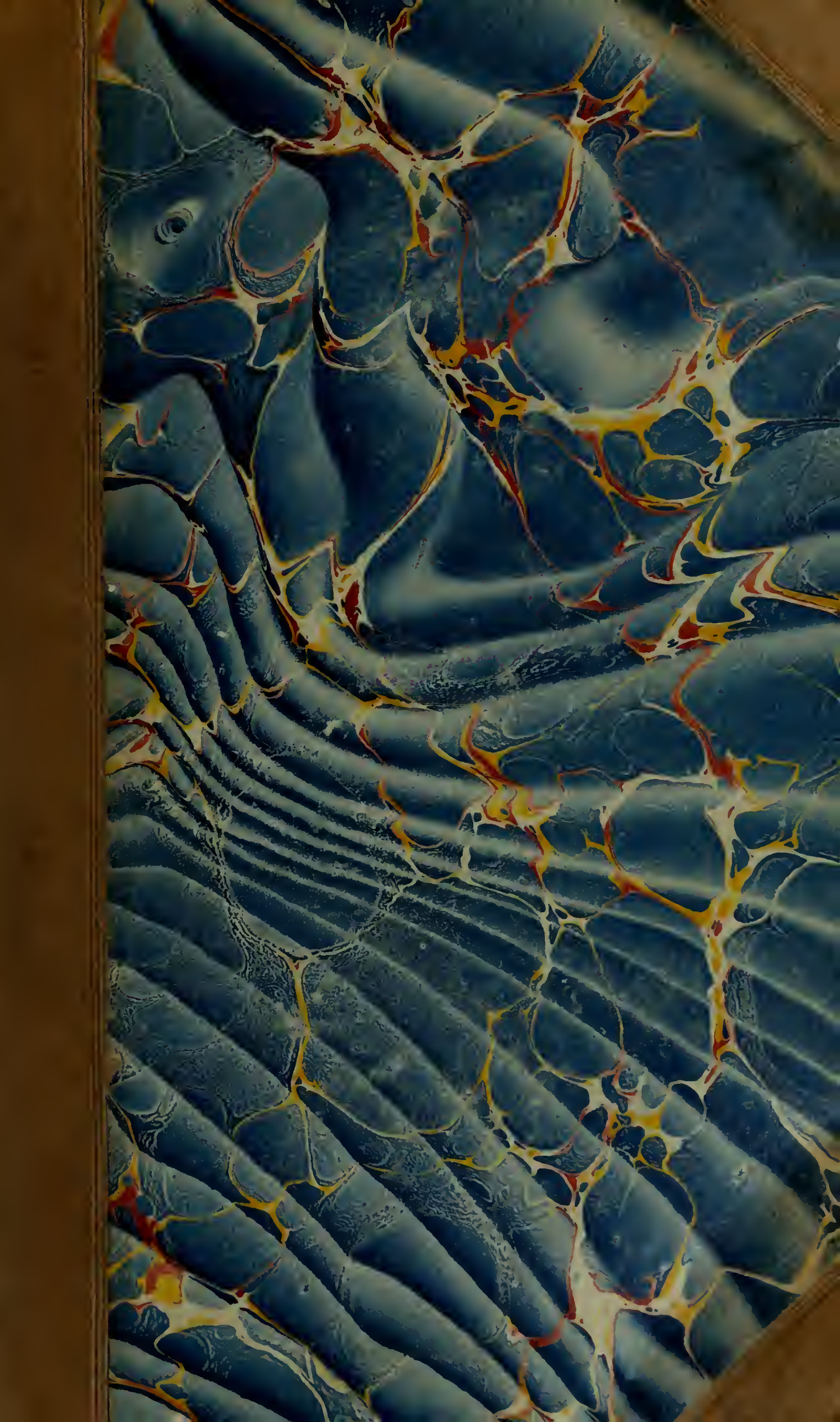




No 199/1



Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiresetcorre00epin

MÉMOIRES

ET

CORRESPONDANCE

DE

MADAME D'EPINAY,

OU ELLE DONNE DES DETAILS SUR SES LIAISONS AVEC
DUCLOS, J.-J. ROUSSEAU, GRIMM, DIDEROT,
LE BARON D'HOLBACH, SAINT-LAMBERT, MME. D'HOUDETOT,
ET AUTRES PERSONNAGES CELEBRES DU DIX-HUITIEME SIECLE.

OUVRAGE

RENFERMANT UN GRAND NOMBRE DE LETTRES INEDITES
DE GRIMM, DE DIDEROT ET DE J.-J. ROUSSEAU,
LESQUELLES SERVENT D'ECLAIRCISSEMENT ET DE CORRECTIF AUX
CONFESSIONS DE CE DERNIER.

TOME PREMIER.

PARIS:

CHEZ BRUNET, LIBRAIRE, RUE GÎT-LE-CŒUR;

LONDRES, CHEZ COLBURN, LIBRAIRE.

1818.

PRÉFACE.

Madame d'Epinay est beaucoup plus généralement connue aujourd'hui par ce qui en est dit dans les Confessions de J.-J. Rousseau, que par les ouvrages sortis de sa plume, quoique l'un d'eux, *les Conversations d'Emilie*, ait remporté en 1783, au jugement de l'Académie françoise, le prix d'utilité. Celui que nous publions n'eût pas sans doute obtenu un pareil suffrage ; mais nous serions bien trompés s'il n'excitoit que médiocrement la curiosité du public.

Plusieurs personnes qui savoient que madame d'Epinay avoit écrit les mémoires de sa vie, et qu'à sa mort le manuscrit en étoit resté entre les mains de Grimm, avoient paru craindre que celui-ci ne l'eût supprimé ; telle est en particulier l'opinion de l'auteur de l'article consacré à madame d'Epinay, dans la Biographie universelle. A la vérité, Grimm, dans sa *Correspondance littéraire, 3e. partie*, ne parle point de

mémoires de Mme d'Epinay ; seulement il dit : " Elle n'a point laissé d'autre ouvrage qu'une " suite encore imparfaite des Conversations d'E- " milie, beaucoup de lettres, et l'ébauche d'un " long roman." Eh bien ! ce roman n'est autre chose que les mémoires de cette dame. Ceci demande éclaircissement.

Bien différente de ceux qui nous donnent des romans pour leurs mémoires, madame d'Epinay avoit écrit les siens sous la forme d'un roman ; mais ne voulant pas que l'on puisse s'y tromper, elle a grand soin de prévenir que *ce n'est pas un roman qu'elle donne au public, mais les mémoires très-véritables d'une famille de plusieurs sociétés composées d'hommes et de femmes soumis aux foiblesses de l'humanité :* et ici ce n'est pas une de ces formules banales dont aucun romancier n'a encore fait grâce à son lecteur.

Quoique la nature eût accordé peu d'imagination à Mme d'Epinay, elle aimoit singulièrement à écrire ; elle avoit composé des lettres, des comédies, des contes et des vers de société. La Nouvelle Héloïse dont J. J. Rousseau lui lisoit, ainsi qu'à sa belle-sœur, madame d'Houdetot, chaque morceau à mesure qu'il les avoit

achevés, lui fit naître l'envie de s'essayer dans une plus grande composition que tout ce qu'elle avoit écrit jusque-là. Mais arrêter un plan, trouver une action principale et créer des personnages, étoient des choses, à ce qu'il paroît, au dessus des forces de l'auteur des Conversations d'Emilie. Il lui parut plus simple et surtout plus facile d'écrire sa propre histoire, et d'y faire entrer celle de plusieurs personnes de sa société et même de sa famille, en prenant seulement la précaution de substituer de faux noms aux véritables. Elle donna donc à son mari celui de Montbrillant, à M. d'Houdetot celui de Lange et à Saint-Lambert celui de Dulaurier. Duclos, Rousseau, Diderot, Grimm reçurent ceux de Desbarres, de René, de Garnier, de Volx. Le baron d'Holbach, le marquis de Croismare, Gauffecourt, Valory, Francueil, madame d'Arty, mademoiselle d'Ette et beaucoup d'autres, dont l'énumération seroit trop longue, eurent aussi les leurs. Enfin, il n'est pas jusqu'à celui de Pauline qu'elle donne à sa fille dont nous voulussions répondre, quoique nous l'ayons conservé.

Si dans cette suite de portraits que madame

d'Epinay met sous nos yeux, nous avons reconnu à plus d'un trait qui n'échapperont pas au lecteur, l'auteur des *Confessions du comte de*** et des *Considérations sur les mœurs*, ce n'est pas, il faut en convenir, qu'il ait été flatté par le peintre. Duclos abusoit quelquefois, à la vérité, de la franchise naturelle aux hommes de sa province ; mais nous n'avons jamais entendu dire que, chez lui, elle ait été poussée jusqu'à la grossièreté la plus révoltante.

Peut-être ne nous eut-il pas été impossible de lever le voile dont resteront probablement toujours couverts les Maurepaire, les Canaple, les Rainville, mesdames de Beaufort, de Versel, les familles Blainville, Lebrun, etc. mais nous avons jugé qu'il ne convenoit pas de porter plus de lumière dans cet ouvrage. Pourquoi donc, nous dira-t-on, n'avoir pas toujours usé de la même discrétion ? c'est, répondrons-nous, qu'elle eût été inutile en général, puisque déjà du vivant de l'auteur le secret de son roman, comme nous le tenons de bonne part, étoit devenu le secret de la comédie, par l'empressement qu'il mettoit à le faire lire à toutes les personnes de sa société ; et que d'ailleurs trente ans après la

publication des Confessions du philosophe de Genève, il ne peut plus guère y avoir l'indiscrétion à nommer des personnages qui ont été presque tous l'objet de ses révélations. De plus, en acquérant le manuscrit de madame d'Epinay, nous sommes aussi devenus possesseurs des originaux d'une soixantaine de lettres de Rousseau, dont elle a inséré la plus grande partie dans ses mémoires. Quelques-unes sont imprimées soit dans les Confessions, soit dans la correspondance de celui-ci : falloit-il donc, au mépris de ce que tout le monde a lu, adresser ces lettres à *madame de Montbrillant* et les signer *René.**

Que l'on lise, par exemple, une longue lettre de Rousseau à Grimm, laquelle commence ainsi : " Dites-moi, *Grimm*, pourquoi tous mes amis prétendent que je dois suivre à Genève *madame d'Epinay ?*" Nous eût-il été permis de substituer à ce début celui-ci : " Dites-moi, *Volx*, pourquoi

---

* Il ne faut pas oublier que c'est d'après les originaux même de Rousseau que nous publions ses lettres ; si quelques-unes déjà imprimées diffèrent des nôtres d'une manière assez remarquable, on en doit conclure que Rousseau refaisoit ses lettres sur les minutes qu'il en gardoit.

tous mes amis prétendent que je dois suivre à Genève *madame de Montbrillant ?*

En voilà assez, à ce qu'il nous semble, pour prouver combien les précautions de madame d'Epinay seroient inutiles aujourd'hui. D'ailleurs ses mémoires appartiennent autant à l'histoire des mœurs, qu'à celle de la philosophie du 18e siècle; et de toutes les personnes dont elle parle, aucune n'existe maintenant, plusieurs même sont déjà jugées par la postérité; et, si comme l'a dit l'auteur de l'article que nous avons cité au commencement de cet avertissement, Rousseau a parlé assez longtemps dans sa propre cause, nous croirions commettre une injustice envers madame d'Epinay, en la privant des moyens de se faire entendre à son tour.

Nous devons au lecteur quelques détails sur la contexture de l'ouvrage de madame d'Epinay. Quoiqu'elle ait adopté généralement la forme de journal, l'envie de conserver des letters et autres morceaux de sa composition lui a fait prendre aussi, tantôt la forme épistolaire, tantôt la forme dramatique ; et il faut convenir que c'est dans ce dernier genre que brille tout le talent de l'auteur. A l'énergie et à la vivacité du style que

l'on trouve en plus d'un endroit de son livre, on seroit tenté de reconnoître la plume mâle, soit de Diderot, de Rousseau ou de Saint-Lambert.

La part flatteuse que madame d'Epinay a donné à Grimm dans ses mémoires, ne permettoit pas à celui-ci d'en parler autrement qu'il n'a fait, et 2300 pages in-4.° attestent au moins que l'épithète de *long* qu'il a donnée à ce prétendu roman n'a rien d'exagéré. Il nous eût donc été facile d'en tirer plus de trois volumes in-8.°; mais nous ne pouvions plus compter sur les bénévoles lecteurs des salons de la Chevrette et d'Epinay. Il a donc fallu, pour assurer le succès de l'ouvrage auprès des lecteurs de tous les temps, supprimer les redites fréquentes, les épisodes inutiles et un assez bon nombre de factums contre M. d'Epinay. Toutefois nous n'avons rien voulu changer ni dans la forme un peu singulière de l'ouvrage, ni dans les faits, ni même dans le style qui n'a pas toujours cette correction qu'on aimeroit à y trouver, et si nous ne publions pas tout ce qu'a écrit madame d'Epinay, nous ne publions du moins rien qu'elle n'ait écrit.

Quant au manuscrit, le soin que madame d'Epinay a pris de le corriger de sa propre main

ne permet pas d'en révoquer en doute l'authenticité. Grimm, qui en avoit été le dépositaire depuis la mort de l'auteur, l'a laissé, en quittant la France, à M. Lecourt de Villière, son secrétaire, des héritiers duquel nous le tenons, ainsi qu'un grand nombre de lettres, parmi lesquelles nous avons fait un choix que nous avons imprimé à la fin de notre troisième volume. Comme plusieurs de ces lettres sont adressées à l'abbé Galiani, notre intention étoit d'y joindre celles de cet abbé napolitain; mais ayant appris que les originaux de ces dernières existoient dans le cabinet de feu M. Ginguené, nous avons renoncé à donner sur des copies fautives des lettres qui, écrites dans une langue étrangère à l'abbé, devoient nécessairement contenir assez de fautes, sans que nous eussions à nous tenir encore en garde contre celles du copiste. On trouvera aussi avant ce supplément vingt-deux lettres de J.-J. Rousseau, lesquelles ayant un grand rapport aux mémoires de madame d'Epinay, nous ont paru ne pouvoir être mieux placées qu'à leur suite.

MÉMOIRES

ET

CORRESPONDANCE

DE MADAME D'EPINAY.

PREMIÈRE PARTIE.

Monsieur Tardieu d'Esclavelles, brigadier d'infanterie, venoit de mourir au service du Roi, pendant la campagne de 1735, laissant à sa veuve, pour toute fortune, l'expectative d'une pension à peine suffisante pour élever leur fille unique âgée de dix ans. Comme j'étois le plus ancien ami de la famille, je fus chargé de la tutelle de la jeune Emilie.

Une tante de M. d'Esclavelles, madame de Beaufort, réduite par des malheurs à vivre dans un couvent, à Paris, prit avec elle ma pupille dont la mère alla dans le pays de son mari, pour y ramasser les débris d'un patrimoine dépensé, en très-grande partie, au service.

La retraite de madame de Beaufort étoit partagée par sa petite-fille, victime, ainsi que sa grand-

maman, d'un second mariage contracté par sa mère. Car madame de Beaufort pensoit qu'il valoit mieux pour des filles de qualité, qu'elles fussent mal à leur aise dans un couvent, que chez les autres par charité. C'est dans cet asile de l'infortune que mademoiselle de Beaufort et ma pupille formèrent entre elles cette liaison dont Emilie a conservé le souvenir dans ses Mémoires.

Le caractère de mademoiselle de Beaufort étoit vif, enjoué et très-décidé. Celui d'Emilie, au contraire, étoit réfléchi et extrêmement sensible ; et elle avoit autant de candeur que d'esprit. Pendant les trois années à peu près qu'elle resta au couvent, il ne se passa rien de bien important pour elle. Seulement elle devint très-dévote, et la différence qui existoit entre les principes de madame de Beaufort et ceux de madame d'Esclavelles jetèrent de fâcheuses incertitudes dans son esprit.

Madame d'Esclavelles étoit dominée dans toutes ses actions par la crainte du blâme, et elle ne cessoit d'inspirer à sa fille ce sentiment, qui, chez elle, alloit jusqu'à la foiblesse. Madame de Beaufort, au contraire, avec plus de fermeté, vouloit que l'on se bornât à graver dans le cœur d'Emilie les principes qui font pratiquer le bien et fuir le mal: "Avec cela, disoit-elle, peu importent les faux jugemens." Mais madame d'Esclavelles avoit un si grand amour pour sa fille, qu'elle craignoit toujours qu'on ne la vît pas des mêmes yeux qu'elle : et à force de vouloir tout prévoir, elle alloit souvent

au-delà du mal qu'elle craignoit. Sa fille, de son côté, feignoit souvent d'être de son avis, pour ne pas l'affliger, ou elle le suivoit aveuglément, ne croyant pas que sa mère pût errer.

Telle étoit la disposition d'esprit où étoit ma pupille, lorsqu'elle alla habiter avec sa mère la maison de M. la Live de Bellegarde, fermier général. Madame de Bellegarde étoit sœur de madame d'Esclavelles; elle avoit trois fils, et une fille plus jeune qu'Emilie, de cinq ans. (*)

Sans être véritablement jolie, mademoiselle d'Esclavelles avoit une physionomie à la fois noble et spirituelle; son âme se peignoit dans ses yeux, et la dévotion qui la subjuguoit alors répandoit sur toute sa personne un air de tristesse qui la rendoit encore plus intéressante.

Il étoit sans doute difficile que M. d'Epinay, l'aîné des fils de M. de Bellegarde, qui achevoit ses exercices, vît sa cousine sans éprouver un sentiment dont tout autre moins jeune auroit eu de la peine à se garantir.

Monsieur de Bellegarde crut qu'en faisant voyager son fils pour le service de sa place, il arrêteroit, dans ses commencemens, un amour que la disproportion de fortune faisoit, aux yeux de madame de Bellegarde, un devoir de combattre, tandis que

(*) C'est celle qui, par la suite, a été Madame la Comtesse d'Houdetot.

madame de Beaufort ne pouvoit s'imaginer que l'on osât supposer seulement le mariage de sa nièce avec tout autre qu'un gentilhomme; et revenant à un ancien projet qu'elle avoit eu autrefois: "Si mon-
" sieur et madame de Bellegarde, disoit-elle, sont
" un peu susceptibles de quelques sentimens glo-
" rieux, pourquoi ne leur proposeroit-on pas de
" mettre leur fils dans le service, et de lui faire
" alors épouser mademoiselle d'Esclavelles, à con-
" dition qu'il prendroit ses armes et son nom."
Mais madame de Bellegarde, qui étoit l'obstacle le plus invincible à ce mariage, étant venue à mourir, son mari, homme excellent, mais foible, consentit, peu de temps après, à couronner un amour dans lequel son fils avoit peut-être mis plus d'extravagance que de véritable passion. Emilie étoit alors âgée de vingt ans.

J'avois été obligé de quitter Paris pour quelques affaires; ma pupille m'écrivit, lorsque cette union fut tout à fait arrêtée, de hâter mon retour. J'arrivai le jour de la signature du contrat; elle le passa dans les larmes, et lorsqu'il fallut signer, la plume lui tomba des mains.

Monsieur de Bellegarde donna à son fils trois cents mille livres, et environ pour deux mille livres de diamans à sa bru. On voit qu'il ne se ruina pas en générosités.

Pour moi je rendis mes comptes, et le lendemain je reçus de madame d'Epinay la lettre que voici.

" Que pensez-vous de moi, de ma fuite d'hier
" au soir, de mon silence? En conclurez-vous,
" mon cher tuteur, que je suis ingrate? Jamais
" vous ne pourriez être aussi injuste. Croyez que
" je sens, comme je le dois, les soins que vous
" avez bien voulu prendre de mes intérêts, depuis
" la mort de mon père. J'ai voulu vous en remer-
" cier hier, mais mon cœur étoit si plein, que je
" n'ai pu proférer un seul mot. Je n'ai pu tenir à
" l'espèce d'adieu que vous nous avez fait en re-
" mettant mes papiers à mon beau-père; les choses
" honnêtes et douces, dont vous avez accompagné
" ce dernier acte de votre tutelle, m'ont fait venir
" les larmes aux yeux, j'espère qu'elles ne vous
" auront pas échappé. Je me suis retirée un mo-
" ment pour être en état de vous témoigner toute
" ma sensibilité et ma reconnoissance; et lorsque
" je suis rentrée, vous étiez parti. J'ai été tout
" le reste de la soirée mal à mon aise; si j'avois
" été assurée que vous ne vous fussiez pas mépris à
" mon silence, j'aurois été plus tranquille. Soyez
" toujours, mon cher tuteur, le conseil et l'ami
" de votre pupille, et ne lui refusez jamais vos
" avis sur aucune matière. Rassurez-la promp-
" tement et dites-lui que votre amitié égale sa re-
" connoissance, c'est n'y mettre pas de bornes et
" la dire éternelle."

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A MADAME LA PRÉSIDENTE DE M***. (*)

Que j'en veux à madame votre mère, ma chère cousine, de ne vous avoir pas mariée à M. de T... qui vous adoroit. Quels délices, quelle félicité que celle d'être l'épouse chérie d'un homme que l'on aime et pour qui l'on aime et pour qui l'on a souffert! Non, je ne puis croire encore à mon bonheur. Vous me plaigniez il y a quelques temps, dans l'idée que je mourrois d'ennui dans la maison de mon beau-père, lorsque j'aurois une fois commencé à voir le monde; ah! que vous vous trompiez, ma cousine. Les seuls momens désagréables que j'aie eus depuis mon mariage, sont ceux qui ont été employés à recevoir des visites ou à les rendre. Quelle heureuse situation que la mienne! mon cœur pourra-t-il suffire à tant de bonheur? Il y a des momens où il ne peut soutenir tous les mouvemens qui l'agitent.... Y a-t-il un fils plus respectueux, plus tendre, que M. d'Epinay, un mari plus.... Ah! ma cousine...., les termes me manquent, et puis que vous dirai-je? Ce sont mille choses que je ne puis exprimer, mais que je sens bien!....Je voulois vous rendre compte du plan de vie que se propose M. d'Epinay. Il compte,

(*) Mademoiselle de Beaufort étoit mariée depuis un an, malgré elle, malgré sa grand-maman, mais par la volonté de sa mère, au Président de M.*** qu'elle n'aima jamais.

lorsque le temps de ses tournées sera fini, d'abord épargner pendant les six ans qu'il va voyager, et puis, si nous sommes en état d'avoir notre ménage, nous nous y mettrons. Nous viendrons deux fois la semaine dîner chez nos parens. Nous aurons, dit-il, deux soupers et un dîner par semaine. Il veut un dîner indépendamment des deux soupers, parce que c'est le repas que je préfère. Qu'il est bon! est-ce que je ne mènerai pas la vie qui lui conviendra le mieux? Je le lui ai dit, cela ne fait rien, il insiste sur le dîner. Ensuite nous aurons un concert, où tous les gens de notre connoissance pourront venir, et deux autres jours où nous aurons seulement quelques musiciens pour nous amuser à porte fermée....Bon! j'oubliois le sujet pour lequel je voulois vous écrire: je compte aller demain dîner chez vous avec mon mari, si vous y êtes. Un mot de réponse. Bonjour, je finis bien vîte, quoique j'aie encore mille choses à vous dire; mais l'on va dîner, et ma toilette n'est encore qu'à moitié faite.

LETTRE

DE LA MÊME A LA MÊME.

Ah! ma cousine, j'ai passé hier une journée délicieuse, nous devions aller, mon mari et moi, chez madame de ***. Ma mère se trouva fort incommodée, le matin, d'un mal de gorge: cela m'inquiéta, et après avoir un peu combattu mon envie

de sortir et mon devoir, j'engageai mon mari à m'excuser auprès de madame de *** et je lui dis que je voulois absolument rester auprès de ma mère : j'avois bien envie de lui conseiller d'y rester aussi, par plus d'une raison, comme vous vous en doutez bien ; mais je désirois encore plus que cela vînt de lui : j'eus beau attendre. J'avois la bouche ouverte pour lui représenter qu'il devoit au moins proposer à ma mère de lui tenir compagnie ; car il y avoit, ce me semble, plus de dix grandes minutes que nous parlions d'autres choses, lorsqu'enfin il m'offrit de rester avec moi. Je n'aurois peut-être pas dû l'accepter tout de suite ; cependant je le fis, en le remerciant beaucoup de cette complaisance. Nous restâmes jusqu'à trois heures dans l'appartement de ma mère, qui ne fut pas aussi sensible à cette attention de M. d'Epinay qu'elle l'auroit dû ; car enfin je sais bien qu'il ne faisoit que ce qu'il devoit, mais combien peu y a-t-il de gens qui fassent ce qu'ils doivent : et puis il me semble que les actions ont plus ou moins de prix suivant le caractère des gens qui agissent. Un jeune homme qui est fort dissipé, qui aime les plaisirs, le grand monde, et qui, de lui-même, les sacrifie à son devoir sans une absolue nécessité, simplement pour montrer des égards et des soins, ne fait-il pas une action aussi estimable qu'un homme fort grave et fort occupé de ses principes, lorsqu'il rend un service essentiel ? Voilà, je trouve, en général, le grand défaut des hommes, c'est qu'ils ne se mettent ja-

mais à la place de ceux qu'ils jugent...Enfin ma mère est, je crois, dans ce cas; elle n'a peut-être jamais été jugée injustement, ce qui fait qu'elle est beaucoup, mais beaucoup trop sévère avec mon mari, et si je ne prenois souvent son parti contre elle, je ne sais ce qui en arriveroit. Concevez-vous ce qu'il m'en coûte pour prendre parti contre ma mère? Je voudrois bien donner à mon mari un peu plus de confiance en elle, et l'engager à la prier de diriger ses affaires, car je soupçonne qu'il n'y entend pas grand'chose, et qu'elles ne sont pas trop en ordre.

A trois heures après dîner nous remontâmes dans notre appartement, il me proposa de ne recevoir personnè de tout le jour, sous prétexte que ma mère étoit malade; et à cette condition, il me dit qu'il ne sortiroit pas de la journée. Je ne demandois pas mieux, j'en étois enchantée, mais je ne l'aurois jamais proposé. Sûrs donc de n'être point interrompus, nous nous mîmes d'abord à faire de la musique; et ensuite il me parla des spectacles où il va souvent et où il voudroit que j'allasse. Nous cherchâmes ensemble des moyens d'y parvenir sans choquer ma mère; il étoit d'avis que je prisse sur moi d'y aller et de m'autoriser de l'usage, sans égard pour le chagrin de ma mère qu'il trouve déraisonnable, et qui par là, dit-il, ne mérite pas qu'on y cède. Voilà un principe, ma cousine: je crois que vous m'avez dit qu'il n'en avoit point. Il est vrai que l'application m'en paroît déplacée, parce

que nous ne sommes pas encore capables ni l'un ni l'autre de juger de nos pères et mères ; lui l'est pourtant plus que moi, et je trouve que j'ai eu bien du mérite à ne lui pas céder ; car indépendamment de ce qu'il appuyoit toutes ses raisons d'exemples et d'usages bien séduisans, j'avois à combattre l'empire qu'il a sur moi, le désir de le suivre, celui de ne pas le perdre de vue, et un peu de honte, s'il faut l'avouer, de ne pas faire comme toutes les femmes que je vois. Enfin je lui ai promis de tenter encore, en causant avec ma mère, d'arracher son consentement : je ne sais comment je m'y prendrai ; j'aurois bien des choses à lui dire qui me tiennent beaucoup plus à cœur que celle-là, comme, par exemple, l'aigreur qu'elle met dans tout ce qu'elle dit à mon mari, la prévention qu'elle a contre lui et qui fait qu'elle est toujours d'un avis contraire au sien. Mais je n'ose rien tenter, car si elle prenoit mal mes représentations, elle se préviendroit peut-être aussi contre moi, et alors je n'aurois plus de crédit à employer pour lui dans l'occasion. Il faut donc que je ménage mon oncle et ma mère, et que je ne me mêle point de les contrôler. Quant à mon oncle, que je veux m'habituer à appeler mon père, et cela est bien juste après tout ce qu'il a fait pour moi, mon père donc n'a point de préventions, il est assez juste, il ne met presque d'importance à rien ; je ne sais pas bien encore si c'est par indifférence, par indolence ou par esprit philosophique, dans tous les cas je le

plains. On perd bien des plaisirs lorsqu'on pousse trop loin.. Comment dirai-je?..Le sommeil de l'âme, l'incurie de ce qui nous entoure. Car souvent l'on diroit qu'il ne voit ni n'entend, et lorsqu'il veut donner des marques de sa reconnoissance ou de sa bonté, c'est un signe de tête, un petit sourire, un air de contentement qui effleure son visage. On voit bien sa sensibilité; mais tout cela s'aperçoit comme à travers d'un voile que l'on croiroit qu'il n'a pas la force de déchirer: il est difficile de deviner si on lui plaît ou non. Il parle si peu, et à peine a-t-il l'air d'écouter; cependant rien ne lui échappe. Il oublie facilement les paroles parce qu'il est fort distrait; mais l'impression de choses ne s'efface pas chez lui. Il ne se fâche presque jamais, et lorsqu'il est forcé de gronder, on voit bien qu'il sort de son caractère, car c'est toujours mal à propos. C'est pour moi une étude continuelle que de chercher à lui plaire; si j'avois besoin d'y être encouragée, je serois fort à plaindre, mais l'idée seule de pouvoir quelquefois être utile à mon mari suffit bien pour ne me point lasser de cette étude.

Notre soirée fut aussi délicieuse que notre journée; mon mari trouva qu'elle avoit passé bien vîte; je ne l'ai jamais vu si aimable, nous fûmes très-gais à souper: enfin nous fîmes rire mon beau-père et ma mère. Mon beau-frère de Jully me plaisanta beaucoup sur ma gaîté, il m'embarrassa d'abord presque autant que si je n'eusse pas été mariée; il est vrai que ma mère me regardoit de

temps en temps avec un certain air sévère, lorsque nous parlions des délices de notre journée : est-ce donc un crime, une indécence d'aimer tendrement son mari ? Ce nom si respectable, si cher....je crains quelquefois de le prononcer devant elle ; quelle gêne, ma cousine ! savez-vous que je meurs de peur à la fin d'en être impatientée..On m'appelle, bonjour : ah Dieu ! il y a deux grandes heures que je vous écris.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A MONSIEUR DE LISIEUX.

Mon cher tuteur, je donne un bal masqué jeudi, de l'aveu de mes parens, il faut absolument que vous y veniez. Je suis enchantée, il sera charmant, je serai en bergère, madame de M*** aussi. Si vous voyiez mon habit ! venez, mon tuteur ; mais je n'ai pas le temps de vous en dire davantage, venez seulement..Sérieusement nous ne pouvons pas nous passer de vous..A propos, savez-vous que j'ai dit ce matin devant ma mère, *je veux ;* cela ne m'a pas trop réussi, je crois que c'est qu'elle a vu que je tremblois bien fort en le disant..Mais je vous conterai tout cela.

LETTRE

DE LA MÊME AU MÊME.

Mon tuteur ! mon cher tuteur !..oh Dieu ! mon mari est fâché contre moi. J'ai beau y réfléchir, je n'ai pas tort, au moins je ne le crois pas..Ma

mère, qui est toujours contre mon mari, est pour lui dans cette occasion-ci..Oh! cela me passe, j'ai bien envie de vous rendre compte de ce qui s'est fait, mais vous devez être notre juge, ne seroit-ce pas chercher à vous prévenir en ma faveur? Non, non, mon cher tuteur, car je ne vous demande que de nous raccommoder; je consens que vous me trouviez tort si je l'ai, mais seulement un peu, car si vous me condamniez ouvertement, une autre fois mon mari ne m'écouteroit peut-être pas du tout. Vous savez que depuis une quinzaine de jours il soupe très-souvent en ville, mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il rentre si tard, qu'il n'ose passer le reste de la nuit dans mon appartement, alors il se retire dans sa petite chambre. Comme elle est adossée à la mienne, et que je ne saurois prendre de sommeil que je ne l'aie entendu rentrer, je ne puis me tromper là-dessus. Jusqu'à présent je n'avois osé lui en faire des reproches sérieux, quelque chagrin que j'en ressentisse.

Dimanche, entendant du bruit dans sa chambre, je crus qu'il étoit incommodé; il ne m'en fallut pas davantage pour y entrer. Je le trouvai en effet souffrant d'une forte indigestion; je passai le reste de la nuit auprès de lui, et à quatre heures j'envoyai chercher le médecin qui ordonna quelques remèdes qui le soulagèrent; il s'endormit ensuite pendant quelques heures. Lorsqu'il fut réveillé, je lui demandai doucement où il avoit soupé la veille? “Chez le chevalier de C....

—Pourquoi, me dit-il ?" " Cest que je suis bien " tentée de prendre en haine tous ceux qui sont " cause du dérangement de votre santé." Il me sourit et me remercia. Ce chevalier, mon tuteur, est celui qui accompagnoit madame de M*** à notre bal, et qui étoit si empressé autour de moi. Cela m'encouragea à lui dire que je craignois bien qu'il ne fût pas aussi soigneux de conserver sa santé qu'il étoit sensible à l'intérêt que j'y prenois, et que cela n'étoit pas conséquent. " D'où vient " donc cette crainte, me dit-il ? De ce que depuis " quelque temps vous veillez beaucoup, lui dis-je. " —D'où savez-vouz cela, est-ce que vous m'épiez " par hasard ? je vous avertis que cela ne me con-" vient point. Est-ce vous épier, repris-je, que de " vous attendre en vain tous les soirs jusqu'à plus " d'une heure après minuit ? Vous prenez bien " votre temps pour me faire des reproches qu'as-" surément je ne mérite pas, me dit M. d'Epinay : " je vous le passe pour cette fois, mais je vous prie " de ne pas prendre ce ton là. Je veux être libre " et je n'aime point les questions." M. l'abbé de G. et M. de R. entrèrent comme il me disoit cela. Les premiers complimens faits, je sortis et me retirai dans mon appartement, humilée, affligée. . et par mon mari ! J'entendis à six heures que malgré la défense de sortir que lui avoit faite le médecin, il donna ordre de mettre ses chevaux ; je crus qu'il alloit venir chez moi ; point. Il retint ces messieurs qui vouloient s'en aller ; alors je déses-

pérai de le voir ou du moins de lui parler. Je ne savois même si je ne devois pas lui fermer ma porte, au cas qu'il se présentât avec eux. Ah ! mon tuteur, lorsque j'entendis sortir ce carrosse, je pensai me trouver mal, je ne me connoissois plus. A huit heures je fis un effort pour descendre chez mon beau-père ; je ne doutois pas que mon mari ne rentrât bientôt, j'aurois voulu l'attendre dans mon appartement, mais je craignois, si je l'y attendois, de n'être plus en état de descendre. Notre explication ne pouvoit être que fort longue et peut-être trop vive ; car je n'osois me flatter qu'elle fût touchante. J'étois en vérité piquée ; oui, je l'avoue. . D'un autre côté, le ton que je devois prendre avec lui m'embarrassoit. Mon mari m'avoit appellée enfant. J'étois bien sûre d'avoir raison au fond ; mais je craignois de m'y être mal prise. . Si ma mère va me juger comme lui, disois-je encore, voilà qui est fait, je passerai pour avoir tort sans pouvoir me faire seulement écouter. Cependant je suis offensée. Je ne pourrai jamais me conduire de manière à ne pas me faire remarquer. N'importe, je descendis ; mon beau-frère, de Jully, s'aperçut que j'avois pleuré ; il voulut d'abord me badiner, mais je le priai tout bas de ne pas me faire remarquer. Il eut pitié de moi, et me serra la main avec l'air de prendre part à ma peine. A neuf heures, M. d'Epinay n'étoit pas encore rentré ; à neuf heures et un quart, on ne l'attendoit plus et on se mit à table. L'instant d'après, il m'envoya

dire que M. de R.. l'avoit emmené chez lui, et qu'il y resteroit à souper. Ce fut alors, mon cher tuteur, que j'eus bien de la peine à me contraindre. L'inquiétude pour sa santé l'emporta sur tout le reste. Mais, comme je vis que son père étoit irrité de l'extrême dissipation où il vivoit depuis quinze jours, je repris des forces pour le défendre.

Dès qu'on fut sorti de table, je demandai permission de me retirer, alléguant la nuit que j'avois passée, et je remontai chez moi où je fondis en larmes. Mon beau-frère, inquiet des mouvemens qu'il avoit bien remarqués en moi, vint me trouver, et me pressa si fort pour savoir le sujet de ma peine, que je ne pus la lui cacher : je lui confiai tout. Il blâma beaucoup son frère. Bon Dieu ! étoit-ce là le moyen de me consoler ?..Il trouva que je mettois seulement à sa dissipation plus d'importance qu'elle ne méritoit. Représentez à votre mari ses torts, me disoit-il ; et de quelque manière qu'il prenne vos représentations, ne soyez pas assez dupe pour vous en affliger. Quels conseils ! Mais quoi, n'y a-t-il donc que moi dans le monde qui sache aimer ? Il ajouta, voyant que ses consolations ne servoient qu'à aigrir mes peines..Vous répéterai-je, mon tuteur, ce qu'il m'a dit ? Si vous saviez l'impression..Mais que signifie cela dans la bouche d'un homme qui ne sait point aimer ?..Il m'a dit, en voyant..Cependant mon cher tuteur, s'il a bien senti ce qu'il a dit, il faut..Je ne sais ce que je voulois dire..Mais ne me le répétez jamais,

je ne veux plus m'en souvenir, je veux l'oublier ; je crois que si ce propos reste dans ma mémoire, il faudra que je haïsse mon frère. Il m'a dit : A quoi sert, ma pauvre sœur, l'état où vous vous mettez ? Eh bien ! prenons les choses au pis ; quand il auroit une maîtresse, une passade, que cela signifie-t-il ? Vous en aimera-t-il moins dans le fond ? Que dites-vous, mon frère, m'écriai-je ? quoi il auroit !..— Je n'en sais rien, je suppose, je l'ai vu une fois ou deux..—Non, non, mon frère, n'achevez pas..— Mais encore une fois, qu'est-ce que cela prouve ?.. —Non, mon frère, cela ne se peut..—Soit, dit-il. Je combattis un quart-d'heure entre le désir et la crainte d'apprendre tout ce qu'il en pouvoit savoir. La crainte l'emporta, et sous le prétexte d'avoir besoin de repos, je le priai de me laisser seule..Je ne puis vous peindre mon état, il sembloit que tout conspiroit à augmenter le trouble de mon âme ; mais achevons ce triste récit..J'attendis mon mari jusqu'à onze heures ; puis, soit d'accablement, soit d'épuisement, je m'endormis sur mon fauteuil. A trois heures je me réveillai, ne doutant pas qu'il ne fût rentré et ne pouvant m'en éclaircir, je sonnai ma femme de chambre pour me coucher. Mais dès que je fus au lit, je me trouvai dans une agitation qui ne me permit pas de reprendre le sommeil ; j'aurois donné tout au monde pour savoir si mon mari étoit rentré. Le violent mal de tête qui se joignit à mes agitations me prouva que j'avois de la fièvre. Je sonnai ma montre au bout de quelque

temps, elle disoit quatre heures. L'instant d'après j'entendis arrêter un carrosse à la porte de la maison, mon inquiétude m'annonça mon mari, et le bruit que j'entendis tout de suite dans sa chambre me confirma son arrivée. Alors, mon cher tuteur, je ne me possédai plus. Je me jettai à bas de mon lit pour aller l'accabler de reproches; j'ouvris la porte de ma chambre, et je m'arrêtai au moment d'entrer dans la sienne, en réfléchissant que j'allois peut-être l'aigrir contre moi, et empêcher son sommeil, par conséquent le rendre plus malade encore qu'il n'étoit. Je rentrai; mais je ne fus pas plutôt dans ma chambre que je regrettai de n'avoir pas suivi mon projet. Je rallumai du feu, et je passai le reste de la nuit à me coucher et à me relever.

Le matin j'attendis avec impatience que l'on entrât dans sa chambre; mais comme j'ai coutume d'aller tous les matins le voir, par réflexion je restai à l'attendre, pour commencer à lui marquer mon ressentiment. Enfin, à onze heures, pour la première fois, j'entendis parler de lui. Il envoya savoir s'il pouvoit me voir. Cet air de cérémonie auquel je n'étois point faite me parut singulier, et m'affligea beaucoup. Je fus encore plus étonnée lorsque je le vis entrer d'un air riant, et avec la contenance d'un homme sûr d'être bien reçu. Comment se porte ma petite femme, dit-il, en me prenant par la tête pour m'embrasser? Mal, lui répondis-je d'un ton fort sec, en me retirant. Lui d'un air étonné, et restant dans la même attitude.

dit : Qu'est-ce que c'est? vous ai-je fait mal? Je ne répondois point, je lui avois tourné le dos, et je me promenois pour tâcher de me remettre. Son début auquel je ne m'attendois pas m'avoit ôté la parole. Il me suivit disant : Ne puis-je savoir pourquoi cet air, ce silence?.... Pour la première fois je suis venu mal à propos, ajouta-t-il ; il y a commencement à tout. Je m'en vais, madame ; vous me ferez dire quand vous jugerez à propos que votre mari prenne part à vos peines....Je vous avoue, mon cher tuteur, que, depuis ces paroles, j'ai commencé à craindre de m'être un peu exagéré ses torts. Ils me parurent au moins du nombre de ceux qu'on sent mieux qu'on ne les peut reprocher ; car je voulus ouvrir la bouche, et tous ces faits, qui me semblent encore dans cet instant si graves, me parurent misérables à articuler. Mais le voyant sortir d'un air si assuré, je repris courage, espérant qu'il n'y avoit que de la légèreté dans sa conduite, et que n'en ayant pas senti lui-même la conséquence, il pourroit m'écouter sans rougir.

Comme il alloit fermer la porte, je courus à lui, fondant en larmes, les bras étendus. Monsieur, monsieur, lui criai-je, votre conduite!.... votre santé!...Rassurez-moi, est-ce que vous m'aimez?... Je ne pus en dire davantage. Les larmes me suffoquoient. Il rentra, m'assit sur ses genoux, m'embrassa en riant et me disant : Ah! je me doutois de quoi il étoit question... J'avoue, mon tuteur, que cette réponse me déplut. Je m'arrachai de ses

bras, et je courus à l'autre bout de la chambre, en lui criant. Comment, vous vous en doutiez! Vous m'avez laissée dans un état de peine, et vous vous en doutiez bien!...Vous êtes un cœur de fer ; oui, vous en êtes un. Je ne veux jamais entendre parler de vous.... Il s'approcha de moi, et voulut, à la vérité, raccommoder ce qu'il avoit dit. Je ne voulus pas l'entendre. Il sortit brusquement. Savez-vous ce qu'il fit, mon tuteur? Il descendit chez ma mère, et se plaignit amèrement de mon humeur, en ajoutant, que sûrement j'étois malade, que j'avois des vapeurs, qu'on ne pouvoit pas y tenir, que je m'étois emportée, sans savoir pourquoi, jusqu'à lui dire des injures, et le menacer de ne vouloir jamais entendre parler de lui. Je fus très-étonnée de voir entrer dans mon appartement ma mère, qui me traita d'enfant, qui m'accusa de fierté et de hauteur déplacée. Je ne lui cachai aucun de mes sujets de plaintes. Elle trouva que M. d'Epinay auroit pu se conduire avec plus de délicatesse, mais elle n'en blâma pas moins l'importance que j'avois mise à ce qu'ils appellent tous des misères. Elle trouva sur-tout que je m'étois emportée de la manière la plus indécente. Elle prétendit qu'il étoit essentiel que cette scène ne revînt pas à mon beau-père, et qu'il ne falloit pas perdre un instant pour ramener mon mari. Elle me le montra offensé et dans la douleur. Je ne pus tenir à cette idée; je crus en vérité avoir tort, quoiqu'un certain sentiment secret me dise encore le contraire;

mais je ne voulus pas l'écouter, craignant qu'il ne partît peut-être d'un amour-propre blessé par le propos de M. de Jully, auquel je ne dois point ajouter foi: je l'espère au moins. Mon mari fut mandé, et vint recevoir, je pourrois dire, des excuses. Je n'en fis point cependant, je me bornai à lui dire: " Si l'excès de ma douleur, monsieur, " m'a fait vous traiter d'une manière contraire aux " sentimens de mon cœur, vous n'avez à vous en " prendre qu'à vous. Voyez mon âme, et jugez " nous tous deux." Il ne me répondit point, m'embrassa d'un air fort tendre, à ce que prétend ma mère, en disant: Allons, ma chère amie, oublions tout cela, qu'il n'en soit plus question. Ma mère nous embrassa tous deux, et se levant pour s'en aller: ah çà! dit-elle, habillez-vous, venez dîner, et que M. de Bellegarde ne s'aperçoive de rien; car vous êtes de vrais enfans. Mon mari, en reconduisant ma mère, me dit qu'il alloit s'habiller, et qu'il reviendroit me voir ensuite. Ce prétendu raccommodement ne calma point mon âme. Je restai plus triste, s'il est possible, qu'auparavant. Il me sembloit qu'il y avait un air d'inconséquence et d'incertitude dans toute ma conduite, et même dans mes idées. Enfin, mon tuteur, il faut vous l'avouer, moi-même je me trouvai enfant, non par mes peines, mais par ma conduite.

A toutes ces tristes réflexions, je n'avois que mes larmes pour consolation. Je ne me trouvai nullement en état de me présenter, et me sentant même

assez souffrante, je pris le parti de me coucher. Mon mari, après le dîner, vint me tenir compagnie pendant une heure. Comme il n'étoit plus question d'explication, il pouvoit chercher à réparer ses torts sans se compromettre. Malgré cela, il avoit l'air d'attendre que les premières démarches vinssent de moi. Il rêvoit, il avoit l'air distrait. Il faut, mon cher tuteur, que j'aie de la rancune; car tout ce que je pus faire au monde, ce fut de ne pas me fâcher, et de lui sourire quelquefois, toujours les larmes aux yeux. Il vint cependant m'embrasser, mais je n'en fus pas plus heureuse. Il n'est pas, je crois, possible de passer tout d'un coup de la douleur la plus amère à la tranquillité; à plus forte raison, au degré de satisfaction qui caractérise le bonheur. Et puis le propos de mon beau-frère. . que je voudrois oublier. . Enfin M. d'Epinay sortit vers les quatre heures. Ayant eu toute mon après dînée à moi, le soir je me sentis assez calme; je pris la ferme résolution d'oublier ce qui s'étoit passé, et de prendre le ton que mon mari me donneroit.

Enfin, mon cher tuteur, venez, ne perdez pas de temps : je ne saurois plus vivre ainsi. J'ai encore mille choses à vous dire; mais la plume me tombe des mains. Venez, je vous en conjure.

Je m'empressai de répondre à Madame d'Epinay, je tâchai autant qu'il me fût possible de la calmer; et pour cela je ne parlai point des torts

de son mari ; je lui reprochai, au contraire, celui qu'elle avoit eu d'exiger, en quelque sorte, qu'il lui en fît l'aveu, au lieu de paroître satisfaite des marques d'attachement et de regret qu'il lui avoit données.

On peut s'imaginer encore aisément que je ne l'instruisis pas de tout ce que je savois. Il n'y avoit que trois mois qu'ils étoient mariés, et il y en avoit plus d'un que j'étois informé qu'il recherchoit une fille de la comédie à qu'il avoit fait des offres considérables. Je lui en avois parlé quinze jours auparavant, en lui rappelant ce qu'il se devoit à lui-même. Il nia les faits dont j'étois bien instruit ; il me fit les plus belles protestations sur la régularité de sa conduite, et feignit de se trouver offensé de mes soupçons : à mon tour je feignis de le croire sincère. Malheureusement, depuis il n'a été que trop constant dans ses désordres, et les scènes indécentes et injustes, qu'il a faites à sa femme en différens temps, ont toujours été la preuve assurée qu'il redoutoit alors l'éclat d'une nouvelle sottise. Lorsque je fus prié par madame d'Epinay de parler à son mari, je le fis d'un ton plus sévère, et je lui donnai des preuves qu'il ne put pas nier. Il convint de tout ; mais il mêla cet aveu de tant de bassesses et de faussetés, que dès ce moment je n'en espérai rien. J'engageai cependant madame d'Epinay à l'indulgence et à la douceur, et j'exhortai madame d'Esclavelles à se prêter davantage aux goûts de sa fille. Je lui fis

sentir, autant qu'il fut en moi, les inconvéniens de ne jamais lui montrer qu'un visage triste et sévère : en effet, la tendresse que ma pupille avoit pour sa mère cédoit à l'ennui de son entretien et de ses fréquens sermons, et la tenoit sur la réserve. Mon exhortation ne servit qu'à faire garder à madame d'Esclavelles une conduite inégale, tantôt suivant l'impulsion de son caractère et de ses principes, et tantôt en se rappelant mes avis, sur-tout lorsqu'elle voyoit le mauvais succès des siens.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A MADAME LA PRÉSIDENTE DE M***.

En vérité, ma cousine, je ne comprends plus rien aux usages, aux convenances ! tout cela me trouble l'âme. Il faut que je vous conte en quatre mots ce qui m'est arrivé. J'allai avant hier chez madame Desfontaines. Après souper, tout le monde se mit à me persécuter pour aller au bal, je refusai fermement d'abord, et je finis par y aller, sur la parole que tout le monde me donna que l'on ne me nommeroit pas ; que ma mère n'en sauroit rien ; et que nous serions rentrés à deux heures.

A peine y fus-je, qu'un masque que je ne pus jamais reconnoître, vint me raconter toute mon histoire, plusieurs détails de l'intérieur de notre maison, et des conversations entières que j'ai eues avec différentes personnes depuis mon mariage.

M. d'Epinay étoit auprès de moi, je lui rendois tout ce que le masque me disoit; et nous étions encore, hier au soir, à savoir qui c'étoit, lorsqu'en me couchant, ma femme de chambre me remit une lettre, qu'elle me dit lui avoir été apportée par un inconnu qui l'a priée de ne la remettre qu'à moi seule, et si je lui promettois de ne la pas lire en présence de mon mari. J'hésitai d'abord à la prendre, et enfin je me déterminai à la lire. La voici :

" Puisque vous voulez absolument me con-
" noître, madame, je vais me découvrir par le côté
" qui flatte le plus mon amour-propre, et qui me
" fait le plus d'honneur. Je vous adore ; et de-
" puis le premier instant que le hasard m'a fait
" vous rencontrer jusqu'à ce moment, mon amour
" n'a fait qu'augmenter. La crainte de vous dé-
" plaire a retardé l'aveu que je vous en fais ; mais
" pourquoi vous tiendrois-je plus long-temps mes
" sentimens cachés ? je n'aspire qu'à obtenir de
" vous-même la permission de vous adorer. J'ai
" une trop haute idée de vous pour prétendre da-
" vantage. C'est la candeur, la vertu qui brille
" en vous qui m'a enlevé à moi-même. Je saurai
" respecter votre amour pour votre mari, mais je
" ne puis m'empêcher de me récrier : qu'il est heu-
" reux ! Me pardonnerez-vous, madame, l'embar-
" ras que je vous ai causé au bal ? Helas ! ne me
" reprochez pas les deux heures les plus heureuses
" de ma vie.

" Je ne puis souffrir toutes les autres femmes,
" depuis que je vous connois. Quelle différence !
" et que je la sens bien ! Mais, oh Dieu ! que de-
" viendrai-je, si abusée par des préjugés dont le
" manque d'expérience vous empêche peut-être
" encore de sentir toute l'absurdité, vous alliez me
" refuser la seule chose qui désormais puisse faire
" mon bonheur ; le droit de vous aimer et d'oser
" vous le dire. . Si vous daignez me donner, vous-
" même, une réponse, vous me trouverez lundi
" au bal de l'Opéra. Je sais que vous y devez
" aller, et j'aurai l'honneur de vous faire ma cour.
" Quoique j'aie promis à une autre femme de lui
" donner la main, je n'y verrai que vous."

Cette lettre étoit signée, ma cousine, devinez de qui ? De M. de C***. Vous imaginerez aisément combien je fus choquée de cette insolence. Je grondai ma femme de chambre. J'allai aussitôt porter cette lettre à mon mari, bien chagrine de l'avoir ouverte à son insu. Croiriez-vous qu'il en rit aux larmes, qu'il avoua qu'il avoit lui-même dicté au chevalier une partie des propos qu'il m'a tenus au bal pour s'amuser de mon étonnement ; mais que le drôle (ce sont ses termes) ne lui avoit pas confié ses tendres sentimens, ni le projet de m'écrire. Je voulus lui montrer qu'il étoit cause de l'insolence du chevalier, en l'instruisant si familièrement de notre intérieur, il s'est moqué de moi : mon avis étoit que nous n'allassions point au bal lundi ; mais il veut que j'y aille, et prétend que

cela feroit un mauvais effet dans l'esprit du chevalier. J'en suis bien aise au fond, car je trouvois fort dur de sacrifier le bal de l'Opéra que je n'ai jamais vu, à ce chevalier de C*** que je ne veux point voir et dont je ne me soucie guères : et qu'est-ce que je ferois de plus pour quelqu'un dont je me soucierois ? Nous irons au bal, M. d'Epinay d'ailleurs m'a donné une si bonne raison pour m'en faire sentir la nécessité, qu'il devient indispensable à présent que j'y aille. Si je n'y paroissois pas, dit-il, le chevalier ne manqueroit pas de croire que je le fuis, que je le regarde comme un homme dangereux, et il s'en vanteroit, car c'est un fat, à ce qu'on dit.

S'il me parle, je ne ferai pas semblant d'avoir reçu sa lettre, et s'il m'en écrit une seconde, je la renverrai sans l'ouvrir. Je ne voudrois pas, pour rien au monde, que ma mère sût cette aventure. Elle est dans l'opinion qu'un homme n'ose pas faire une déclaration à une femme, qu'elle ne lui ait donné lieu de croire, ou par ses démarches, ou par ses paroles, qu'il en sera écouté. Je suis pourtant bien sûre que je n'ai rien fait qui ait pu autoriser la déclaration du chevalier de C*** ; sa lettre en est une preuve ; car il ne doute ni de ma sagesse, ni de mon amour pour mon mari. N'importe, j'en suis affligée, et j'ai bien prié M. d'Epinay de n'en rien dire devant ma mère, pas même en plaisantant : il me l'a promis. Je n'en parlerai pas non plus à mon tuteur à qui je dis tout.

Adieu, ma chère amie, voilà ce que je voulois vous dire. J'irai dîner demain chez vous..A propos, mon mari ne veut pas qu'on sache qu'il a vu cette lettre du chevalier : ne lui en parlez pas.

*Billet de Madame la Présidente de M*** à Madame d'Epinay.*

Votre aventure est en effet fort étrange. Mais est-ce bien le chevalier de C*** ? Vous ne sauriez trop prendre garde de vous compromettre avec cet étourdi : cela est bien insolent, je n'en reviens pas. Cependant s'il est au bal lundi, et s'il vous parle encore, il n'y aura pas moyen d'en douter. J'espère que vous me tiendrez au courant de cette aventure. Bonjour, ma cousine, j'ai une migraine effroyable.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A MADAME DE M***.

Ah ! mon Dieu, oui, ma cousine, il étoit au bal, il a fait plus de soupirs, plus de questions ! A tout cela point de réponse : Des *quoi ?* ou bien, Monsieur, je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Enfin, je l'ai tant déconcerté..Mon Dieu ! qu'il étoit ridicule !..Et puis ce matin, une lettre qu'il a tenté de me faire rendre par la même voie que la première ! mais j'avois si bien fait la leçon à ma femme de chambre, qu'elle n'a pas voulu la prendre absolument. Je veux me lever pour dîner

avec mes grands parens, et je me recoucherai ; car il ne faut pas qu'ils sachent que j'ai été au bal. Bon Dieu ! si ma mère le savoit, que deviendrois-je ? Bonsoir, ou bonjour, comme vous voudrez.

Madame de M*** qui aimoit le chevalier, n'apprit pas sans une secrette peine ce qui s'étoit passé entre lui et madame d'Epinay ; et quoique l'honnêteté de celle-ci et son amour pour son mari dussent la rassurer de reste, elle ne voulut plus que son amant allât sans elle chez sa cousine. De son côté, madame d'Epinay n'attendoit que le départ de son mari pour fermer sa porte au chevalier. Cependant quelques propos tenus dans le monde m'alarmèrent pour ma pupille. Je savois que sa supériorité sur d'autres femmes lui avoit fait de bonne heure des ennemis, auxquels il faut avouer qu'elle prêta souvent des armes par sa naïveté et sa vivacité.

J'avois déjà tenté plusieurs fois d'employer l'autorité de ses parens pour remédier, ou pour parer à des inconvéniens que je ne croyois pas moins contraires au bien-être qu'à la réputation de Madame d'Epinay ; mais leur peu d'usage du monde et leurs irrésolutions perpétuelles les rendoient si gauches dans tout ce dont ils se mêloient, qu'il en résultoit presque toujours un effet contraire à ce que j'en attendois, ce qui me fit prendre, une fois pour toutes, la résolution de ne me plus adres-

ser à eux, convaincu d'ailleurs qu'on ne fuit point sa destinée.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A MONSIEUR D'EPINAY.

Quoi, mon ami, mon ange, tu es parti ! tu as pu me quitter, et me quitter pour six mois ! non, je ne résisterai jamais à l'ennui d'une si longue absence. Il n'y a que quatre heures qu'elle dure, et elle m'est déjà insupportable. J'ai engagé madame de M*** à venir me tenir compagnie ; à présent je serois fâchée qu'elle vînt troubler la seule consolation qui me convienne, celle de t'écrire. Oh ! mon tendre ami, me pardonneras-tu si je maudis la cause qui m'empêche de te suivre ? J'ai cédé trop facilement aux craintes de ma mère, une grossesse de trois mois n'a jamais empêché de voyager, au contraire. Hier j'étois heureuse, je l'étois encore ce matin, et maintenant je ne le suis plus ; je n'ai pas même l'espoir d'être tranquille d'ici à six mois. Je veux passer mes jours à t'écrire, mes nuits à penser à toi. Ne me laisse rien ignorer de ce que tu feras, sur-tout ménage bien ta santé, songe que ma vie est attachée à la tienne. S'il t'arrivoit le moindre accident !. . mais je n'ai pas besoin de m'exagérer mes peines pour les ressentir vivement. Que j'ai d'impatience d'avoir de tes nouvelles ! Une chose m'alarme sur-tout, c'est que vous ne sentez pas

assez la nécessité de pourvoir d'avance à tous les petits accidens qui peuvent arriver. . Peut-être pour les autres, seriez-vous plus prévoyant. . . . Tenez, imaginez que c'est moi dont vous avez à prendre soin, et traitez-vous comme vous me traiteriez, avec cela je serai tranquille.

Adieu, mon cher ami. Ah ! si tu souffres autant que moi de notre séparation, que je te plains.

Si M. d'Epinay, qui, à cause de sa charge, étoit souvent dans le cas de s'éloigner de son épouse, eût conservé comme elle toutes ses lettres, on auroit la suite la plus exacte de l'histoire de leur âme, et des divers mouvemens qui agitoient Madame d'Epinay ; toutes ses lettres étoient un journal de sa vie. Si quelques détails sont sortis de ma mémoire, les différens motifs qui la faisoient agir me sont toujours présens. J'ai connu peu d'âmes aussi intéressantes à suivre que la sienne. La douleur qu'elle ressentit à leur première séparation depuis qu'ils étoient mariés, avoit un tel caractère de vérité, et elle la laissoit voir avec tant de franchise, qu'il étoit difficile de n'en pas être ému.

Dès que son mari fut parti, elle se crut seule dans l'univers. Il n'y a personne de ceux qui ont ressenti une violente passion, qui n'ait éprouvé le vide d'une première absence, combien alors est précieux tout ce qui nous représente l'objet de nos regrets, et combien est importun ce qui nous distrait de notre affliction. Madame d'Epinay se livra

à toutes les extravagances qui résultent du délire d'une première passion. Elle fit apporter dans son appartement les meubles de son mari ; elle résolut de se servir de préférence de tout ce qui lui appartenoit et qui pouvoit être à son usage ; elle ne voulut voir que les gens à qui elle pouvoit parler sans cesse de lui ; elle trouvoit mille prétextes pour le nommer : son nom lui sembloit se rapporter merveilleusement à tout ce qu'on lui disoit. Les larmes qu'il avoit versées en la quittant lui étoient d'autant plus précieuses, qu'elle avoit des inquiétudes sourdes sur sa tendresse. Cette marque de sensibilité lui parut un triomphe dont elle s'empressa de tirer vanité auprès de moi et de madame de M***. Elle ne concevoit pas comment elle avoit pu le laisser partir sans elle ; la crainte de lui occasionner de la dépense l'avoit retenue, mais un commencement de grossesse avoit été le motif décisif. Comme madame de M*** et madame de Vignoles lui laissoient la liberté de s'affliger auprès d'elles, elle se livra à leurs conseils, sans peine ni plaisir. Elle sortoit presque tous les jours. M. de Bellegarde et madame d'Esclavelles ne s'y opposoient pas, sentant eux-mêmes la nécessité de la distraire d'une douleur qui auroit infailliblement attaqué sa santé. Elle passoit toutes les matinées et une partie de la nuit à écrire à son mari. Il l'avoit chargée en partant de quelques détails qui le concernoient, entre autres de retenir, tous les mois, une portion de la somme que son

père lui envoyoit pour en acquitter quelques dettes dont il lui avoit laissé l'état. Cette occupation lui donnoit la plus grande satisfaction, et il n'y avoit pas jusqu'à la vue des créanciers de son mari qui ne la comblât de joie, parce qu'elle parloit de lui; elle prolongeoit la conversation avec une adresse qui enchantoit ces bonnes gens, et qui me faisoit mourir de rire lorsque j'en étois le témoin.

Huit jours après le départ de M. d'Epinay, il se présenta plusieurs créanciers qui n'étoient pas compris sur la liste et qui prétendoient se faire payer. Elle suspendit l'ordre qu'elle étoit chargée de donner au sellier pour un second carrosse qu'il devoit faire pour lui, pendant son absence. Elle découvrit aussi qu'il avoit acheté une magnifique calèche dorée à l'inventaire du président de Maux, et elle écrivit pour savoir son intention sur tous ces objets; elle hasarda timidement quelques représentations sur la magnificence de cette calèche et sur l'inconvénient qu'il pouvoit y avoir de s'en servir. Sa plus grande peur étoit de le blesser: et cette crainte qu'elle n'a conservée que trop longtemps, lui a été souvent nuisible. Dans cette occasion, elle appuya moins sur l'extravagance de cette acquisition, que sur la colère où seroit son père contre lui. Il répondit qu'il avoit caché cette emplète qu'il n'avoit faite que pour elle, afin de lui en faire une surprise agréable à son retour. D'ailleurs il approuvoit fort sa manière de vivre; sa conduite en effet devoit lui plaire: de la dissi-

pation, des spectacles et une soumission aveugle à ses volontés, c'étoit dans son esprit le comble du bonheur. Elle avoit profité aussi de l'absence de son mari pour faire fermer la porte au chevalier de C***; en effet je ne le rencontrois jamais chez elle; seulement, la veille de son départ pour son régiment, elle le reçut, parce que son mari le lui prescrivit très-précisément. Il l'entretint long-temps de l'embarras momentané que lui causoit l'absence de M. d'Epinay dans le pressant besoin où il disoit se trouver. Elle regarda avec raison ce propos comme une manière détournée de lui emprunter de l'argent, et elle rompit d'autant plus vîte la conversation, qu'elle avoit de la hauteur d'âme, et qu'il lui déplaisoit fort que le chevalier osât l'entretenir de ses affaires. Son mari lui avoit demandé dans une de ses lettres pourquoi elle ne lui parloit jamais du chevalier de C***? C'est, lui répondit-elle, que je ne puis vous en parler sur le ton qui vous plairoit. Alors elle lui rendit compte de sa conduite avec le chevalier pendant son absence, en le conjurant de lui permettre de ne le pas revoir à son retour. Elle ne lui cacha pas qu'elle craignoit de la part de son perfide ami un plan formé de le détacher d'elle; et comme on lui avoit donné mauvaise opinion de ses mœurs, de ses principes, elle crut voir dans sa conduite le projet de la séduire. Voici comme M. d'Epinay répondit à ses craintes et à ce qui concernoit ses affaires. On jugera en même temps de l'excès de l'aveu-

glement où la tenoit sa passion : cette lettre-ci est une des mieux écrites et des plus tendres qu'elle ait eues de lui.

LETTRE

DE MONSIEUR D'EPINAY A MADAME D'EPINAY.

Je reçois deux de vos lettres, ma chère amie, presque dans le même moment. Que de nouvelles raisons de vous aimer davantage, si je n'y étois déjà porté par le sentiment le plus tendre ! Le souvenir de Paris et de tout ce qui m'y attache doit vous assurer du regret que j'ai de vous avoir quittée, ou du moins de n'avoir pu être accompagné de vous. Jugez du désir que j'aurois de vous rejoindre; mais je sens qu'il faut aussi donner un certain temps à ce voyage et à mes affaires, et vous devez m'en savoir gré. Si je trouve ici quelque ressource, c'est comme un pis aller, et vous ne devez pas craindre que rien vous efface de mon cœur.

Je ne puis vous rien mander d'intéressant. Je n'ai donc rien de mieux à faire que de répondre aux articles de votre lettre. Cette calèche, dont vous me parlez avec tant de détails, peut vous paroître brillante, parce que vous n'avez rien vu de mieux, ou parce que vous avez été prévenue par ceux qui vous en ont parlé ; mais dans le fond il n'y a rien de trop. Dans quelque temps elle vous plaira, et ce n'est que par une sorte de complaisance, je le sens bien, que vous voulez entrer dans

des raisons d'économie, qui, au fond, ne doivent point nous arrêter. Je la regarderai ainsi que les harnois et les deux chevaux qui sont achetés. Tout est arrangé pour cela; il n'y faut rien changer.

J'écris à mon sellier pour lui donner l'ordre d'achever mon carrosse, et de mettre la dernière main à la calèche, afin qu'elle soit finie, même avant mon retour, et telle que je l'ai ordonnée. Je ne sais comment vous l'entendez, ma chère amie ; il seroit bien singulier que mon père prétendît compter sur mon revenu les cent pistoles qu'il me donne par mois pendant mon absence, et qui ne doivent passer que pour gratification. Il faut absolument le faire expliquer là-dessus, je vous prie même de le prévenir sur ce que je dois lui en dire, en lui faisant sentir que, vu les dépenses inévitables auxquelles j'ai été obligé à mon mariage, il m'est impossible de me tirer d'affaire sans cette gratification, qui est peu de chose pour lui, et qui m'est absolument nécessaire.

Il faudra bien, ma chère amie, que tu tâches de payer, sur ta bourse, un à compte au tailleur de mes gens, ainsi qu'au nommé T...Avec cela ils doivent être contens et attendre mon retour pour le reste. Il est vrai que je les avois oubliés sur la liste que j'avois faite de mes dettes avant mon départ ; je ne sais comment cela est arrivé ; tu voudras bien réparer cette négligence, je m'acquitterai avec toi dès que je le pourrai.

Il me paroît que tu traites bien sévèrement ce

pauvre chevalier de C***. On ne lui rend pas justice. Il a un mérite qui porte envie, et dans les torts qu'on lui suppose, il a été plus malheureux que coupable. S'il a quelques airs, il est fort en droit de se les donner. Au reste, nous avons les mêmes connoissances, nous vivons ensemble, il m'a témoigné de l'amitié dans l'occasion, je lui ai des obligations que je dois reconnoître, et à ces titres, j'espère que tu le recevras comme à l'ordinaire, sans quoi il ne manquera pas de croire que c'est moi qui t'en empêche: c'est t'en dire assez. Quant à tes craintes, elles n'ont pas le sens commun. On peut bien dire à une femme qu'on en est amoureux, sans que la tête en tourne. O amour-propre femelle !

Je suis charmé que vous alliez vous établir à Epinay, et plus content encore du goût que vous paroissez avoir pour cette terre; mais il faut du monde et des amusemens. J'espère que mon père consentira à y donner quelques fêtes. Vous avez votre équipage et le sien dont vous pouvez disposer. La campagne n'offre rien si l'on y est seul, ou si l'on y voit toujours les mêmes objets. Il faut y faire naître de la variété, et j'ai besoin moi-même que vous me fassiez part de vos plaisirs, et de tout ce qui se passera à Epinay.

Tu sais à qui je dois des souvenirs et des complimens. Je t'en charge. Je compte que dans peu de jours mes affaires seront finies ici, et que j'en pourrai partir pour continuer ma route. Mal-

gré cela, je ne vois encore que de bien loin mon retour à Paris. Plus je m'en éloigne, et plus j'aspire au plaisir de m'en rapprocher. Soutiens-moi dans cette espérance, ma chère Emilie, par le bonheur de recevoir de tes lettres. Je sens que je m'oublie et crois être avec toi. J'ai peine à te quitter; mais il le faut, et je ne puis plus te dire autre chose, sinon que je suis mille fois à toi.

Après cette lettre qui l'enchanta, comme si elle en eût valu la peine, elle fut trois ou quatre ordinaires sans en recevoir. Si elle eût attribué ce silence à la négligence de M. d'Epinay, elle auroit été excessivement malheureuse.

Enfin elle en reçut une seconde à peu près semblable à la première, et où M. d'Epinay n'avoit pas encore l'air d'imaginer qu'il eût mis sa femme dans l'inquiétude, en ne lui écrivant pas pendant près de quinze jours. Emilie ne parut pas sentir cette froideur, ou, pour mieux dire, elle ne l'avoua pas ; elle s'accrocha à deux ou trois phrases fort tendres prises dans un livre qu'elle ne connoissoit pas, et qui lui persuadèrent que personne n'étoit aimé plus délicatement et plus vivement qu'elle; mais elle ne fut pas long-temps libre de se donner le change, et n'en fut que plus à plaindre. Elle se trouva sans un sou, ayant employé presque tout son argent à l'acquit des dettes de son mari. Elle étoit arriérée de quelques mois, et il lui survint des dépenses nécessaires. Comme

elle n'osoit représenter ses besoins ni à M. de Bellegarde, ni à sa mère, dans la crainte de les éclairer sur la conduite de M. d'Epinay, elle lui écrivit, et lui fit le tableau le plus fort qu'elle put de la situation de leurs affaires, mais toujours avec la crainte de lui rien dire d'humiliant: ce qui lui faisoit apporter des ménagemens qui gâtoient ordinairement tout ce qu'elle faisoit de bien. Soit cette raison, soit le peu de sensibilité et de réflexion que M. d'Epinay apportoit à tout ce qui ne flattoit pas ses goûts et ses passions, à peine lui répondit-il sur cet article, et ce ne fut qu'en courant qu'il lui dit qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir encore s'acquitter de quelques mois. Il eut grand soin d'ailleurs, dans la même lettre, de lui mander qu'il lui envoyoit une robe qui lui avoit paru si jolie, qu'il n'avoit pu se refuser au plaisir d'en faire l'emplette pour elle ; il accompagnoit cette galanterie de tous les petits propos séducteurs avec lesquels on fait des dupes de toutes les âmes droites et sensibles. J'eus bien envie de conseiller à ma pupille de ne pas accepter ce présent ; mais qu'auroit-elle gagné à une démarche que son cœur et son caractère auroient démenti mille fois pour une? Prête d'aller s'établir à Epinay avec ses parens, elle résolut d'y être fort sédentaire pour éviter de jouer et de faire les dépenses inévitables à la ville. Elle projeta différentes occupations ; elle étoit peu instruite, elle me pria de la guider dans le plan d'études qu'elle s'étoit fait. De l'ouvrage, des livres et le

dessin devoient remplir les momens qu'elle ne donneroit pas à sa correspondance avec son mari. Ses parens à qui elle communiqua ce projet, sans leur en dire le véritable motif, en furent d'autant plus enchantés, qu'ils se trouvoient seuls avec mademoiselle de Bellegarde, M. de Bellegarde ayant envoyé M. de Jully chez un de ses amis, loin de Paris, afin de lui faire oublier, s'il étoit possible, mademoiselle le Brun, pour laquelle il sembloit prendre un goût trop vif. M. de Bellegarde redoutoit les suites de cette passion naissante. Mademoiselle le Brun sortoit d'une famille obscure. Ses alentours étoient, selon lui, un obstacle invincible pour l'unir à M. de Jully, à qui il vouloit faire contracter un mariage de protection. Elle étoit fort riche à la vérité; mais la manière dont feu son père avoit acquis sa fortune ne passoit pas pour très-légitime.

Madame d'Epinay alla prendre congé de ses amies. Madame de M*** la blâma, et poussa même ses railleries si loin, que ma pupille ne put se dispenser de lui confier le véritable motif de sa retraite ; elle ne l'en approuva pas davantage. Vous êtes bien sotte, lui dit-elle, est-ce pour rester dans la misère que vous avez épousé un homme de fortune? qu'est-ce que c'est que cette aisance dont on nous berce, si nous nous laissons manquer des choses les plus nécessaires? nos maris sont obligés de payer nos dettes, et notre honnêteté là-dessus doit se borner à n'en pas contracter d'inutiles, ni de

trop outrées.. A votre place je ne me refuserois aucune dépense nécessaire et convenable à mon état. Madame d'Epinay lui représenta qu'en agissant ainsi, ses dettes viendroient nécessairemet à la connoissance de son beau-père, qui croiroit qu'elle a autant de goût pour la dépense que son mari. Eh bien ! reprit la cousine, restez dans la misère, mais au moins dissipez-vous et ne vous enterrez pas toute vive.

Ces conseils ne changèrent rien aux projets de madame d'Epinay. Nous partîmes pour la campagne, où elle mena en effet la vie qu'elle s'étoit proposée. L'esprit toujours occupé de son mari, elle lui écrivoit beaucoup; mais plus son amour étoit grand, moins elle trouvoit qu'il y répondoit. Elle s'exagéra ses peines, et finit par tomber dans la mélancolie, plusieurs jeunes femmes alors moururent en couche. Son âme tournée à la tristesse se trouva ouverte à la crainte d'éprouver un pareil sort. Elle n'en parloit pas, mais je la supris plusieurs fois s'occupant, les larmes aux yeux, à tout arranger pour laisser à ses amies des marques de son souvenir, et à son mari des preuves de tout ce que son indifférence, ou, pour mieux dire, la foiblesse de ses sentimens lui avoit fait souffrir. Madame de M*** faisoit l'impossible pour l'engager à sortir de cet état; mais elle s'y prenoit toujours si follement, que ses représentations ne faisoient aucun effet. M. de Bellegarde et madame d'Esclavelles, qui ignoroient la cause de cette tristesse, l'attribuoient

uniquement à l'absence de M. d'Epinay, et en l'exhortant à la patience, la louoient beaucoup de la retraite où elle vivoit, et l'assuroient que c'étoit le seul moyen de retenir son mari auprès d'elle à son retour, et de le tirer de la trop grande dissipation où il se laissoit entraîner. D'un autre côté, au milieu de toutes les folies de sa cousine, il se trouvoit aussi des réflexions qui n'en étoient pas moins sensées pour être dites gaiement. Voici une lettre qu'elle lui écrivit dans ce temps, et qui ébranla un peu ma pupille dans ses résolutions.

LETTRE

DE MADAME DE M*** A MADAME D'EPINAY.

Enfin, voilà huit jours que je garde la chambre, ma chère et très-lamentable cousine, sans avoir pu parvenir à vous faire accepter aucune des propositions que je vous ai faites de me venir voir. J'aime à la folie, entre autres, votre excuse d'hier, pour ne pas venir au concert que j'ai donné. « Il y avoit trop de monde. » Quelle platitude ! Quoi ! parce que votre mari est absent, il faut vivre dans la retraite ; vous qui aviez l'air, il y a un mois, d'être attachée à l'aile d'un moulin à vent, vous voilà tout d'un coup livrée à la solitude la plus déplorable : et cela, pourquoi ? Pour un mari qui court les champs, et qui doit être absent quelques mois. Prenez-y garde, je vous assure que vous allez vous couvrir de ridicule.

Il est assurément bien d'aimer son mari : cela est même très-admirable, mais il y a des bornes à tout. Je crois bien que vos chers parens sont fort aises de ce nouveau genre de vie, ils ont quelqu'un de plus pour les regarder bâiller, et c'est quelque chose quand on bâille par état. Raillerie à part, voyons un peu à quoi tout ceci vous mènera.

Tant par votre état que par la vie que vous allez mener, vous contracterez une mélancolie et une tristesse qui ne vous rendront pas plus aimable. Ces beaux yeux se terniront, ces jolies joues fraîches se faneront, et votre époux, à son retour, vous saura le meilleur gré du monde de cette réforme. J'y vois un autre malheur qui me paroît valoir la peine d'en parler, c'est que vous ne serez plus au ton décousu et frivole de ce charmant objet (je vous en demande pardon), et que tout cela pourroit bien produire des changemens funestes, ou pour l'un ou pour l'autre ; ou bien, vous voudrez recommencer à vivre comme lui, cela vous ennuiera, et vous vous donnerez par-dessus tout la réputation d'une folle qui ne sait ce qu'elle veut.

Entendez-vous, ma belle cousine? Faites votre profit de tout cela, et venez me voir. Bonjour.

Ces conseils ne purent déterminer madame d'Epinay à changer son genre de vie. Elle entroit dans le cinquième mois de sa grossesse ; et la première fois que l'enfant qu'elle portoit lui fit sentir son existence, fut un moment délicieux pour elle.

Cette nouveauté troubla et attendrit son âme, au point de lui faire verser des larmes. La joie qu'elle eut de ce mouvement ne dura guère, ses craintes précédentes lui revinrent et furent plus vives. " Quoi, il faudra peut-être périr en mettant au " monde cette petite créature qui m'est si chère ! " Je ne jouirai pas du bonheur de lui avoir donné " l'être: et quel sera son sort après moi ?" Telles étoient les appréhensions dont elle me faisoit part.

Je convenois que les exemples des malheurs qu'elle redoutoit étoient fréquens ; mais je lui faisois remarquer qu'ils ne tomboient guère que sur les femmes qui menoient une vie dissipée, et qui n'apportoient aucun soin à leur santé. Je citois tous les exemples heureux de celles qui se ménageoient et menoient à peu près la même vie qu'elle. Mes discours, à la fin, la persuadèrent, d'autant plus que je finis par lui conseiller de penser à se calmer le sang, et à se mettre en état de nourrir elle-même son enfant, ce qui, immanquablement, devoit la préserver des suites qu'elle craignoit. Elle saisit avidement cette idée : Elle me fait, me dit-elle, envisager une source perpétuelle de douceur et de satisfaction. Elle voulut en parler tout de suite à sa mère et même à son beau-père ; mais la crainte qu'ils ne la détournassent de ce projet la retint quelque temps. Elle craignoit qu'ils n'y trouvassent de la singularité : et enfin, n'osant prendre sur elle de leur en parler, elle m'en chargea.

M. de Bellegarde dit qu'il y consentiroit, si le médecin l'approuvoit, et si son mari ne s'y opposoit pas. Quant à sa mère, il n'y eut sorte de craintes que ce projet ne lui fît concevoir : la singularité dont il pouvoit paroître, les ridicules que cela donneroit à sa fille, si elle étoit obligée de renoncer à une entreprise peut-être au dessus de ses forces, les inquiétudes pour sa santé ; enfin tout étoit le sujet d'une objection. Cependant je parvins à lui faire si bien sentir l'importance dont il étoit pour ma pupille de la laisser s'amuser de cette idée, qu'elle donna la même réponse que M. de Bellegarde. Madame d'Epinay écrivit à son mari, pour le pressentir doucement sur cette résolution ; et nous revînmes à Paris. Elle n'avoit laissé ignorer à son mari aucun de ses chargrins ; cependant elle en reçut une lettre qui ne l'encouragea pas, par la manière ironique dont il répondit à ses craintes ; et on va voir ce qui se passa alors. Ma véracité fera taire ici mon amour-propre, et si quelques critiques sévères condamnent le rôle que j'ai joué à cette époque de la vie de madame d'Epinay, je les prie au moins de me tenir compte de ma bonne foi, et de se rappeler, sans cesse, que ce n'est pas un roman que je donne au public, mais les Mémoires très-véritables d'une famille et de plusieurs sociétés composées d'hommes et de femmes soumis aux foiblesses de l'humanité.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. DE LISIEUX.

A 7 heures du soir.

Ah ! mon cher tuteur, que ferai-je sans vous ? je me meurs... Faut-il vous avouer la conduite... Le méritois-je ?... J'avois bien raison de craindre.... Pardon, je ne sais ce que je dis ; un moment, un moment de repos. Je vais tâcher de me faire à l'idée de mon malheur.... Il me semble que si vous étiez ici, je vous dirois.... Vous le devineriez, mais écrire ! écrire en détail des choses !...

A minuit.

Je ne suis pas plus calme, au contraire, chaque réflexion ajoute à mon malheur. J'ai besoin de votre conseil : écoutez donc.

Hier, j'allois au Palais avec madame de M*** et madame de Maupaire, pour faire raccommoder la chaîne de ma montre ; je ne trouvai point la Frenaye, à qui je voulois parler ; on me dit qu'il alloit rentrer, et en attendant nous montâmes dans le magasin pour nous amuser un moment. Nous y trouvâmes mademoiselle la Frenaye qui travailloit à monter sur des perles un portrait richement entouré. J'allai pour le regarder, et comme je le prenois, madame la Frenaye approcha, mit promptement la main dessus, en me disant : Madame, pardon, mais il nous est recommandé de ne le point

laisser voir. J'avois cependant eu le temps d'y jeter les yeux, et j'avois reconnu très-distinctement le portrait de mon mari ; l'empressement de cette femme ne me laissa aucun doute là-dessus. Je fis mes efforts pour me contraindre et cacher mon trouble. Cette discrétion est juste, lui dis-je ; mais à qui appartient-il ? Je ne puis pas le dire, reprit madame la Frenaye. Madame de M*** s'approcha et voulut savoir de quoi il étoit question. Je fis ce que je pus pour finir cette conversation, dans la crainte de voir mon malheur constaté publiquement ; enfin, elle tourna si bien qu'elle arracha l'aveu que ce portrait appartenoit à une fille.

Promettez-moi, mon cher tuteur, qu'en me disant naturellement votre avis sur la conduite que j'ai tenue, vous ne ferez point de réflexions, vous n'aggraverez point mon malheur, et qu'après m'avoir conseillée sur cette cruelle aventure, vous ne m'en parlerez plus. Dans cette confiance, j'achève.

Je voulus me lever et m'en aller sous prétexte que nous attendions trop long-temps, mais, en effet, dans la crainte que madame de M*** ne poussât plus loin des recherches ; et les forces me manquant, je restai atterée. Ces dames virent que je me trouvois mal. Heureusement, sans en démêler la cause, elles me ramenèrent chez moi, et je m'en débarrassai le plutôt que je pus.

Ce n'étoit rien encore, mon tuteur. Je voulois, et je pouvois presque douter de mon malheur ;

il y manquoit la certitude: à présent je ne puis douter de rien....Mon mari m'aimera-t-il encore s'il sait que je suis instruite ? Puis-je l'aimer, ou plutôt le lui avouer, ayant un tel reproche à lui faire ? Que vais-je devenir ? Tout le bonheur de ma vie est fini : je vais la passer dans l'amertume. Il m'a trompé une fois....Que sais-je encore, si c'est la seule ? Jamais, jamais je ne pourrai reprendre confiance. Il me semble qu'on m'a tout enlevé, que je suis la seule dans le monde....Eh ! que lui ai-je fait pour me rendre si malheureuse?...

Ma mère ! madame de M*** ! vous aviez raison : il ne m'a jamais aimée... Ah ! mon tuteur, si je ne respectois.... Hélas ! je dois me conserver pour la malheureuse créature à qui je vais donner le jour.... Me dédommagera-t-elle des torts de son père ?

A quatre heures du matin.

Je ne puis prendre de repos ; il faut que j'écrive. Vous vous rappelez sans doute que lorsque M. d'Epinay me donna son portrait, il en fit faire un autre, ne trouvant pas, disoit-il, le premier assez ressemblant : je voulus les garder tous deux. Il m'objecta une raison d'économie à laquelle je n'eus rien à répondre ; et je lui rendis celui qui me plaisoit le moins. Dans la cruelle incertitude où je me trouvai hier, j'écrivis au peintre et le priai de me dire si M. d'Epinay lui avoit payé ou remis le second portrait ; j'ai feint d'en être restée chargée; mais que dans la grande quantité d'affaires qu'il

m'avoit laissées à son départ, j'étois incertaine de ce qu'il m'avoit dit sur celle-ci. Hélas! mon cher tuteur, sa réponse a été claire et telle que je la craignois. Les deux portraits sont payés.

Voici après vingt partis que j'ai voulu prendre, et qui tous m'ont paru alternativement bons et mauvais, celui auquel je me suis déterminée. J'écris à mon mari... Que ce nom m'étoit cher! Voyez si vous croyez que cette lettre soit propre à le ramener, s'il lui reste encore un peu de compassion ou de reconnoissance!....Adieu, je vous en ai dit mille fois plus que je ne voulois; mais mettez-vous à ma place....Oh! que je voudrois me trouver injuste à présent! J'attends votre avis pour faire partir ma lettre ou la retenir. Excusez-moi, comme vous voudrez, auprès de mes parens. Je ne suis point en état de paroître devant eux. Que deviendroient-ils s'ils connoissoient mes chagrins?

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A MONSIEUR D'EPINAY.

Le hasard m'a fait découvrir, mon cher ami, une imprudence que vous avez faite, et dont les suites pourroient être si graves pour vous, que je ne puis me dispenser de la relever. J'espère que ce n'est en effet qu'une imprudence, une légèreté.. Je l'espère! j'en suis sûre, sans quoi je mourrois de douleur. Comment survivrois-je à l'idée de vous

voir infidèle ? N'est-ce pas là un accomplissement de mes tristes pressentimens, mille fois plus funeste que le malheur que je prévoyois ?...Mais c'est trop m'arrêter sur une chimère ; vous n'êtes qu'étourdi, vous n'êtes point criminel. Vous avez donné votre portrait à une fille, cela est trop ridicule pour exciter mes craintes ; mais avez-vous réfléchi à l'indécence de le lui laisser porter publiquement ; à ce que doivent penser de vous ceux qui le verront ? J'en ai assez dit pour être sûre qu'aussitôt ma lettre reçue, vous lui ordonnerez de vous le renvoyer. N'y pensons plus et parlons d'autre chose....Un mot encore.

Par ménagement pour moi, vous vous croiriez peut-être obligé de nier ce fait ; la dissimulation m'offenseroit ; c'est votre amie et non votre femme qui vous parle : d'ailleurs j'ai vu le portrait....Il est richement entouré.... Je pense encore qu'il n'est pas nécessaire que vous écriviez vous-même... Il seroit même mieux de faire dire à cette fille par quelqu'un de vos amis, qu'elle ait à rendre ce portrait, et cet ami pourroit me le remettre... Et un mot aussi sur l'insolence qu'elle auroit de le porter... Adieu, mon ami ; j'ai un grand mal de tête, et j'ai besoin de me coucher.

Je me rendis sur-le-champ auprès de madame d'Epinay ; je la trouvai dans un état difficile à exprimer. L'excès de son désespoir me fit peur. Malheureusement j'avois peu de consolation à lui

donner ; ce ne fut qu'en lui rappelant le tort qu'elle feroit à son enfant, et l'impossibilité où elle seroit de le nourrir si elle continuoit de se désespérer, que je parvins à la calmer. Le lendemain je la ramenai à Epinay ; et au bout de quatre jours, la trouvant plus disposée à vaincre sa douleur, et la voyant fonder beaucoup d'espérance sur ses lettres à son mari, je la confirmai dans cette attente, et je revins à Paris, où mes affaires m'appeloient.

LETTRE

DE MONSIEUR D'EPINAY A MADAME D'EPINAY.

Je voudrois bien savoir qui sont ceux qui ont dit à ma petite femme que j'avois donné mon portrait à la Rosette ; car c'est un conte. Vous ne l'avez sûrement pas vu ; mais il est assez singulier que vous souffriez qu'on vous fasse de pareils rapports. Ce ne peut être qu'un de ceux qui ont été témoins de cette folie ; j'en soupçonne M. de Montreuil, et si c'est lui, j'espère qu'après ce procédé vous ne le reverrez plus. Il devoit, au moins, vous dire comme la chose s'étoit passée ; mais non, cela n'auroit pas été assez méchant ; et il a apparemment ses raisons pour l'être.

Ce fut à un souper dont lui et le chevalier de C*** étoient, que la Rosette prit ce portrait dans ma poche et le garda, malgré tout ce que je pus faire pour le ravoir. Je lui dis même, afin de l'engager à me le rendre, que je voulois le faire en-

tourer de diamans pour le lui donner. Elle me répondit qu'elle le feroit entourer elle-même, et que je n'avois qu'à lui donner la somme que j'y voulois mettre. Tout le monde m'y condamna, et je m'en débarrassai avec une soixantaine de louis. Mais je ne crois pas qu'elle le porte; j'en doute même très-fort. On lui prête cette étourderie: c'est une bonne fille qui ne voudroit pas me faire de peine, j'en suis sûr.

Je vais pourtant lui écrire pour m'informer de la vérité, et pour que cela n'arrive plus, jusqu'à mon retour. Alors je tâcherai de l'engager à me le rendre. Vous voyez que tout cela ne mérite pas la peine de vous irriter, ni d'employer les termes d'infidèle, de ridicule, et je ne sais quels autres encore dont vous vous êtes servie; mais je passe cela à la chaleur du premier mouvement. J'espère que ma chère petite femme reprendra dorénavant son joli style ordinaire, et qu'elle ne souffrira plus qu'on lui parle de moi d'une façon si indécente. C'est une imprudence dont vous n'avez pas senti la conséquence, mais qui, j'en suis sûr, ne vous arrivera plus.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A MONSIEUR DE LISIEUX.

Je n'ai peut-être jamais eu tant besoin de vous, mon cher tuteur, que depuis que vous êtes parti. Le brouhaha de tous les gens qui sont venus nous

voir m'a étourdie pendant quelques jours ; mais depuis une semaine que nous sommes seuls, je ne me reconnois en vérité plus. Toutes les occupations, qui étoient pour moi des ressources contre la peine et contre l'ennui, me sont devenues fastidieuses ; la lecture m'ennuie, la peinture me dégoûte, le travail me fatigue, et je ne sais plus que faire. Toutes mes idées sont noires ; je me porte bien et je m'écoute toute la journée, dans l'espérance de me trouver malade. Je dis l'espérance, parce que c'est en effet le seul désir que j'éprouve, Vous me demanderez qu'est-ce qui m'a amenée à cette disposition d'âme. Je n'y vois guère autre chose qu'une lettre froide et aigre, mêlée de plaisanteries assez indécentes, que j'ai reçue de mon mari, en réponse à des reproches peut-être trop tendres que je lui ai faits. Mais si vous saviez combien j'étois pressée d'oublier ses torts, et combien j'ai besoin d'être heureuse !

Je vous envoie un extrait de sa lettre, pour que vous en jugiez, car je crains de m'exagérer les motifs de ma peine ; tant je me trouve singulière depuis quelque temps. Je comptois aller incessamment à Paris ; mais mon beau-père et ma mère projettent d'y faire un petit voyage de deux jours qu'ils n'ont point fixé encore, et je les attendrai. Adieu, mon tuteur.... Je voulois vous demander ..une femme mariée peut-elle faire un testament?..

LETTRE

DE MONSIEUR D'EPINAY A MADAME D'EPINAY.

Vous voilà donc, ma chère amie, remontée sur le ton de la plus belle tendresse ; et votre mari doit être flatté que vous lui prodiguiez les expressions d'un sentiment qui se réveille ou s'endort à volonté, suivant que vous êtes plus ou moins occupée des choses qui y sont étrangères. Je vous sais gré de ce que vous me marquez d'obligeant et de tendre, et je vous fais réparation sur ce que j'avois osé vous confondre avec le commun des femmes. Je croyois qu'elles et nous, étions tous faits à peu près sur le même modèle ; et comme nous nous occupons beaucoup d'elles, je pensois qu'elles nous rendoient la pareille ; mais je me suis trompé : à la bonne heure, vous m'apprendrez à les connoître, et ce sera à vous à me faire voir que j'ai eu tort sur ce qui peut vous regarder en particulier.

Continuez à me parler de vos amusemens et de vos occupations. Vous avez des choses d'une simplicité bien comique, si toutefois vous ne les dites pas exprès ; car je n'en voudrois pas jurer. J'attends aussi que vous me fassiez part des préparatifs de votre accouchement. N'est-ce pas là votre principale occupation ? Il ne faut pas attendre au dernier moment à revenir à Paris. J'espère qu'il y aura encore des vides dans votre vie qui vous laisseront le temps de m'écrire. Pour moi, la mienne est si occupée, que je ne puis vous en rendre compte.

J'en suis étonné moi-même, et dans le vrai il ne me reste que le temps de vous embrasser, et de vous dire, ma chère amie, que je suis entièrement à vous.

LETTRE

DE MONSIEUR DE BELLEGARDE A MONSIEUR D'EPINAY.

Vous ne vous attendez pas, mon cher fils, à la bonne nouvelle que j'ai à vous apprendre. Votre femme est accouchée hier au soir très-heureusement d'un beau garçon. Elle est aussi bien qu'elle peut être ; et moi je suis fort content d'avoir à vous donner cette nouvelle, et de vous en féliciter. Votre tante et moi avons tenu ce matin sur les fonts de baptême l'enfant, qui se porte bien.

Ma belle-fille vous embrasse et se flatte que vous serez aussi content que nous du joli présent qu'elle nous fait. Sa mère ne la quittera point. Je m'en retourne ce soir à Epinay, pour ramener toute la maison qui ne peut être partagée. Je ne tarderai pas à vous donner de mes nouvelles ; je compte apprendre bientôt aussi votre départ, car vous devez avoir terminé toutes les affaires de la compagnie. Songez, mon cher fils, à dépêcher votre besogne, sans en rien négliger. Lorsque vous serez prêt, je solliciterai votre congé. Votre présence devient ici nécessaire pour la satisfaction de votre chère femme, pour vos intérêts particuliers et pour

nous tous. Je ne vous en dis pas davantage aujourd'hui. Adieu, mon cher fils. Je suis, comme je serai toujours, votre affectionné père.

LETTRE

DE MADAME LA PRÉSIDENTE DE M*** A MONSIEUR DE LISIEUX.

Je vous écris, Monsieur, auprès du lit de notre accouchée. Elle m'a persécutée pour prendre la plume ; elle avoit, disoit-elle, cent choses à vous dire. J'ai cru aller écrire sous sa dictée ; mais apparemment que l'abondance de ses idées la suffoque, car depuis un quart-d'heure que je suis devant cette table, l'oreille en l'air, et attentive à ce que sa jolie bouche va prononcer, elle me regarde, se met à rire et ne dit mot. Je prends donc le parti de griffonner, toute seule, en attendant qu'elle prononce. Vous saurez qu'elle se porte à merveille, et.... Attendez; la voici qui parle. Pour ne point perdre de temps, je vous avertis que les momens où elle s'interrompra, je continuerai pour mon compte; au moyen de quoi je ne désespère pas que cette lettre ne vous devienne inintelligible.

Elle. En vérité, mon cher tuteur, je m'impatiente tous les jours davantage de ne vous point voir. Vous me manquez beaucoup dans un moment où ma situation exige que je sois renfermée.

Moi. Ah! quels lieux communs et froids.... Remarquez ceci: le style s'échauffe....

Elle. Je ne sais si c'est parce que c'est vous que je voudrois voir ; mais il y a de certains momens où tous ceux qui m'entourent me sont insupportables.

Moi. Phrase obligeante pour le secrétaire.... insu... por... table... Après, Madame.

Elle. Je me porte beaucoup mieux que je n'espérois.

Moi. Je le lui ai déjà dit: passez à autre chose, ma cousine....

Elle. Mais vous me faites tourner la tête avec vos folies. Comment voulez-vous que je dicte, si vous parlez toujours?...

Moi. C'est que je vois bien que vous n'avez rien à lui dire que des choses que vous avez déjà répétées cent fois, si ce n'est que le marmot se porte bien, qu'il crie comme un sourd, qu'il est en campagne avec sa nourrice, et que son père arrivera bientôt...

Elle. Pardonnez-moi, ma cousine, je suis accoutumée à lui rendre compte de tout ce que je fais; de la vie que je mène...

Moi. Ah! c'est en effet une chose bien intéressante que la vie d'une femme en couche. Ne voulez-vous pas écrire quatre pages sur un sujet aussi piquant? Laissez, laissez-moi faire ; je m'en vais lui dire tout cela en quatre mots.

Monsieur, elle ouvre ses rideaux tous les matins entre onze heures et midi, après en avoir dormi dix. On lui donne vîte à déjeûner; sans quoi

elle est d'une humeur affreuse. Elle reçoit son père et sa mère, qui se croient trop heureux quand elle leur a fait un petit sourire : quand ils l'ennuient. elle boude ou fait semblant de dormir. Alors on lui parle de son petit ; on lui dit qu'il est charmant, qu'il a la colique, qu'il tette avec une grâce singulière ; cela la fait rire ou pleurer suivant que sa tête est montée. A trois ou quatre heures madame de Vignolles ou moi venons lui tenir exactement compagnie. Quand elle a de l'humeur, elle nous ennuie beaucoup ; mais quand elle est gaie, elle parle comme un ange qu'elle est.

A huit heures elle soupe et puis s'endort jusqu'au lendemain, qu'elle recommence la même vie. Vous voyez, monsieur, que tout cela n'est pas bien intéressant ; mais si j'eusse voulu la laisser aller, elle auroit trouvé le secret d'en faire un volume. Moi qui crois que vous en savez plus qu'il n'en faut sur cette matière, je deviens inexorable, et je ne dis pas un mot au-delà des assurances de mon attachement.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A MONSIEUR DE LISIEUX.

Je n'ai le temps de vous dire qu'un mot, mon cher tuteur: mon mari est arrivé hier au soir. Quel changement dans mon âme, dans ma situation ! C'est son impatience qui l'a fait arriver sitôt, car je ne l'attendois que dans huit jours. Toutes mes

peines, mes inquiétudes ont disparu par sa présence. Il m'aime, il me l'assure, il a l'air vrai. Je vois même qu'il a été très-occupé de moi pendant sa tournée; il a fait à mon intention plusieurs emplettes dont il ne me parloit pas dans ses lettres. Depuis son arrivée il m'a accablée de présens. Est-ce qu'on en fait quand on n'aime pas? Que de choses il m'a dites déjà qui prouvent sa confiance, son amour!

Je suis bien impatiente de vous aller voir! mais quoique je me porte bien, il est d'étiquette de ne pas sortir avant six semaines; et vous savez que toutes ces choses indifférentes et même ridicules se font, dans ce monde, méthodiquement. Adieu donc, mon cher tuteur. Je vous quitte brusquement, sans quoi je me laisserois peut-être aller au plaisir de causer avec vous, et j'en ai un plus grand, que vous ne serez pas fâché que je vous préfère, puisque mon mari m'attend.

LETTRE

DE MONSIEUR DE LISIEUX A MADAME D'EPINAY.

Tout dans votre lettre, ma chère pupille, me seroit agréable, si je pouvois m'assurer que votre félicité présente est aussi solide que je le désire. Vous m'apprenez l'arrivée de M. d'Epinay; vous vous livrez à des espérances de bonheur dont je crois qu'il faut vous défier. Ce n'est pas que je veuille en rien troubler votre satisfaction; je suis votre

ami, je le serai toujours ; mais plus je vous suis attaché, plus je voudrois rendre votre bonheur solide et durable. Pour y parvenir, peut-être seroit-il bon d'apprécier les choses à leur juste valeur. M. d'Epinay arrive quelques jours plutôt que vous ne l'attendiez ; il vous témoigne de l'empressement ; il vous donne des marques toutes simples de son attention, en partageant avec vous ce qu'il apporte de ses voyages ; alors tout se change en espérance, en réalité même, et voilà des preuves évidentes de sa passion : voyez, je vous prie, s'il n'y a point d'excès dans le contentement dont votre âme est remplie? Vous prétendez que votre mari soit aujourd'hui votre amant : vous avez raison ; cette prétention est fondée à bien des égards. Mais il est jeune, à peine a-t-il vu le monde ; il est dans l'âge des passions, et il n'a pas encore eu le temps de se repentir de les avoir satisfaites. Vous n'avez guère éprouvé qu'une très-petite partie des peines, des plaisirs, du bonheur et des vicissitudes auxquelles vous pouvez être exposée ; vous croyez être dans le port, ma chère pupille, et vous êtes en pleine mer. Dussiez-vous ne pas m'approuver, je crois que c'est le moment de vous communiquer une idée dont l'exécution doit influer sur votre bonheur.

Au milieu des plaisirs dans lesquels je vois que vous allez être entraînée, soit par complaisance pour votre mari, ou peut-être même par votre propre goût, ne pourriez-vous pas employer quelques momens à tenir un journal de votre vie, des

impressions produites sur votre âme par les diverses situations où vous pourriez vous trouver, et enfin des réflexions qu'une pareille occupation ne peut manquer de faire naître dans un esprit comme le vôtre.

Ce journal deviendroit à la longue un miroir dans lequel vous vous verriez telle que vous avez été et telle que vous seriez. Si un pareil examen doit vous aider à embellir votre existence, pourriez-vous craindre d'en mettre le tableau sous vos yeux.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A MONSIEUR DE LISIEUX.

Oh ! mon tuteur, quelle lettre j'ai reçue hier de vous! Comment vous rendre tout ce qui s'est passé dans mon âme en la lisant? Il est vrai qu'elle m'a trouvée aussi dans une situation singulière .... En vérité les termes me manquent. Pourquoi faut-il que vous ne sachiez pas tout! Mais indépendamment de ce que moi-même je ne sais par où commencer, il y a des choses que je voudrois que vous connussiez sans que je vous les eusse dites. C'est une des raisons qui me font saisir avidement votre idée d'un journal. Il me semble que je vous le laisserai plutôt lire, que je ne vous écrirai les choses qui y seront. Vous ne sauriez croire le plaisir que j'ai de voir que vous me conseillez cette méthode, parce que j'y avois déjà souvent pensé ; mais je n'aurois jamais osé la suivre, craignant qu'on ne me prît

pour une folle de m'écrire ainsi à moi-même. Je vais donc commencer. Je ne sais pas trop si je vous le communiquerai en entier ; au moins je vous en détacherai quelques morceaux. Je ne vous dirai rien de plus sur votre lettre, mon cher tuteur ; sur cet article je vous renvoie à mon journal ; vous jugerez bien mieux de l'impression qu'elle m'a faite.

J'ai fait ces jours-ci deux nouvelles connoissances, madame Darty (*) et M. de Francueil (†). Madame Darty a une figure singulière qui m'a longtemps prévenue contre elle ; mais l'ayant vue un peu plus souvent, cet été, et madame de Maupaire m'en ayant dit du bien, j'ai prié celle-ci de me l'amener, parce que mon état ne me permet pas encore de sortir.

Je vous quitte à regret ; mais je vais commencer mon journal : je le daterai des premiers jours de la semaine. Je vous y parlerai toujours, que vous le voyez tout entier ou non ; sans cela comment ferois-je ? Il me semble que je ne saurois parler ainsi à mon bonnet.

(*) Fille naturelle du riche Samuel Bernard : femme adorable autant par la douceur, par la bonté de son charmant caractère, que par l'agrément de son esprit, et par l'inaltérable gaîté de son humeur. Elle était la maîtresse, et bien plus l'amie, l'unique amie du prince de Conti (J.-J. Rousseau, *Confessions*, liv. VII).

(†) Receveur général des finances, fils de M. Dupin, fermier général, auteur des *Observations sur l'Esprit des Lois*, bon ouvrage, mais peu connu, auquel cependant M. de Ristau fit une réponse en 1751.

MON JOURNAL.

Le 20 Octobre.

Je me suis levée de bonne heure dans l'espérance de voir mon mari plutôt et d'avoir plus de temps à causer avec lui ; mais j'ai été trompée dans mon attente, car il lui est venu successivement tant de monde, qu'à midi je ne l'avois pas encore vu. A midi et demi il est entré dans mon appartement avec un air d'impatience et d'empressement qui m'a enchantée ; il m'a embrassée et m'a témoigné beaucoup de chagrin d'avoir ainsi perdu une matinée : voilà comme il appelle, cet ange, le temps qu'il passe sans me voir. Il m'a annoncé qu'il sortiroit après le dîner, et il m'a priée de ne retenir personne ce soir, parce qu'il vouloit souper seul avec moi.

Le 21 Octobre.

Mon mari est en effet revenu comme il me l'avoit dit. Après souper nous avons beaucoup causé de sa tournée. J'ai voulu lui dire tout ce que son absence m'avoit fait souffrir ; mais il m'a fermé la bouche par un baiser, en me disant : " Ne pensons plus à cela, ma petite femme ; et moi aussi vraiment j'ai beaucoup souffert, mais il est inutile à présent d'en parler." Il est bien dommage que sur de certaines choses mon mari et moi nous pensions si différemment : c'est pourtant un plaisir bien vif, ce me semble, que de rappeler ses peines et ses plaisirs à celui qui les a causés.

Le 22 Octobre.

J'ai déjeûné ce matin avec mon mari ; nous avons parlé de ses affaires qui sont en assez mauvais ordre. Je l'ai prié de me rembourser le plutôt qu'il pourroit le reste des avances que j'ai faites pour lui. Il ne m'a pas donné sur cela beaucoup d'espérances : il ne conçoit pas, dit-il, à quoi je dépense mon argent. J'ai eu beau lui représenter qu'avec deux mille livres par an, qu'il me donne, je ne peux pas jouer, et m'entretenir de tout. Il prétend, lui, que je n'ai point d'économie !... Je n'ai osé lui dire, et cela dans la crainte de lui causer de l'humeur, que je devois près de cinq cents livres.

Au sortir de table, nous avons passé dans la bibliothèque. Après avoir rangé toute sa musique, mon mari s'est assis, et me prenant sur ses genoux : Venez ici, ma petite femme, m'a-t-il dit, et rendez-moi compte des lectures que vous avez faites pendant mon absence. Je lui ai avoué ingénuement que tous les livres d'histoire que j'avois commencés m'avoient assommée d'ennui, au point de ne pouvoir les finir, excepté cependant les Mémoires du cardinal de Retz ; que les romans ne m'avoient point intéressée, si ce n'est dans les endroits où je trouvois des situations semblables à la mienne. Et dans quel roman, me dit-il, avez-vous trouvé une situation semblable à la vôtre ? Je me défendis de lui répondre, craignant ou d'être injuste, ou de l'humilier trop si mes anciennes craintes étoient

fondées. Mais comme il m'obligea de répondre : c'est, lui dis-je, dans *les Confessions du Comte de****, lorsque madame de Selve voit clairement l'infidélité du comte, et que, loin de se plaindre, elle le défend quelque temps contre elle-même, et ensuite renferme sa douleur. Je l'embrassai les larmes aux yeux en achevant ces paroles. Ah ! parbleu, dit-il en riant de toute sa force, cela ne te ressemble guère, car tu ne te fais pas faute de te plaindre.... Moi ? repris-je, toute étonnée....

Dans ce moment on lui apporta ses lettres : j'avançai la main vers le laquais pour les prendre et les lui remettre, mais il s'empara du paquet. Il ouvrit d'abord une ou deux lettres qu'il ne fit que parcourir, et il me les donna sans me regarder ; ayant les yeux fixés sur une adresse qu'il considéroit, ce me semble, avec complaisance. Que voulez-vous que je fasse de ces lettres, lui dis-je en les prenant ? Que vous les lisiez si vous voulez, me dit-il ; ou bien gardez-les moi jusqu'à ce que j'aie lu toutes les autres. Il décachetoit et commençoit à lire la principale, ou du moins celle que j'appelois ainsi dans mon idée. Après un moment de lecture : les verrai-je toutes, lui dis-je tout doucement ? Il sourit, et comme il lisoit toujours, je me hasardai à ramasser l'enveloppe pour voir... Quoi ? je n'en sais rien. Je vis seulement qu'elle étoit timbrée de.... L'écriture me parut fort grande et sans orthographe : il faut en savoir bien peu pour n'en pas mettre dans une adresse, dis-je tout

haut. Mon mari rougit. Pourquoi rougissoit-il ? car au contraire il rit et se moque de moi lorsque je fais des fautes de ce genre. Sa lecture finit enfin, et il ne me donna point sa lettre. Il ouvrit les autres, les parcourut en silence, et puis se baissant en appuyant ses deux poings sur ses genoux : Qu'est-ce que vous dites ? me demanda-t-il en se retournant vers moi et bâillant.—Que je n'ai plus que faire ici, et que j'aurois dû m'en aller lorsqu'on vous a remis vos lettres. Je me levai pour sortir ; il me tira par ma robe, et m'asseyant encore sur ses genoux : Ah ! réplique-t-il, voici de l'humeur ; et d'un ton d'applaudissement : bon ! continua-t-il, je n'en avois pas encore vu depuis mon retour. Et pourquoi, je vous prie, auriez-vous dû être déjà partie, et n'avez-vous plus que faire ici ?—Parce que.... à cause de...Je ne savois trop que répondre. Je sentis bien que j'avois de l'humeur, et que c'étoit cette lettre qui m'en donnoit. J'avois grande envie de lui en parler : mais, me disois-je, si c'étoit pourtant une lettre d'affaire, mon soupçon l'offenseroit ; je n'en veux pas parler de peur de le blesser ; et pour lui donner le change, je m'efforçai de sourire. Ah ! vous riez ; au moins il y a de la ressource avec quelqu'un qui rit, dit-il. Allons, c'est cette lettre, n'est-ce pas, qui vous tourmente ?—Oui, cette lettre sans orthographe, lui dis-je....—Eh bien ! reprit-il, si je vous la fais lire, que direz-vous ?—Que je suis bien injuste....Oh ! que....que je vous deman-

derai de pardons, si vous pouvez me la montrer... Tenez, dit-il, en me la montrant, comme pour me la donner, et la retirant tout de suite ; la voilà, lisez. Mais auparavant il faut vous dire....sans cela vous n'y comprendrez rien. C'est une femme de***.

Pendant qu'il parloit, je le regardois lorsqu'il ne me regardoit pas ; car alors j'étois embarrassée de la confidence qu'il me faisoit, et je baissois les yeux. Il rioit beaucoup : il falloit bien sourire ; mais mon cœur palpitoit bien fort. J'étois sensible à sa franchise, à sa confiance ; et je me disois: Si je pouvois devenir sourde et être pourtant sûre qu'il ne me cache rien, et qu'il crût que je l'entends !

Il disoit donc : Et cette femme....je ne sais en vérité pourquoi elle croyoit que j'étois amoureux d'elle. Elle a fait cent extravagances....On s'en moquoit....Il faut avouer qu'elle nous a bien divertis.

Eh bien ! cette femme, lui dis-je ?—Eh bien ! eh bien ! elle s'étoit persuadée que je ne revenois à Paris que pour me mettre en état de m'établir tout à fait à....Elle me donnoit des rendez-vous. Quelquefois j'y allois ; d'autrefois je lui faisois accroire que je ne l'avois pas pu. Enfin elle.... elle ne me savoit pas marié. Elle est désolée de mon absence, et voilà ce qu'elle m'écrit..—Alors il me donna la lettre. Je mourois d'envie de la lire ; mais je voulus lui montrer de la générosité.

Non, lui dis-je en la lui rendant ; votre confiance me suffit ; je suis flattée de votre franchise, de votre complaisance....vous êtes plus léger que coupable....mais je pense que vous retournerez à....que, même peut-être avant ce temps-là.... puisque vous avez pu une fois vous faire une plaisanterie d'oublier votre femme....Ici les occasions sont fréquentes. Le chevalier de C*** reviendra.... Ce portrait dont il est cause...—Non, en vérité, reprit-il, ma chère amie, vous n'avez nulle idée de ce monde, ni de ses usages. Que fait tout cela? et qu'a de commun une créature qu'on peut avoir pour de l'argent, et qu'on laisse là quand on n'en veut plus, avec une femme qu'on estime et qu'on a choisie?...Croiriez-vous, mon tuteur, que quelque blessée que je fusse de ce raisonnement, je ne pus d'abord y répondre que par mes larmes. Comment, lui dis-je enfin, un cœur tout entier à vous peut-il s'accommoder d'un partage aussi vil?—Mais je ne vous parle pas de moi ; je vous dis que, quand même je ferois comme tout le monde, vous ne devriez pas vous en tourmenter, parce que cela ne diminueroit rien de ma tendresse pour vous. Est-ce que le petit P*** n'a pas des maîtresses? cependant il adore sa femme ; est-ce qu'elle n'est pas heureuse?—On le dit ; mais peut-être si on le lui demandoit....—Ah ! parbleu, elle serait bien venue de se plaindre ; on lui riroit au nez. Que veut-elle donc? Son mari ne lui refuse rien.

Je voulus relever vivement toute cette indi-

gne morale. J'étois outrée. Il mit sa main sur ma bouche. Ah! bon, dit-il en s'en allant, des misères! Ne parlons plus de cela ; il faut que je sorte. Adieu, ma chère amie ; sois sûre toujours que tu es de toutes les femmes celle que j'aime le mieux. . Et là dessus il partit. Pour moi, je restai encore quelques momens dans la bibliothèque ne sachant si je rêvois, ni où j'étois, et versant un torrent de larmes. . . . Je ne suis plus que celle qu'il aime le mieux!

Je fus tirée de cette rêverie par l'arrivée de M. Francueil et de son beau-frère que l'on vint m'annoncer. Je voyois le premier pour la seconde fois chez moi. Il me paraît fort aimable : on dit qu'il l'est; mais je crois cependant que j'aurai de la peine à me faire à lui; je trouve qu'il porte le menton trop en l'air et qu'il est trop poudré. Nous fîmes rouler la conversation sur la musique, l'opéra et la comédie.

Le 9 Novembre.

Aujourd'hui j'ai passé l'après-dînée dans mon couvent avec madame de Beaufort. Elle se plaignait de moi. Il est vrai que, depuis le retour de mon mari, je n'avois pu trouver encore un seul moment pour lui aller faire compagnie. Elle m'a demandé, avec sa bonté ordinaire, compte de mon intérieur. Je ne lui ai rien caché, et je lui ai rendu la journée de la bibliothèque dans le plus grand détail, pour lui prouver qu'au fond j'avois toute la confiance de mon mari ; car, lui dis-je, il n'y a

que l'estime ou la confiance qui puisse faire faire à une femme qui nous aime une confidence de cette espèce: ou le manque de caractère, reprit madame de Beaufort. Jugez, mon cher tuteur, quelle impression m'a faite ce propos, et combien j'en ai été vivement affectée. J'ai pourtant cherché à me donner le change. Le manque de naissance, me suis-je dit, est un tort si grave aux yeux de madame de Beaufort, qu'il peut bien en résulter une improbation générale des actions de mon mari. Au moins ai-je grand besoin de me rassurer par cette prévention pour détruire l'impression que cette réflexion m'a faite. " Combien je désirerois, me disait-elle en-
" core, de vous voir guérie d'une passion qui ne
" peut jamais être heureuse par la diversité de vos
" caractères. Tant qu'elle durera, vous serez ex-
" posée aux plus grands malheurs". Et comment
" cela, lui dis-je, maman?—" Parce que votre
" mari, n'y répondant plus que par caprice ou par
" désœuvrement, vous laissera en butte au dépit,
" et que le dépit même.... Enfin le dépit, sur-
" tout contre un mari, est le plus grand écueil pour
" un cœur jeune et sensible. Voilà le moment,
" mon enfant, de prendre garde plus que jamais à
" vos liaisons....Souvent l'estime mène plus loin
" qu'on ne croit. Votre cœur est fou dans ce
" moment, et tant que votre délire durera, il n'y
" a rien à attendre de vous; mais, croyez-moi,
" tirez de votre passion le seul parti que vous en
" puissiez tirer. Portez-la toute entière sur votre

" enfant ; soignez-le, occupez vous en, faites des
" projets sur ce marmot ; qu'il ait la figure de son
" père, j'y consens pour vous plaire ; mais du reste
" tournez-le moi à la d'Esclavelles, et dès le mail-
" lot il y faut penser."

Je dois demain aller voir avec ma mère ce cher enfant ; mon mari, qui ne l'a point encore vu depuis qu'il est en nourrice, n'y peut pas venir : sûrement c'est quelque affaire importante qui l'en empêche, car il en avoit le désir. " Croyez-moi,
" m'a dit encore maman de Beaufort, évitez des
" conversations semblables à celles que vous avez
" eues avec votre mari ; tout cela est du bavardage,
" envie de se vanter et rien de plus. Une femme se
" manque à elle-même et perd la considération de
" son mari, en souffrant de sa part de tels propos,
" quand le repentir ne les dicte pas. Le repentir
" n'est point accompagné de cette légèreté ; et l'on
" ne doit pas faire son oreille ainsi au langage du
" vice."

Le 10 *Novembre.*

Comment calmer mon trouble ? Que deviendrai-je ? Il est près de minuit, et mon mari n'est pas rentré. Ce qui m'est arrivé avec lui avant de partir me revient continuellement. . . . O la cruelle vie !

Ce matin, à sept heures, ma mère me fit dire qu'elle étoit prête à partir. En traversant l'antichambre, je voulus savoir si mon mari étoit éveillé ;

on me dit que non. Il y avoit un petit décrotteur sur l'escalier qui avoit l'air d'attendre son réveil. Je pensai lui demander ce qu'il vouloit ; mais ces sortes de curiosités me répugnent à satisfaire, ainsi je passai sans lui rien dire. Mais à peine fus-je arrivée chez ma mère, que je m'aperçus que j'avois oublié un petit présent que je destinois à la nourrice, et je remontai le chercher. Ayant vu la chambre de mon mari ouverte, j'y entrai pour l'embrasser avant de partir. De la porte je lui criai bonjour, et dans la glace qui donne aux pieds de son lit, je vis, à travers les rideaux entr'ouverts, qu'il lisoit une lettre, qu'il serra sous son oreiller, avec un mouvement de surprise, qui me prouva que sans doute il me croyoit partie. Je vous demande pardon, lui dis-je, d'avoir interrompu votre lecture, monsieur ; une autre fois je serai plus prudente....Bon ! quelle folie, reprit-il ; je ne lisois point. Où avez-vous pris cela ?.... J'avançai quelques pas vers son lit : Voulez-vous que je vous le prouve, lui dis-je ? Je ne vous le conseille pas, reprit-il séchement. Alors je lui tournai le dos, en colère, et m'en allai. Lorsque nous fûmes en voiture, ma mère qui vit mon air distrait et agité, me demanda ce que j'avois. J'aurois bien voulu éviter de lui répondre, ou au moins lui cacher ma peine ; mais je fus trahie par mes larmes. Est-ce que je ne suis plus votre amie, me dit-elle en me serrant les mains ? Voilà, mon enfant, le fruit de la dissipation où votre mari vous

entraîne, depuis son retour ; vous n'êtes plus la même : ouvrez-moi votre cœur. Comment me résoudre, lui dis-je, à déchirer votre âme par le récit de mille petites peines journalières qui vous paroîtront minutieuses, et auxquelles je crains bien qu'il n'y ait point de remède tant que je conserverai ma sensibilité. Ma fille, mon Emilie, encore une fois, ouvrez-moi votre âme, reprit ma mère. Je ne pus résister à sa tendresse, et je lui confiai ce qui venoit de m'arriver et la conversation de la bibliothèque. C'est un grand bonheur pour vous, me dit-elle, que la confiance que votre mari vous a marquée dans cette occasion ; conservez-la précieusement, offrez vos peines à Dieu, et n'opposez que la patience et la constance aux traverses qu'il vous envoie. Mon premier mouvement fut d'être bien aise que ma mère eût jugé que cette confiance pouvoit être un bon signe ; mais l'aventure de ce matin !....Que dois-je donc penser de cette lettre, repris-je ?— Peut-être que vous vous êtes trompée, ma fille ; vous irriterez votre mari, et vous perdrez votre crédit auprès de lui par des alarmes déplacées.— Je voudrois le croire, maman ; mais malheureusement je n'ai nul doute.—Cela se peut, ma fille ; mais vous l'avez voulu. L'inclination que vous aviez l'un pour l'autre avant le mariage a fait du bruit ; il faut se taire : c'est un si grand avantage pour vous que votre oncle ait vaincu la répugnance qu'il avoit à vous unir à son fils, qu'il faut conserver, par votre douceur et votre patience, la bonne

idée qu'on a conçue de vous. Par attachement et par égard pour votre beau-père, il faut lui éviter la connoissance des travers de son fils : Il est bien jeune ; étudiez ses goûts raisonnables, suivez-les, résistez courageusement à la dissipation excessive . . . . —Mais, maman, ce conseil, permettez-moi de vous le dire, est contradictoire.—Ma fille, on peut être soumise, céder dans ses opinions, sacrifier quelquefois ses goûts, et résister néanmoins à tout ce qui entraîne la réputation d'une évaporée.

Tandis que j'écrivois ceci, mon mari est rentré. Quoi, m'a-t-il dit d'un air aisé, pas encore couchée ? Vous devez cependant être lasse. Je voulois, lui ai-je répondu un peu étonnée de son air, vous rendre compte de mon voyage ; je vous en suppose curieux. Eh bien ! dit-il en m'embrassant, comment se porte votre cher enfant ! A merveille, lui dis-je. Le compte que je lui ai rendu de tout ce que j'ai remarqué d'aimable et de touchant dans cette petite créature parut lui faire grand plaisir ; il m'écouta avec attention, me fit mille questions qui marquoient l'intérêt. Ah ! disois-je en moi-même, que n'est-il toujours ainsi ? Ah ! ça, dit-il, au bout d'une demi-heure de conversation toujours sur le même sujet, il faut, pour vous récompenser de m'apporter de si bonnes nouvelles, que je vous montre cette lettre qui vous a fait tant d'effroi ce matin. Non, non, monsieur, lui dis-je, je ne veux plus de confidences de l'espèce. . . . Pardonnez-moi, reprit-il, vouz la verrez pour vous

apprendre à suspendre vos faux jugemens ; mais à condition que vous n'aurez plus de ces curiosités.— Moi ! monsieur, je n'en ai aucune, je vous assure. Est-ce que je fais une question ? au contraire.— Non pas par vos paroles, mais bien par votre voix altérée : tenez, vous dis-je, c'est une lettre de madame Darty qui vous prie à souper pour demain. Je suis engagé, moi ; mais il faut que vous y alliez, et j'irai sûrement vous y retrouver. Eh bien ! vous ne voulez pas lire ?

En effet, j'avoue que d'abord je craignis que ce ne fût quelque imposture qui me blessât encore plus que la scène du matin. Je pris enfin la lettre en tremblant ; la date étoit *à six heures du matin, en rentrant de chez le Prince de Conti.* Mes yeux alors se remplirent de larmes ; je ne vis plus rien, le papier me tomba des mains, et je me jetai à son cou. " Serez-vous encore injuste, mon Emilie, me dit-il ?—Non, non, jamais, je vous le jure ; mais aussi pourquoi cet effroi ce matin, quand je suis arrivée ?—Ah ! plus de question. . . . Pourquoi ? vraiment, pour vous éprouver ; mais tout est dit, je ne réponds plus."

Depuis que la nuit m'a laissé le temps de la réflexion, hélas ! je ne sais que penser ; il y a là dessous, il faut l'avouer, quelque chose qui ne me paroît pas naturel. Peut-être ne serai-je que trop tôt éclaircie !

Le 12 *Novembre.*

Hélas ! oui, la cruelle scène que je viens d'essuyer ne m'a que trop instruite. . . . Mais allons par ordre. Je me rendis hier à l'invitation de madame Darty, à huit heures du soir. En arrivant elle me dit : " Vous êtes partie hier de bon matin, ma belle ; car mon messager, à qui j'avois donné ordre de vous remettre ma lettre en l'absence de votre mari, ne vous a pas trouvée." Je ne répondis rien, et n'osai même demander à quelle heure, dans la crainte de n'être pas maîtresse de mon trouble.

Le souper fut assez bruyant pour qu'on ne prît pas garde à moi, et asssz gai pour que madame Darty et une autre dame formassent le projet de nous en aller toutes trois, sans hommes, au bal de l'Opéra : car M. d'Epinay ne vint pas comme il l'avoit projeté, et les maris de ces dames ne voulurent pas les accompagner. Je fis ce que je pus pour me dispenser d'être de cette partie : j'étois trop mal à mon aise. J'aurois donné tout au monde pour voir sur-le-champ M. d'Epinay et le confondre. Ce fut même dans l'espérance de le trouver au bal que je me déterminai à y aller. Il n'y étoit pas. Vous ne croiriez pas que je finis par m'enivrer de la gaîté, du bruit et des efforts que je faisois pour vaincre mes tristes réflexions ; et que je m'amusai. J'étois, je l'avoue, plus piquée qu'affligée. Il y a comme cela des momens dont on ne sauroit rendre raison, où le cœur prend son

parti ; mais c'est pour peu de temps : voilà le mal. Pour en revenir au bal, nous y restâmes jusqu'à quatre heures ; nous y fîmes enrager Francœur.* Je ne l'avois jamais vu ; madame Darty, qui le connoissoit beaucoup, nous instruisoit de ce qu'il falloit dire. Il a gardé ma tabatière pour avoir une occasion, dit-il, de me faire sa cour, et de se présenter chez moi.

Lo rsqu je rentrai, M. d'Epinay étoit couché et dormoit. Ce matin je ne l'ai point vu, et après le dîner il est venu dans mon appartement. Encore au lit, s'est-il écrié ; voilà une jolie vie. Cette madame Darty vous tuera.—Non, non, ce ne sera pas elle.—Non ! et qui donc ? Je ne répondis point ; et il alla aussitôt à mon clavecin, en chantonnant. Cette idée de musique lui vint si subitement, qu'il étoit clair qu'il redoutoit une explication ; moi, qui la voulois, je pris un livre pendant qu'il jouoit, pour le rassurer et le laisser revenir près de moi. En effet il revint, et s'assit même sur le pied de mon lit. Eh bien ; monsieur, lui dis-je alors, cette lettre de l'autre jour étoit donc de madame Darty ?—Sans doute ; et de qui donc, s'il vous plaît ?—Ah ! de je ne sais qui : mais sûrement elle n'étoit pas d'elle.—Fort bien, madame ; c'est répondre comme le mérite la bêtise que j'ai de vouloir rassurer une tête folle qui se tourmente le jour des rêves de la nuit.—Vous avez vu par mon

* Habile musicien qui fut par la suite directeur de l'Opéra.

attendrissement combien il m'en coûtoit de vous croire coupable ; mais il est indigne à vous d'abuser de ma crédulité.—Eh ! que venez-vous me chanter ici ? Comment, ce sera tous les jours des scènes nouvelles ! Je vous ai dit et je vous ai prouvé que cette lettre étoit de madame Darty.—Et moi je vous prouve, monsieur, qu'elle n'étoit pas d'elle ; car elle m'a dit très-précisément que son laquais ne m'avoit pas trouvée, et que j'étois déjà partie.—Ah ! cela est excellent, ce domestique ne peut pas s'être trompé. Puisque nous vous croyions partie, il peut bien l'avoir cru.—Non, car si c'eût été lui qui étoit dans votre antichambre, il m'auroit vu remonter ; et puis le commissionnaire qui attendoit votre réponse étoit un décrotteur, et celui de madame Darty étoit son laquais.—Son laquais ! Oh ! pour cela, il en a menti, ou il a donné sa commission à faire à un décrotteur, puisque je l'ai vu en sortant, et qu'il m'a remis la lettre à moi-même.—Mais s'il vous a remis la lettre lorsque vous êtes sorti, ce n'est donc pas celle que vous lisiez dans votre lit.—Eh !.... quoi !.... de pareilles fadaises occupent une place immense dans la tête des femmes, et n'entrent seulement pas dans la nôtre. Puisqu'il en est ainsi, je ne vous dirai, pardieu, plus un mot de rien de tout ce que je ferai ; arrangez-vous là dessus, madame ; adieu. Et il sortit. Ah ! mon tuteur, que faire, et que deviendrai-je ? Direz-vous encore que c'est là vanité ?

Le 20 Novembre.

Nous attendons aujourd'hui M. de Jully ; madame Darty doit aussi venir passer l'après-dînée avec moi.

Je ne connois point de femmes plus gaies, plus aimables, ni qui aient un tour d'esprit plus amusant ; il me semble qu'elle a autant d'amitié pour moi que j'en ai pour elle. Madame la marquise de Vignolles ne l'aime point ; elle la trouve trop étourdie. Je sais pourtant des traits d'elle, qui prouvent que ce que l'on croit étourderie n'est souvent que vivacité ; au moins n'est-elle pas sans mérite : elle est même capable de prendre des partis courageux.

Cela n'empêche pas que mes parens ne voient avec peine mes grandes liaisons avec elle ; sans doute parce qu'ils ne la connoissent pas. S'ils savoient l'intérêt qu'elle prend à ce qui me regarde, avec quelle tendresse, avec quelle sensibilité elle me le marque, ils n'en parleroient pas comme ils font. Elle me paroît d'un commerce si sûr, que je lui ai confié aussi tous mes chagrins passés, avec d'autant moins de scrupule, que j'ai une lueur d'espérance de n'en plus avoir de semblables. Elle m'a dit des choses qui me font regretter de ne m'être pas liée avec elle plutôt : je me serois livrée à ses conseils sur une matière où elle paroît avoir plus d'expérience que moi : et vraisemblablement mes chagrins n'auroient pas duré si long-temps.

Le 22 Novembre.

Francœur est venu me rapporter ma tabatière ; il a voulu badiner sur les propos que je lui avois tenus au bal. J'ai rompu la conversation. Nous avons chanté quelques airs ; il m'a promis de me donner des leçons de chant....

BILLET de madame d'Epinay à madame Darty.

J'ai été un peu grondée, ma reine, d'avoir passé deux jours de suite chez vous ; moyennant cela je n'ose aller vous voir aujourd'hui. Si vous sortez, passez un moment chez moi comme par hasard....Mais non, ne venez pas, car cela donneroit encore de l'humeur à mes parens ; j'aime mieux être privée du plaisir de votre société aujourd'hui, afin d'en jouir plus à mon aise demain. Adieu. Je ne sais comment cela se fait, mais je ne puis plus me passer de vous. Si vous voyez Francœur, dites-lui de venir me voir.

RÉPONSE de madame Darty.

Cela est en effet bien scandaleux de voir deux femmes passer leur journée et veiller tête à tête ; en vérité vos parens sont fous. S'ils veulent encore s'opposer à notre liaison, je louerai un appartement aux Capucins ;* je vous regarderai toute la journée sur votre balcon ; et s'ils mettent

* Madame d'Epinay demeuroit rue St-Honoré, vis-à-vis ce couvent.

le nez à la fenêtre, je leur ferai la grimace pour leur apprendre à vivre. On m'a éveillée pour me remettre votre lettre, et je n'ai qu'un œil d'ouvert, encore ne l'est-il qu'à moitié. J'ai le bout des doigts gelé ; mais cette sensation ne va pas plus loin lorsqu'il s'agit de vous. Adieu, ma belle ; je ne vous réponds pas, malgré votre défense, de ne vous point voir aujourd'hui : je ne me sens pas d'humeur à m'imposer cette pénitence : et vous, n'en serez-vous pas moins boudée pour une visite de plus ou de moins ? . . . . Voilà Francœur qui vient dîner avec moi ; je vous l'enverrai après.

Suite du Journal.

Je n'aurois pas été instruite de l'arrivée du chevalier de C***, que je l'aurois devinée à la dissipation de M. d'Epinay ; depuis quinze jours je l'ai à peine vu. Il ne soupe presque jamais chez lui ; et toutes les fois que je l'ai rencontré au spectacle, c'étoit toujours sur le théâtre et avec ce chevalier, qui, m'a-t-on fait entendre, sans me le dire précisément, passe dans le monde pour être amoureux de moi. J'ai aussi appris qu'il avoit perdu de réputation plusieurs femmes, sans qu'elles le méritassent : uniquement par ses propos et sa fatuité.

J'ai voulu avoir enfin une conversation à ce sujet avec mon mari, et ce matin j'ai eu le bonheur d'obtenir de lui une heure d'entretien.

“ Bon ! m'a-t-il répondu, misères ! je sais

tout cela. Il y a des femmes à qui on ne sauroit manquer. Vous verrez que celles dont le chevalier a parlé ne seroient pas perdues sans lui." Dans tous les cas, repris-je, je vous déclare dès aujourd'hui que ma porte sera toujours fermée pour lui. Et j'appuyai tellement sur cette résolution, qu'enfin, par accommodement, il a consenti à ce que peu à peu je cessasse de le voir, mais avec toutes les précautions nécessaires, dit-il, pour qu'on ne puisse pas s'apercevoir de mon projet, ni qu'il y fût entré pour rien. Je le lui ai promis ; mais j'abrégerai beaucoup ces formalités. Au milieu du déjeûner, son valet de chambre lui est venu dire que sa chaise étoit prête. Comme il ne m'avoit point dit qu'il dût s'absenter, je lui demandai d'un air inquiet où il alloit. Il me répondit avec un ton qui me fit bien voir qu'il ne vouloit point de questions, qu'il alloit à Versailles et qu'il reviendroit ce soir, ou au plus tard demain matin. Mais j'en sus bientôt plus que je ne voulois en savoir, car le chevalier entra, tout étonné de ce qu'il n'étoit point encore prêt. Quelques propos qu'ils tinrent entre eux me firent juger qu'ils alloient ensemble, et que cette partie étoit arrangée depuis long-temps. Je me sentis un mouvement de colère si vif contre le chevalier, que je passai brusquement dans mon cabinet, tant pour l'éviter que pour cacher quelques larmes qui tomboient de mes yeux. L'instant d'après je voulus rentrer dans ma chambre, espérant, je ne sais pourquoi, que je

retiendrois mon mari ; mais ils étoient déjà partis ....Est-il possible que les femmes n'aient d'autre ressource et d'autre consolation que les larmes! Pourquoi donc avoir mis l'autorité et la puissance entre les mains de ceux qui ont le moins besoin de soutien ?

Le 9 Décembre.

Où suis-je? où suis-je? Ah Dieu! je me meurs de douleur, de honte, de dépit....Quelle humiliation! Est-il possible qu'un homme se respecte assez peu pour exposer sa femme!....J'ai passé la journée d'hier dans l'état le plus violent. Ce voyage de Versailles m'inquiétoit....Mais dois-je achever!....Sachez donc, mon tuteur, puisque je suis obligée de me rappeler cette scène indécente, qu'après avoir été toute la journée dans l'incertitude sur la conduite que j'avois à tenir, je me trouvai assez incommodée pour me coucher, le soir, vers les neuf heures. Au bout d'une heure ou deux, je fus réveillée, en entendant ouvrir brusquement mes rideaux par mon mari qui étoit avec le chevalier. Qui vous a permis, monsieur, lui dis-je, d'entrer dans mon appartement? Hélène, Hélène, n'ai-je pas donné ordre de ne laisser entrer personne quand je suis au lit? Vous sortirez....Madame, votre femme de chambre dort, dit M. d'Epinay, en refermant mon rideau. Je suis fâché d'avoir troublé votre repos. Il est étrange cependant....Vous conviendrez qu'il n'est pas ordinaire....On ne s'attend pas....Chevalier, comment faire, il faut

pourtant manger un morceau. Rien n'est si aisé, ce me semble, reprit celui-ci, il n'y a qu'à nous faire apporter quelque chose. Sans doute, répondit mon mari. Hélène, éveillez vous donc et faites nous apporter ici de quoi souper....Comment, monsieur, ici ! m'écriai-je. Vous n'y pensez pas ....Voulez vous donc que j'éveille mon père, reprit mon mari, on ne peut remuer chez moi qu'il ne l'entende. Nous ne vous dérangerons pas longtemps, madame. D'ailleurs il n'y a pas de feu dans ma chambre, nous sommes transis....Et nous n'avons pas mangé de la journée, ajouta le chevalier.

La nécessité de souffrir cette indécente scène mit le comble à ma douleur. J'appelai Hélène et je lui ordonnai de rester auprès de mon lit. Je jetai ensuite ma couverture par dessus ma tête et je fondis en larmes. J'entendois le chevalier parler et rire ; mais je ne distinguois aucun de leurs propos. Cependant je compris, par quelques mots qui furent prononcés un peu plus haut que les autres, que mon mari étoit un peu embarrassé ; que le chevalier l'en plaisantoit, et le félicitoit sur son bonheur. L'affectation qu'il mettoit à élever la voix, lorsqu'il débitoit les fades et plates louanges qu'il me donnoit, me montra qu'il se flattoit bien que je n'en perdrois rien. On leur apporta leur souper. Vingt fois je fus tentée de prier encore M. d'Epinay de s'en aller : Je me relevois sur mon séant, je me recouchois. A la fin je crus qu'il valoit mieux feindre de ne les pas entendre, étant

d'ailleurs presque certaine que ma prière ne seroit pas écoutée. Au dessert ils renvoyèrent les gens, et le chevalier demanda une bouteille de vin de Champagne; mon mari la fit apporter avec une autre de vin de Lunel. Je frémis en pensant tout à coup qu'ils pouvoient s'enivrer. J'étois sûre qu'ils étoient encore de sang froid, car ni l'un ni l'autre n'avoient rien dit en présence des valets. Je saisis ce moment pour appeler M. d'Epinay. Il vint à mon lit: Monsieur, lui dis-je tout bas, en voilà bien assez; allez, je vous prie, achever votre repas dans votre chambre, le feu doit être allumé. Cela n'en vaut pas la peine, me répondit-il, nous ferions du bruit à mon père; nous aurons fini dans un moment. Il voulut me prendre la main, je le repoussai rudement. Il se retira en fermant le rideau. "J'ai "cru, lui dit à voix basse le chevalier, que tu allois "me laisser là et prendre place à côté d'elle; si "j'en avois le droit, je n'y aurois pas manqué." Je ne tardai pas à distinguer de la part du chevalier un projet formé d'enivrer mon mari. La colère et la frayeur s'emparèrent de moi, je sonnai toutes mes sonnettes, j'ouvris précipitamment mon rideau. Messieurs, leur dis-je, d'un ton ferme, sortez tout à l'heure de mon appartement; Hélène, allez toute de suite réveiller ma mère et M. de Bellegarde, dites-leur de ma part de monter promptement. L'air avec lequel je parlois leur en imposa. M. d'Epinay se leva en chancelant et dit tout bas au chevalier: elle est fâchée, allons nous-en. Quoi! sans lui

dire adieu, reprit le chevalier en le prenant par le bras et le poussant vers mon lit. N'avancez pas, Monsieur, lui criai-je ; si l'un de vous a la hardiesse d'approcher. . . .je ne réponds point jusqu'où peut aller ma colère. Alors je sonnai de nouveau ; les domestiques arrivèrent. M. d'Epinay se retira en répetant au chevalier, je te dis qu'elle est fâchée ; aussi, tu ne veux pas me croire. . . . Tu n'as qu'à revenir demain. . . . Jugez de l'indécence de leurs propos et de l'état de leurs têtes. Les domestiques qui entrèrent les déterminèrent à sortir. Je fis alors fermer ma porte, à double tour. Il est sept heures, et je suis encore toute tremblante. Comment envisager à présent ces deux hommes ? Mais il n'y a donc plus de mœurs ! Quoi ! ne pas même respecter sa femme ! Ah ! si par malheur leur début eût été plus honnête, que je n'eusse pas eu de défiance. . . . que je me fusse endormie . . . . Mon cher tuteur, ma tête s'égare, en vérité. . . . Quelle partie ont-ils été faire à Versailles ? Car il faut avoir d'avance l'imagination prodigieusement échauffée. . . . ou est-ce le désordre habituel ?. . . . Je n'ai plus la force d'écrire. . . .

Le soir.

Mon mari est entré chez moi dans la matinée, et s'est jeté à mes genoux en me conjurant d'oublier son imprudence. " Votre imprudence ! lui " ai-je dit : monsieur, vous êtes bien modéré dans " la qualification de vos torts ; vous m'avez fait " la plus cruelle insulte qu'une femme puisse ja-

" mais éprouver, elle a mis l'amertune dans mon
" âme ; elle est flétrie pour toujours, puisque je
" vois à quel homme j'ai le malheur d'être unie.
" Voilà qui est fini, monsieur, il n'y a plus rien à
" démêler entre vous et moi ; tous les liens sont
" rompus." En vérité, mon tuteur, je le pensois et je le pense encore....Toute illusion est détruite, le bandeau est déchiré....Voilà l'effet qu'a produit en moi cette malheureuse nuit.

Que je suis malheureuse !....Mon mari s'est désolé, il m'a laissée maîtresse de ne pas recevoir le chevalier, et m'a demandé pour toute grace de garder le silence avec nos parens sur cette aventure. J'ai eu bien de la peine à y consentir.. A la fin cependant j'ai cédé à toutes les protestations qu'il m'a faites de se conduire à l'avenir de manière à me rassurer sur ses principes, et j'ai promis de me taire. Mais qu'il est loin de sentir combien il déchire mon cœur ! Je ne sais quand je pourrai vous voir. Il est décidé que je suis grosse, on veut me faire saigner demain ; la frayeur que j'ai eue cette nuit rend cette précaution nécessaire. Me voilà pour quelques jours à garder mon appartement. M. de Bellegarde m'accable d'amitiés. Si mon bonheur dépendoit de lui, je pourrois me croire heureuse....Mais il tient à quelqu'un qui s'est rendu indigne....Que je suis à plaindre !

Le 26 *Février.*

Je viens de commettre une étourderie bien forte....oui bien forte, puisqu'elle me donne les

apparences les plus criminelles, mais ces apparences sont trompeuses. Cela ne devroit-il pas suffire pour me tranquilliser. Cependant ma conscience n'est pas en repos. J'ai été obligée d'implorer l'indulgence de mon mari. L'indulgence ! dans la situation où je suis avec lui. Je tremble qu'on ne sache cette folle démarche....Oh Dieu ! non, je ne saurois la peindre avec des couleurs trop noires, afin qu'elle me cause tant d'effroi que je n'ose jamais rien faire de semblable.

Hier, M. de Jully et moi allâmes passer l'après-dînée et souper chez madame Darty. Francœur y étoit attendu. Nous devions faire de la musique, et exécuter à nous quatre un intermède qu'il vient d'achever. Nous nous faisions une fête de cette partie. A huit heures, Francœur ne venant point, madame Darty envoya lui en demander la raison : il fit dire qu'il étoit fort enrhumé, et qu'il ne lui étoit pas possible de sortir. L'humeur nous prit à tous les trois ; mon frère disoit que c'étoit une excuse : madame Darty étoit en colère, et juroit qu'il se repentiroit de lui avoir manqué de parole ; et moi, je boudois sans rien dire, et je n'étois pas celle qui étoit la moins fâchée. Mon frère proposa d'aller chez Francœur voir s'il étoit réellement malade. Madame Darty dit tout d'un coup : Non, mais allons-y tous trois souper. Je fus d'abord choquée de cette proposition que je ne pris pourtant que comme une plaisanterie. Lorsque je vis qu'elle étoit sérieuse, je fis quelques re-

présentations ; on me ferma la bouche, en disant, qu'avec mon beau-frère et une autre femme, cette démarche étoit toute simple. Ensuite j'alléguai mon mari, mon beau-père et ma mère, s'ils venoient à savoir.... Bon ! dit madame Darty, mon mari, mon père, ma mère.... N'avez-vous pas peur aussi que votre grand-père ne revienne de l'autre monde pour vous sermonner ? allons, allons, ne faites pas l'enfant. Si vos parens grognent, vous n'avez qu'à m'envoyer chercher, je les mettrai bien à la raison. Votre mari ! votre mari en fait bien d'autres ; et puis, n'avez-vous pas votre beau-frère qui prendra votre parti ? Oui, certainement, répondit Jully, venez seulement et laissez-nous faire. Il fut décidé que le carrosse de mon beau-frère descendroit au jardin du Palais-Royal, où donne une petite porte qui mène chez Francœur, et que nous reviendrions en chaise chez madame Darty.

J'avois dit à mon cocher de venir me prendre à minuit ; et une fois décidée je tâchai d'étouffer mes scrupules, mais ils ne l'étoient pas tout à fait, et je riois les dents serrés. Nous arrivâmes au Palais-Royal, on n'y voyoit ni ciel ni terre ; un fallot nous éclairoit, je mourois de froid et de peur : chaque arbre me paroissoit un censeur. Madame Darty faisoit des éclats de rire à mourir, et avoit, ce me semble, trouvé le secret de me persuader que je ne m'étois jamais tant amusée. Nous arrivâmes chez Francœur qui me parut aussi étonné de nous voir

que je l'étois de me trouver chez lui. Vous êtes de grandes folles, nous dit-il. Madame Darty se mit à rire encore plus fort, et moi aussi, quoique d'abord ce propos m'eût choqué. Francœur me regardant, et apercevant mon embarras, car en effet je faisois assez gauchement mes efforts pour rire et pour paroître à mon aise, me dit tout bas : Je vois bien que ce n'est pas à vous que j'ai l'obligation de ma bonne fortune. Ce propos m'éclaira sur ce qui se passoit en moi : car j'en fus plus libre, et m'aperçus alors que la crainte de perdre son estime n'étoit pas entrée pour peu de chose dans mon embarras. Madame Darty, pendant que je causois, visitoit avec mon beau-frère tous les papiers de musique et autres qu'elle trouvoit sous sa main. Francœur prit avec nous un ton beaucoup plus respectueux qu'il ne l'avoit jamais eu, sans doute par pitié pour moi.... Il me semble aujourd'hui que je ne le méritois guère. Hier je lui en savois gré. Savoir gré à Francœur de son respect et de sa pitié pour moi!.... A présent que je suis de sang froid, il me semble que toute la soirée se passa d'une façon assez insipide. Nous revînmes à minuit comme nous l'avions projeté, chez madame Darty. Je pensai tomber à la renverse lorsque son laquais me dit que M. d'Epinay étoit venu me chercher, il y avoit plus d'une grande demi-heure, et qu'il avoit paru fort étonné de ne me pas trouver. Madame Darty demanda si on lui avoit appris où nous étoins. On lui répondit que non, et qu'on avoit dit seulement

que nous étions sortis tous trois à huit heures. Nous renvoyâmes le laquais, et nous tînmes conseil sur ce que je dirois. Mon beau-frère et moi nous fûmes d'avis de lui conter la chose comme elle s'étoit passée ; madame Darty soutint que cela avoit de grands inconvéniens, que mon mari se serviroit de ce prétexte pour me tyranniser ; que cette partie, toute simple qu'elle étoit, seroit mal interprétée par mes parens, et que s'il n'en disoit mot, il y auroit mille occasions où il me feroit valoir de ne les en avoir pas instruits, et qu'il valoit mieux dire que nous avions été souper au Luxembourg, chez madame de Ph *** tante de madame Darty. Je me rendis à ces raisons, plus par empressement de me retrouver chez moi, et de voir ce que me diroit mon mari, que par conviction. En chemin, j'étois forte en peine. Je représentai à mon beau-frère que si mon mari étoit instruit, ma faute paroîtroit bien plus grande. Il me rassura et me dit, que le dernier parti auquel nous nous étions arrêtés étoit le seul qu'il fallût prendre. Je le crus.

Tout en montant mon escalier, le cœur me battoit et ma langue s'embarrassoit. En traversant l'antichambre, je vis la porte de mon mari ouverte et point de lumière dans sa chambre, je commençai à craindre qu'il ne fût rentré et qu'il ne m'eût suivie ; je n'osois faire de question. J'entre dans mon appartement ; il dormoit dans un fauteuil au coin de mon feu. Je voulus l'éveiller, mon frère s'y opposa ; enfin j'allai auprès de lui dans cette in-

tention, mais il s'éveilla tout seul, et il parut fort étonné de nous voir tous les deux. Mon frère se mit à rire, et je fis ce que je pus pour en faire autant. Où avez-vous donc soupé, nous dit-il, sans me regarder ? A . . . au . . . luis dis-je. Mon frère acheva en bégayant . . . Lu . . xembourg. Au Luxembourg? Oui, dis-je en me mouchant, au Luxembourg, chez madame de Ph***. Vous vous trompez de jardin, me dit-il séchement ; n'est-ce pas plutôt au Palais-Royal. Mon frère essaya une phrase qu'il ne put jamais dire, et moi j'en commençai deux ou trois que je n'eus pas le courage d'achever. Il me tardoit que Jully s'en allât pour m'expliquer et confesser la vérité à mon mari. Il se mit à rire du bégaiment de son frère, et lui dit : " As-tu oublié que lorsque tu soupois l'année dernière chez une certaine demoiselle, où mon père te défendoit d'aller, je le devinois toujours par la manière dont tu répondois à ses questions ? " Ensuite il le congédia en le remerciant, aussi ironiquement que séchement, du soin qu'il avoit pris de moi, et me donna ordre de renvoyer ma femme de chambre, pour causer librement. Lorsque nous fûmes seuls : " Apprenez-moi, madame, me dit-il, quelle espèce de partie vous avez faite ce soir ? ne me cachez rien ; il n'y a que la vérité qui puisse vous sauver de mon ressentiment". Hélas ! lui dis-je, vous n'avez pas besoin de menaces pour me faire parler ; je n'ai pas envie de vous rien déguiser, et si j'avois suivi mon sentiment. . . . Cette partie est trop simple. . . .

Trop simple, reprit-il ! ah ! parbleu ! je ne vous croyois pas si aguerrie.... Trop simple ! ajouta-t-il en colère. Oui, fort simple, repris-je, si vous voulez m'écouter. — Vous ne me direz donc pas tout ? — Pardonnez-moi. — Voyons donc ; mais prenez garde à ce que vous direz ; je sais tout. Eh ! mon Dieu, repris-je, ne suis-je pas assez à plaindre ?... Ne me faites point de menaces ; vous me troublez ! écoutez-moi.

Je lui dis dans la plus exacte vérité ce qui s'étoit passé, je supprimai seulement la remarque de Francœur sur mon embarras et sa pitié.... pitié ! Mon dieu ! que je voudrois effacer ce mot, et l'impression qu'il me fait. " Madame, répétoit-il en se promenant d'un air furieux, madame, qui se met dans une colère horrible, parce qu'on soupe en ville en meilleure compagnie qu'elle ; parce qu'on reçoit des lettres de son amie, qu'on ne veut pas lui montrer ; qui veut faire divorce parce qu'on ouvre imprudemment son rideau ;... et qui va souper en partie fine chez un musicien ... un homme qui n'est familier qu'avec des femmes perdues !" J'étois muette pendant toute cette sortie, quoique je sentîsse bien le ridicule de la comparaison ; mais j'avois tort et je ne sais pas avoir tort. A ces propos il ajouta cent questions, ne pouvant croire, disoit-il, que cette partie ne fût arrangée dès long-temps. Il vit cependant clairement que je n'étois pas aussi coupable qu'il le croyoit d'abord ; mais il me fit voir que cette démarche étoit seule capable de me

perdre de réputation ; je le sentois bien et j'en convins de bonne foi. Il me dit, qu'à sa place beaucoup d'autres ne m'en croiroient pas sur ma parole. Je fus piquée de ce propos : mais je dévorai mon ressentiment dans l'espérance de mettre plus vîte fin à mon humiliation. Il n'est pas vrai, comme le dit madame Darty, je m'en aperçois bien, que les démarches soient indifférentes quand on a le cœur pur. Elles ne le sont pas, puisqu'elles vous exposent à des soupçons injurieux qu'il n'est point dans notre pouvoir d'arrêter ni de détruire. Il faut être content de soi, pour se mettre au dessus des soupçons ; et peut-on l'être quand on a fait une démarche inconsidérée ? à plus forte raison, lorsqu'elle est indécente ... Mon mari m'a pardonné à condition.... Me pardonner à condition ! en vérité cela est trop fort. Il m'a donc pardonné à condition que je cesserois peu à peu de voir madame Darty et Francœur. Je me l'étois bien proposé avant qu'il l'eût exigé ; mais je n'ai seulement pas pris la peine de le lui dire. Je lui ai simplement promis de faire tout ce qu'il me prescriroit. Comme une faute nous ôte le courage de montrer jusqu'à nos bons mouvemens ! Que je suis petite à présent !....

Dans qu'elle ivresse j'étois de madame Darty il y a peu de jours encore ! Je la croyois un oracle : sa tournure d'esprit m'enchantoit, ses plaisanteries me paroissoient naïves et avoient à mes yeux le caractère de la vraie gaîté ; maintenant elles ne me

paroissent que libres et même indécentes. Je veux fuir cette femme, et je ne sais comment m'y prendre. Elle a tant d'amitié pour moi ! Si je lui donnois quelques avis sur son étourderie ? Elle se moquera de moi : Elle m'auroit peut-être écoutée autrefois, mais à présent....Il faut m'en retirer peu à peu, et comme me l'a conseillé mon mari.

J'ai vu beaucoup de monde aujourd'hui, et j'ai dû paroître bien maussade. J'étois mal à mon aise, et il m'a semblé que tous les hommes avoient avec moi un ton plus libre qu'à l'ordinaire. Aurois-je laissé prendre ce ton insensiblement pendant mon ivresse et sans m'en apercevoir ? Si cela est, que de chemin j'ai à faire pour revenir d'où je suis partie ! J'en suis effrayée. Je ne m'étonne plus que le chevalier de C*** ait osé venir à minuit dans ma chambre avec mon mari.

Cette après-dînée M. d'Epinay est entré chez moi, et m'a trouvée pleurant. Il a voulu savoir pourquoi. Je lui ai dit que le souvenir de la sottise que j'avois faite en étoit en partie cause ; mais je ne lui ai pas avoué que je me sentois blessée dans mon amour-propre, et que c'étoit aussi une des causes de mon chagrin. Il me marqua beaucoup d'affection, et m'assura que sa confiance me reviendroit toute entière, tant il étoit convaincu qu'il n'y avoit eu que de l'imprudence dans ma conduite. Il faut vous dissiper, a-t-il ajouté ; voyez le monde, allez aux spectacles, entretenez des liaisons ; enfin vivez comme tou-

tes les femmes de votre âge; c'est le seul moyen de me plaire, ma bonne amie. D'ailleurs nos parens ne vivront pas toujours; et après eux je veux avoir une maison. Prenez bien garde surtout que madame Darty ne s'imagine que je suis jaloux; que je vous tyrannise. Si elle avoit cette idée, il n'y auroit sorte de mauvais contes qu'elle ne fît.

Le 2 Mars.

M. d'Epinay, m'a présentée aujourd'hui à mademoiselle d'Ette (*) qui vient s'établir à Paris. Il l'a connue dans sa dernière tournée; elle étoit chez un oncle à qui elle donnoit des soins. Elle demeure aux Filles St. Thomas; sa figure m'a plu; elle a même dû être très-jolie. Elle a trente-trois ans, elle est grande et très-bien faite; elle paroît avoir de l'esprit et de la finesse. Son maintien est embarrassé; je la crois timide. J'ai passé une heure chez elle: Je me propose de cultiver cette connoissance; elle me plaît tout-à-fait.

Le 8 Mars.

Je n'ai jamais été si dissipée que depuis un mois et je ne m'en trouve pas plus heureuse; au contraire lorsque je suis seule, je m'ennuie et je pleure. Personne ne me vient voir, parce qu'on ne me trouve jamais chez moi. C'est par complaisance pour M. d'Epinay que je me suis jetée

---

(*) Elle passoit pour méchante, et vivoit avec Valory, qui ne passoit pas pour bon. (*J.-J. Rousseau, Confessions,* liv. VII.)

dans le monde ; aujourd'hui je m'y livre par nécessité. Je ne puis plus être avec moi, et je ne puis penser à mon mari, parce que sa conduite me déchire l'âme. J'ai ouï parler sourdement d'une Mlle. Rose, danseuse de la comédie, qu'il suit de près. Jusqu'ici je n'en ai rien voulu croire, tant j'ai de peine à le trouver coupable.

Mimi (*) se marie ; c'est une chose décidée, elle épouse M. le comte d'Houdetot, jeune homme de qualité, mais sans fortune; âgé de 22 ans, joueur de profession, laid comme le diable et peu avancé dans le service : en un mot ignoré, et suivant toute apparence, fait pour l'être. Mais les circonstances de cette affaire sont trop singulières, trop au dessus de toute croyance pour ne pas tenir une place dans ce journal. Je ne pourrois m'empêcher d'en rire si je ne craignois que le résultat de cette ridicule histoire ne fût de rendre ma pauvre Mimi malheureuse. Son âme est si belle, si franche, si honnête, si sensible.... C'est aussi ce qui me rassure; il faudroit être un monstre pour se résoudre à la tourmenter.

Hier matin, mercredi, ma mère m'appela dans son appartement, et me dit: " M. de Rinville le père vient de proposer à M. de Bellegarde un mariage pour Mimi avec un de ses arrières petits-cousins que l'on dit être un très-bon sujet. Mais votre père, ajouta-t-elle, veut avant tout que

(*) Nom d'enfance d'Elisabeth-Sophie-Françoise de la Live de Bellegarde, comtesse d'Houdetot.

le jeune homme plaise à sa fille, et nous allons aujourd'hui dîner chez madame de Rinville où M. d'Houdetot se trouvera, et où néanmoins il ne doit être question de rien. Il n'en vouloit même pas parler à sa fille, mais comme elle ne fait jamais attention à personne, à moins qu'elle n'y ait intérêt, elle pourroit bien ne pas regarder le comte d'Houdetot, si elle n'étoit pas prévenue. J'ai donc décidé M. de Bellegarde à lui en dire un mot. Il n'y a d'ailleurs aucun arrangement de pris encore; mais il faut une plus ample information, quoiqu'on nous ait déjà dit quelque bien du comte: ensuite on s'expliquera sur la dot."

Pour abréger cette incroyable histoire, je vous dirai que nous allâmes tous dîner chez madame de Rinville. En entrant nous vîmes un cercle de toute la famille; M. et madame d'Houdetot, leur fils, et tous les Rinville possibles. La marquise d'Houdetot à notre arrivée se leva avec précipitation, et vint les bras ouverts embrasser mon beau-père, ma mère, Mimi, et moi qu'elle n'avoit jamais vue. Après cette embrassade, le vieux Rinville prit mon beau-père par la main et le présenta en cérémonie à madame d'Houdetot, qui, à son tour, lui présenta son fils et son mari: et nous fûmes tous de nouveau présentés et embrassés. La marquise est une femme de taille moyenne; elle paroît avoir au moins cinquante ans. Elle a encore la peau extrêmement belle, quoiqu'elle soit très-maigre et

très-pâle. Ses yeux sont pleins d'esprit et de feu. Tous ses mouvemens sont précipités et violens; et malgré sa vivacité, on voit clairement qu'elle ne fait rien sans projet et sans but. Ses gestes ont la plus grande part à sa conversation, et ses yeux se promènent autant par curiosité que par vanité. Son mari peut être de vingt ans plus âgé qu'elle. C'est un vieux militaire, qui ne ressemble pas mal au roi de pique par sa taille et par son ajustement. Lorsqu'il est assis, il appuie volontiers ses mains et sa tête sur sa canne, ce qui lui donne un air de réflexion et de méditation qui lui fait honneur, sur ma parole. Il répète les derniers mots de ce que dit sa femme; il ricane et montre des dents que l'on aimerait autant qu'il cachât.

Madame d'Houdetot prit ma sœur à côté d'elle, la questionna, l'interrompit, la complimenta et en moins de deux minutes fut enchantée de ses graces et de son esprit. On mit à table les jeunes gens l'un près de l'autre. M. de Rinville et madame la marquise d'Houdetot s'emparèrent de mon beau-père, et ma mère fut placée entre ma belle-sœur dont elle n'avoit pas voulu s'éloigner, et le marquis d'Houdetot. Au dessert on parloit déjà hautement de mariage, malgré le silence qu'on nous avoit imposé sur cet article. Lorsqu'on fut de retour dans le salon, le café pris, et les domestiques étant sortis, M. de Rinville dit tout à coup, en adressant la parole à mon beau-père: Tenez mon ami, nous sommes ici en famille; entre amis francs

comme nous, il ne faut pas tant de mystère ; traitons ceci hautement. Il ne s'agit que d'un oui ou d'un non. Mon fils vous convient-il ? oui ou non : et à votre fille? oui ou non de même; voilà l'*item*. Je regarde vos enfans comme les miens, mes amis. Je dis donc; votre fille, mon cher confrère, plaît beaucoup à madame la marquise, (en se retournant vers elle;) je le vois. Notre jeune compte est déjà amoureux, votre fille n'a qu'à voir s'il ne lui déplâît pas; qu'elle le dise: prononcez, ma filleule. Ma sœur rougit. On l'accabla d'éloges, on caressa son père; on fit enfin tout ce qu'il falloit pour nous tourner la tête à tous et nous ôter le temps de la réflexion.

Ma mère, qui vit que la confiance aveugle de mon beau-père en M. de Rinville l'engageoit à souscrire à tout, interrompit la huée d'applaudissemens, et dit à madame de Rinville, assez haut pour être entendue : “ Il me paroît, madame, que M. de Rinville va un peu vîte! les choses ne sont pas assez avancées pour faire prononcer nos jeunes gens. Si, flattés de s'épouser, ils prenoient du goût l'un pour l'autre, et que l'affaire vînt à manquer....Ah! ah! vous avez raison, s'écria M. de Rinville, en levant les mains et les frappant l'une contre l'auteur; vivent les gens de bon conseil, continua-t-il, faisant semblant d'interpréter la réflexion de ma mère suivant son idée, il vaut mieux traiter d'abord les articles, et les jeunes gens pendant ce temps-là causeront ensemble : c'est bien

dit, c'est bien dit. Puis prenant tout de suite le vieux marquis et sa femme par la main, il les mena s'asseoir en cercle auprès de mon beau-père et de ma mère, et tout en les conduisant, il nous cria en riant et s'efforçant de nous regarder, en rejetant sa tête derrière lui : Mes enfans, amusez-vous, divertissez-vous; nous allons vaquer aux moyens de vous rendre bientôt contens.

Lorsqu'ils furent assis, M. de Rinville proclama que le marquis d'Houdetot donnoit en mariage au comte son fils dix-huit bonnes mille livres de rente en terre, en Normandie, et la compagnie de cavalerie qu'il lui avoit achetée l'année d'avant. Le marquis, appuyé sur sa canne comme je vous l'ai dépeint, opina du bonnet, et la marquise dévoroit des yeux mon beau-père et ma mère. " Pour moi, dit-elle, je n'entends rien aux affaires ; je donne tout ce que je peux donner, mes diamans sur-tout, monsieur, mes diamans ; ils sont beaux. Je ne sais au juste pour combien j'en a, mais tant qu'il y en aura, je les donne à ma belle-fille, point à mon fils, au moins." " Voilà en vérité, mon cher confrère, un présent et un procédé bien généreux," dit avec emphase M. de Rinville à M. de Bellegarde, à qui il demanda ensuite s'il étoit content de ces propositions. Mon beau-père dit qu'il étoit satisfait ; mais que son but étoit sur-tout que sa fille fût heureuse.

On l'interrompit pour faire l'éloge du jeune comte, et M. de Rinville répondit corps pour corps de sa filleule. Alors M. de Bellegarde dit qu'il

traiteroit sa fille comme ses autres enfans, qu'il lui donneroit trois cents mille livres pour dot et sa part dans la succession. " Ah ! dit M. de Rinville en se levant, nous voilà tous d'accord ; je demande à présent que nous signions le contrat ce soir ; nous ferons publier les bancs, Dimanche ; nous aurons dispense des autres, et nous ferons la noce lundi."

Toute la famille des d'Houdetot et leurs agens furent de cet avis ; mais ma mère s'y opposa fortement, ainsi que M. de Bellegarde qui n'avoit encore fait aucune ouverture à sa famille : il vouloit d'ailleurs qu'elle assistât à la signature du contrat. Ma mère ajoutoit à ces raisons celle de n'avoir aucun préparatif, et par cette précipitation de ne point laisser aux jeunes gens le temps de se reconnoître, ni de pouvoir juger s'ils se convenoient. M. de Rinville s'appliqua à combattre la première difficulté, et garda le silence sur l'autre, sentant bien qu'elle étoit sans réplique. " Vous allez, dit-il à M. de Bellegarde, être exposé à tous les propos du public, si vous traînez cette affaire en longueur ; elle ne peut être cachée. De plus vous connoissez les indécisions de votre frère, il ne vous laissera pas un instant de repos. Tenez, nous avons encore le temps de passer chez le notaire, pour lui donner le projet du contrat. Tandis qu'il y travaillera, nous irons faire part du mariage à toute votre famille, et nous retomberons chez vous, où nous signerons. Quant aux apprêts de la noce, ajouta-t-il encore, il n'en faut point : nul bruit, nul éclat, c'est mieux ; et autant d'argent d'épargné."

Vous connoissez assez M. de Bellegarde, mon cher tuteur, pour juger qu'il se rendit aisément à toutes ces mauvaises raisons ; elles flattoient trop son goût pour la tranquillité, pour n'en être pas séduit. Ma mère le tira cependant à part pour le conjurer de suspendre, elle n'en put tirer d'autre réponse que : " Eh ! ma sœur, voilà comme vous êtes; on diroit que vous croyez que M. de Rinville veut m'attraper. Non, non, je rougirois d'hésiter un instant à suivre son avis." La joie étoit peinte dans les yeux de ce bon père, il sortit, l'instant d'après, avec M. de Rinville, pour suivre l'arrangement projeté.

Je passe au moment où nous nous trouvâmes tous rassemblés pour la signature de ce contrat. Rien n'étoit plus plaisant que de voir l'air d'étonnement répandu sur tous les visages de ces deux familles presque inconnues l'une à l'autre. On avoit un ton de réserve, de méfiance et d'inquiétude qui donnoit à chacun l'air de la stupidité. Pendant la lecture, la marquise tira de sa poche deux écrains de diamans qu'elle remit à sa bru, en présent de noce. La valeur en est restée en blanc dans le contrat, faute d'avoir le temps d'en faire faire l'estimation. Tout le monde signa ; on se mit ensuite à table, et le jour de la noce fut fixé au lundi suivant.

Madame Darty est venue me voir ce matin ; elle m'a appris que la marquise d'Houdetot est une joueuse de profession, ainsi que le comte son fils ;

que leur maison est une maison de Bohème. Enfin elle m'en a assez dit pour me faire craindre que ma pauvre Mimi ne soit malheureuse. J'ai eu le courage de le dire à mon beau-père, mais il a fallu citer mon auteur: commerage de femme, m'a-t-il répondu ! Cette noce m'empêchera de voir mademoiselle d'Ette, pendant quelque temps, aussi souvent que je le désirerois, mais je me propose de m'en dédommager ensuite: heureusement qu'elle plaît beaucoup à mes parens.

Le 7 Mai.

La voilà donc faite d'hier, cette noce : j'ai été ce matin à la toilette de la mariée, elle étoit fort triste, et a beaucoup pleuré ; elle m'a priée en grace de la venir voir tous les jours, je n'y manquerai pas : je sens trop le besoin qu'elle doit avoir de ma présence, dans les premiers temps d'un mariage, et sur-tout d'un mariage tel que le sien.

Le 7 Juin.

Mon mari vient de partir pour sa tournée. Ce départ, loin de m'affliger comme autrefois, m'á causé, j'ose l'avouer, une sorte de plaisir. Je vais ce soir à Epinay : j'y serai seule au moins pendant quelques jours ; j'y jouirai paisiblement de la tranquillité que j'ai perdue presque depuis que je me connois. Je découvre en moi une sorte de honte de me trouver heureuse par l'absence de mon mari. Jusqu'à présent, lorsqu'il partoit, je cherchois mes

amis, je leur disois de me consoler. Aujourd'hui je les fuis, et je crains qu'ils ne voient que je n'ai pas besoin de leur secours. Personne ne tient sa place dans mon cœur, et personne jamais ne pourra l'occuper. En le voyant avec indifférence, je n'ai fait autre chose que ce qu'il a paru désirer lui-même, par la conduite qu'il a tenue avec moi. Je n'ai rien négligé pour le ramener ; il m'en a coûté bien des larmes avant d'en être arrivée au point où je suis.. Irai-je donc, à force de réflexions, troubler encore le premier moment de tranquillité qui me luit ?

Mon fils est avec moi : je ne suis occupée du matin au soir que de cette petite créature. Il ressemble à son père, mon tuteur, et il ne lui ressemble pas. C'est sa figure, et il a de plus un sourire fin, touchant même, et une manie....oui, précisément, une manie de m'avoir toujours auprès de lui. Il pleure dès que je m'éloigne....Il me craint déjà, et je n'en suis pas fâchée, car je ne veux pas le gâter... Je pense quelquefois, lorsqu'il sourit en me regardant, et qu'il marque en frappant ses petites mains la joie qu'il a de me voir, qu'il n'y a point de satisfaction pareille à celle de rendre son semblable heureux.

Le 8 Septembre.

Voilà trois mois que mon journal est interrompu, plutôt par l'apathie et l'indifférence que j'ai

pour moi-même que par la disette des faits.(*) Je veux à l'avenir m'assujettir à le tenir exactement.

Mademoiselle d'Ette est venue passer la journée avec moi. Après le dîner, je me suis mise sur ma chaise longue....Je me sentois de la pesanteur, de l'ennui; je bâillois à tout instant, et craignant qu'elle n'imaginât que sa présence me gênoit ou m'étoit désagréable, je feignis d'avoir envie de dormir, espérant à la fin faire passer cette disposition. Mais point; elle ne fit qu'augmenter: la tristesse s'empara de moi, et je me sentois le besoin de dire que j'étois triste. Les larmes me venoient aux yeux : je ne pouvois plus y tenir.

Je vous demande pardon, lui dis-je; je crois que ce sont des vapeurs: je me sens bien mal à mon aise. Ne vous gênez pas, me dit-elle. Vraiment oui, vous avez des vapeurs, et ce n'est pas d'aujourd'hui ; mais je n'ai eu garde de vous en rien dire, car j'aurois redoublé votre mal....Après une petite dissertation sur les vapeurs et leur effet: Venons, dit-elle, à la cause des vôtres. Tenez, soyez de bonne foi et ne me cachez rien, c'est l'ennui; ce n'est pas autre chose. Je le croirois assez, lui dis-

(*) Madame d'Epinay étoit accouchée d'une fille, le 4 Août. Pendant cette couche, mademoiselle d'Ette étoit venue s'établir chez elle. M. de Francueil, le chevalier de Valory, homme d'un certain âge, militaire retiré du service, ancienne connoissance du père de madame d'Epinay, et fort ami de mademoiselle d'Ette, lui avoient tenu fidèlement compagnie.

je, si je n'éprouvais cette disposition que depuis mes couches, ou depuis le moment que j'ai quitté la campagne pour les faire. La solitude dans laquelle je vis, tous mes amis étant absens, l'impossibilité de m'appliquer, pourroient bien en effet me donner de l'ennui, et être la cause du découragement qui s'est emparé de moi ; mais il en étoit ainsi à Epinay, et dans le temps même que vous y avez passé avec moi. Les momens où je paroissois le plus jouir de votre conversation étoient quelquefois ceux....Oui, interrompit-elle, où vous vous trouviez la plus malheureuse. Tout cela me confirme dans ce que je vous dis ; car c'est l'ennui du cœur que je soupçonne chez-vous, et non celui de l'esprit. Voyant que je ne répondois pas, elle ajouta: oui, votre cœur est isolé; il ne tient plus à rien ; vous n'aimez plus votre mari, et vous ne sauriez l'aimer. Je voulus faire un mouvement de désaveu ; mais elle continua d'un ton qui m'imposa. Non, vous ne sauriez l'aimer, car vous ne l'estimez plus. Je me sentis soulagée de ce qu'elle avoit dit le mot que je n'osois prononcer. Je fondis en larmes. Pleurez en liberté, me dit-elle en me serrant entre ses bras; dites-moi tout ce qui se passe dans cette jolie tête. Je suis votre amie, je le serai toute ma vie; ne me cachez rien de ce que vous avez dans l'âme; que je sois assez heureuse pour vous consoler. Mais avant tout, que je sache ce que vous pensez, et quelles sont vos idées sur votre

situation. Hélas ! lui dis-je, j'ignore moi-même ce que je pense. Il y a long-temps que je croyois être détachée de M. d'Epinay ; sa conduite m'a permis de m'avouer que je ne l'aime plus. Je l'ai presque oublié, et cependant lorsque j'y pense, c'est toujours en versant des larmes. Si vous savez un moyen de me tirer de cette situation, indiquez-le moi ; je me livre à vous sans réserve. Mais une des plus surprenantes contrariétés qui se passent en moi, c'est que je redoute son retour, et que je me sens même quelquefois une si forte répugnance à le revoir, qu'il me semble que je ne pourrois pas être autrement, si je le haïssois.

Eh oui ! me répondit mademoiselle d'Ette en riant, on ne hait qu'autant qu'on aime. Votre haine n'est autre chose que l'amour humilié et révolté: vous ne guérirez de cette funeste maladie qu'en aimant quelque autre objet plus digne de vous. Ah! jamais! jamais! lui criai-je en me retirant d'entre ses bras, comme si je redoutois de voir vérifier son opinion, je n'aimerai que M. d'Epinay. Vous en aimerez d'autres, dit-elle en me retenant, et vous ferez bien: trouvez-en seulement d'assez aimables pour vous plaire. Et....premièrement, lui dis-je, voilà ce que je ne trouverai point. Je vous jure sincèrement que depuis que je suis dans le monde, je n'ai pas vu un homme autre que mon mari qui me parût mériter d'être distingué. Je le crois bien, reprit-elle, vous n'avez jamais connu que de vieux radoteurs ou des

fats: il n'est pas bien étonnant qu'aucun n'ait pu vous plaire. Dans tout ce qui vient chez vous, je ne connois pas un être capable de faire le bonheur d'une femme sensée. C'est un homme de trente ans, raisonnable, que je voudrois ; un homme en état de vous conseiller, de vous conduire, et qui prît assez de tendresse pour vous pour n'être occupé qu'à vous rendre heureuse.... Oui, lui répondis-je, cela seroit charmant; mais où trouve-t-on un homme d'esprit, aimable, enfin tel que vous venez de le dépeindre, qui se sacrifie pour vous, et se contente d'être votre ami, sans pousser ses prétentions jusqu'à vouloir être votre amant ? Mais je ne dis pas cela non plus, reprit mademoiselle d'Ette ; je prétends bien pour lui qu'il sera votre amant.

Mon premier mouvement fut d'être scandalisée ; le second fut d'être bien aise qu'une fille de bonne réputation, telle que mademoiselle d'Ette, pût supposer qu'on pouvoit avoir un amant sans crime, non que je me sentisse aucune disposition à suivre ses conseils, au contraire, mais je pouvois au moins ne plus paroître devant elle si affligée de l'indifférence de mon mari ; car je crains quelquefois qu'on ne me fasse un crime dans le monde de n'être pas assez malheureuse. Je suis sûre que ma mère le craint aussi, quoiqu'elle ne l'ait jamais dit clairement.

Oh! je n'aurai jamais d'amant, lui dis-je. Et pourquoi cela, reprit-elle ? est-ce par dévotion? Non, lui répondis-je ; mais je ne crois pas que les

torts d'un mari autorisent une femme à se mal conduire.—Qu'appelez-vous se mal conduire? Je ne vous propose pas d'afficher un amant, ni de l'avoir toujours à votre suite; il faut au contraire qu'il soit l'homme du monde qui paroisse le moins en public avec vous. Je ne veux point de rendez-vous, point de confidences, point de lettres, point de billet; en un mot rien de toutes ces fadaises qui ne causent qu'une légère satisfaction, et qui exposent à mille chagrins. Fort bien! lui dis-je, vous voulez qu'on ait un amant, qu'on n'en soit point occupée. Ce n'est point cela, me dit-elle; mais je veux qu'on ne le soit que d'une façon qui laisse le public indécis sur le jugement qu'il en doit porter. Ah! vous convenez donc, lui dis-je, que, malgré tant de précaution, on en parlera; et me voilà perdue de réputation.—Mais où prenez-vous cela? Premièrement quelle est la femme dont on ne parle point? Y avez-vous beaucoup gagné jusqu'à présent à n'avoir point d'amant? Le public vous en a-t-il moins donné le chevalier de C***? Quoi! m'écriai-je, le chevalier de C***! on pourroit croire!....Pauvre enfant! reprit-elle, tout vous étonne et vous effarouche. Mais dans ce monde on dit tout ce qu'on imagine, on croit tout et rien de ce que l'on entend dire. Qui est-ce qui prend assez d'intérêt pour approfondir ce qui se débite ainsi à tort et à travers? D'ailleurs ce n'est que l'inconstance d'une femme dans ses goûts, ou un mauvais choix, ou comme je

vous ai déjà dit, l'affiche qu'elle en fait qui peut flétrir sa réputation ; l'essentiel est dans le choix : on en parlera pendant huit jours, peut-être même n'en parlera-t-on point, et puis l'on ne pensera plus à vous, si ce n'est pour vous applaudir. Je ne puis me faire à cette morale, lui dis-je. Il y a trois choses dans tout cela qui ne m'entrent point dans l'esprit. La première est qu'on puisse avoir un amant et le regarder sans rougir, car cette liaison entraîne un commerce perpétuel de faussetés ; la seconde est qu'on puisse avoir un amant sans qu'on le sache ; et la troisième qu'on puisse soutenir les regards de ceux qui en sont instruits, ou qui le soupçonnent. Mademoiselle d'Ette rêva un moment. Je connois, me dit-elle ensuite, votre franchise et votre discrétion : dites-moi naturellement quelle opinion on a de moi dans le monde. La meilleure, lui dis-je, et telle que vous ne pourriez la conserver si vous pratiquiez la morale que vous venez de me prêcher. Voilà où je vous attendois, me dit-elle. Depuis dix ans que j'ai perdu ma mère, je fus séduite par le chevalier de Valory qui m'avoit vu, pour ainsi dire, élever ; mon extrême jeunesse et la confiance que j'avois en lui ne me permirent pas d'abord de me défier de ses vues. Je fus long-temps à m'en apercevoir, et lorsque je m'en aperçus, j'avois pris tant de goût pour lui, que je n'eus pas la force de lui résister. Il me vint des scrupules ; il les leva, en me promettant de m'épouser. Il y travailla en effet ;

mais voyant l'opposition que sa famille y apportoit, à cause de la disproportion d'âge et de mon peu de fortune ; et me trouvant, d'ailleurs, heureuse comme j'étois, je fus la première à étouffer mes scrupules, d'autant plus qu'il est assez pauvre. Il commençoit à faire des réflexions, je lui proposai de continuer à vivre comme nous étions ; il l'accepta. Je quittai ma province, et je le suivis à Paris : vous voyez comme j'y vis. Quatre fois la semaine il passe sa journée chez moi ; le reste du temps nous nous contentons réciproquement d'apprendre de nos nouvelles, à moins que le hasard ne nous fasse rencontrer. Nous vivons heureux, contens ; peut-être ne le serions nous pas tant si nous étions mariés....Je ne sais où j'en suis, interrompis-je, tout ce que vous me dites me confond, et je sens qu'il me faudra du temps pour m'y accoutumer.—Pas tant que vous croyez, me dit-elle ; je vous promets qu'avant peu vous trouverez ma morale toute simple : et vous êtes faite pour la goûter....Je ne suis pas dans le cas d'en faire usage, lui répliquai-je, je n'aime point, heureusement ; et quand j'aimerois, pourrois-je jamais me promettre un instant de bonheur en me rendant maîtresse de mes scrupules ; la gêne, la contrainte, la honte, tout doit empoisonner un sentiment qui n'est délicieux qu'autant qu'on s'y livre tout entier. Après cette conversation, nous sommes sorties mademoiselle d'Ette et moi, pour faire quelques emplettes. Nous avons rencontré M. de

Francueil qui m'a dit qu'il étoit venu sept ou huit fois pour me voir sans avoir pu me trouver. Je veux, un de ces jours que je ne sortirai pas, le lui faire dire. Il a des talens, il sait la musique, sa société m'a plu beaucoup pendant mes couches ; elle pourra m'être encore de quelque ressource.

Le 5 Janvier.

Je suis triste et mal à mon aise, aujourd'hui. Je n'ai point vu mademoiselle d'Ette, je ne saurois me passer d'elle : j'attends la journée de demain avec impatience, dans l'espérance de la voir. Si ma santé continue à être aussi mauvaise qu'elle l'est depuis une huitaine de jours, je l'engagerai à venir passer quelque temps chez moi, puisque je ne saurois l'aller chercher. Mon cœur a besoin d'appui, je sens un vide, une langueur...Il faut que je l'aime bien plus que je ne crois ; car je ne puis penser qu'à elle.

Le 12 Janvier.

Depuis deux jours mademoiselle d'Ette est établie chez moi. Elle me fait oublier mes souffrances, qui sont cependant bien grandes. Le chevalier de Valory a passé hier son après-dînée entre nous deux. Leur union fait plaisir à voir. Elle est décente, elle intéresse même. Si je n'avois pas été instruite par mademoiselle d'Ette de l'attachement qu'ils ont l'un pour l'autre, jamais je n'aurois pu le deviner. La seule chose que je re-

procherai à celle-ci, est de n'être pas tout à fait assez indulgente envers les gens qu'elle aime. Elle se laisse aller facilement à donner des ridicules. C'est un tort de son esprit, et on voit que son âme n'y a point de part; elle les représente de façon que, quelque mordante que soit sa plaisanterie, on ne peut jamais la convaincre de méchanceté, et on voit qu'elle est toujours pressée de raccommoder par un éloge le mal que la plaisanterie a pu faire.

Le chevalier est très-aimable ; il a une façon de dire et de voir qui est tout à fait fine et piquante. Il n'a pas d'humeur, mais il est impatient; ce qui lui donne précisément le degré de vivacité nécessaire pour rendre sa société aussi amusante qu'agréable ; d'autant plus que cette impatience est tempérée par un fond de bonté inépuisable. Il est singe et contrefait plaisamment ; mais on s'aperçoit qu'il ne se livre à ce genre de plaisanterie que pour plaire à son amie. J'ai lieu de le croire ainsi, puisque je n'ai jamais ouï dire qu'il eût ce talent, et que je l'ignorois avant que je les connusse. Il est fort au fait de tout ce qui se passe dans Paris ; de toutes les intrigues et de toutes les cabales de société. Tous les matins il sort, à ce qu'il m'a dit, et va ramasser tous ces détails qu'il vient rendre le soir à mademoiselle d'Ette. Ils m'amusent, et j'en profite ; c'est sans doute parce que je suis désœuvrée, car en général j'aime peu à m'occuper des affaires de sautres.

LETTRE

DE MADEMOISELLE D'ETTE AU CHEVALIER DE VALORY.

Je vous en demande pardon, mon cher chevalier ; mais je n'irai point encore rendre à votre belle-sœur la visite qu'elle m'a fait l'honneur de me faire : je ne quitterai point madame d'Epinay aujourd'hui ; je ne la quitterai pas même de quelques jours. Cette femme est en vérité trop malheureuse. Quelle âme ! Je ne connois rien de si généreux, de si intéressant qu'elle, ni rien de si indigne que son mari. Je crois qu'il a autant de vices que sa femme a de vertus. Mes soupçons n'étoient que trop fondés : j'ai voulu essayer de lui en faire naître, mais sa sécurité étoit si grande, qu'elle ne m'entendoit même pas.

Vous êtes injuste, m'a-t-elle répondu. M. d'Epinay est ingrat, volage ; il a de faux airs, il a même de la dureté vis-à-vis de moi ; mais il est honnête homme. Cependant l'évidence est devenue bientôt si forte, qu'il n'y a plus eu moyen de s'y refuser. Jugez du désespoir de cette pauvre femme. Malgré cela, elle a voulu que l'on annonçât à son mari son état avec toutes les précautions nécessaires pour ne point l'humilier. Elle est persuadée que ce malheur lui fera une si forte impression, qu'il pourra influer sur sa conduite à l'avenir et le tirer de ses égaremens. Voilà, lui ai-je dit, qui est bien honnête, bien généreux, de

votre part ; mais c'est peut-être la seule occasion que vous aurez de votre vie de vous rendre maîtresse de votre mari, et vous la laissez échapper ?— Non, assurément, ce n'est pas mon intention, mais plus son tort est grand, irréparable, plus il va être confus ; et plus je veux lui montrer de générosité. —Eh ! mais, il ne faut rien faire de tout cela ; il ne faut le dire à ses parens, à toute la terre ; apprendre au public sa conduite, combien vous êtes à plaindre, et tirer au moins de ce malheur tout le parti possible pour acquérir une liberté que les femmes n'obtiennent presque jamais, et qui est pourtant le plus précieux de tous les avantages. Pensez-y ; vous la regretterez : il sera trop tard. On ne trouve point en sa vie deux occasions aussi favorables.—Mon amie, je n'en ferai rien.

Tandis que je lui parlois, elle étoit comme immobile, les yeux fixés en terre, et absorbée par la douleur. Que diroit monsieur de Lisieux, s'il savoit cela, s'écria-t-elle ?—S'il le savoit ! mais sans doute il faut qu'il le sache, que vous le vouliez ou non. Je vais le lui apprendre, et je suis sûre qu'il dira comme moi. Je vous prédis plus, c'est que votre mari n'est pas homme à être touché d'un procédé si noble, si grand : il faut mâter cet homme pour en tirer parti.

Je l'ai assurée qu'il falloit que M. de Lisieux ou M. de Bellegarde et madame d'Esclavelles, en fussent instruits. Je ne sais pas trop même si je ne les instruirai pas tous malgré vous, ai-je dit.—

Gardez-vous en bien, reprit-elle avec vivacité, je vous désavoue, je me brouille avec vous; et ne vous pardonnerai ni à la vie, ni à la mort. Soyez tranquille, lui dis-je, je ne ferai rien que de votre aveu; mais il est bien dur de vous voir agir avec tant de fermeté contre vos intérêts, tandis que vous pouvez peut-être vous assurer votre repos pour le reste de votre vie.

M. d'Epinay a su que c'étoit moi qui avois éclairé sa femme sur son état; je crois qu'il ne m'en aime pas davantage. Son premier mouvement fut de dire : Ah ! pourquoi le lui a-t-elle dit ? Jugez par là de la délicatesse et de l'honnêteté de l'homme. Il arriva chez elle avec l'air du plus faux repentir et de la douleur la moins sentie. Plus la contenance de madame d'Epinay m'arrachoit l'âme, plus celle de son mari me révoltoit.

Il ne répondit à ce qu'elle lui dit, que par des cris et des larmes forcées. La petite femme en fut la dupe, ou elle feignit de l'être. Il se jeta à ses genoux, se reconnoissant un monstre, un misérable, et l'assurant qu'il étoit prêt de ne rien faire à l'avenir que ce qu'elle lui prescriroit sur tous les points; mais la seule grace, ajouta-t-il, que vous demande un malheureux qui n'est pas digne de vivre, c'est de ne rien dire à qui que ce soit de cette aventure. Comment trouvez-vous ce terme? Sur-tout, dit-il, ni à nos parens ni à madame de M***. Soyez tranquille, lui dit-elle, je vous promets le plus profond secret; mais je vous demande,

pour tout dédommagement, de renoncer pour jamais à toute mauvaise compagnie en hommes et en femmes, et particulièrement à celle du chevalier de C*** que vous aviez tant de raisons de ne jamais revoir, et sur-tout depuis que je lui ai fermé ma porte. Il le jura, protesta et fit tous les sermens qu'on voulut; mais il revenoit sans cesse à la crainte que ses parens n'en sussent quelque chose.

J'ai fait consentir ma malade à écrire à M. de Lisieux : elle m'a dicté quatre mots avec bien de la peine. Mais je lui ai fait sentir qu'il falloit de toute nécessité avoir dans cette affaire un témoin de poids ; elle m'a chargée de lui détailler le repentir de son mari, et la promesse qu'elle lui a faite d'un secret inviolable ; elle a poussé la délicatesse jusqu'à dire à son mari, que M. de Lisieux étoit le seul à qui elle n'eût rien caché. Il a voulu se fâcher, mais la crainte qu'elle ne parlât encore lui a fait promptement changer de ton ; il n'y a sorte de bassesses qu'il ne fasse pour l'engager à se taire. Ah! le vilain homme! Vous pouvez nous venir voir, mon chevalier, tout comme à l'ordinaire. Ayez seulement, en arrivant, l'air étonné de m'y trouver encore. Bonjour.

Suite du Journal de Madame d'Epinay.

Le 24 Février.

Quel chaos dans mon âme! Quel bouleversement dans mes idées! Quelle révolution s'est faite en moi! J'étois, sans le savoir, la victime

d'une maladie horrible....C'est à mademoiselle d'Ette que j'en dois l'affreuse conviction, et le courage d'y avoir remédié. Le premier moment de cette certitude m'a causé un désespoir affreux, il m'a semblé que tout lien étoit à jamais rompu entre M. d'Epinay et moi. Quand le divorce auroit été prononcé sur nous, et m'eût laissée à la merci d'une nouvelle passion qui eût dû me rendre encore plus malheureuse, je n'aurois rien vu de plus sinistre dans l'avenir : tout m'alarmoit. Je redoutois pour mon mari le ressentiment de M. de Bellegarde et de ma mère, s'ils étoient venus à découvrir combien il étoit coupable envers moi. J'ai caché ses torts dans l'espérance de le ramener à force de générosité ; hélas ! je n'y ai rien gagné. Je ne dois avoir pour lui désormais d'autre sentiment que le mépris.

Le 28 Février.

Madame la comtesse d'Houdetot m'a présenté aujourd'hui M. Gauffecourt,(*) que je connoissois de réputation, et pour l'avoir vu dans mon enfance. C'est un homme de beaucoup d'esprit, très-aimable et très-gai, quoique déjà d'un certain âge. Je vois que dorénavant, en restant un peu chez moi, je pourrai me former une société assez agréable.

(*) Fils d'un horloger de Genève, horloger lui-même, qui avoit la fourniture des sels du Valais.—(V. les *Confessions de J.-J. Rousseau*, liv. VIII.)

M. de Francueil a profité de l'invitation que je lui ai faite; il est venu hier passer l'après midi avec moi. Il me paroît aimable, et beaucoup plus que je ne le croyois d'abord. Comme il ne m'est venu personne, au bout d'une heure de conversation, et ne sachant plus que lui dire, je lui ai proposé de faire de la musique ; nous en avons faite toute la soirée. J'ai voulu le retenir à souper ; mais il étoit engagé.

Le 6 *Mars.*

Je ne saurois me faire au vide de mon âme ; elle cherche en vain à s'appuyer ; ceux à qui mon cœur désireroit de s'attacher sont tout entiers sous des liens qui laissent peu de place à l'amitié, ou n'en savent pas goûter la douceur. Madame de M***, lorsque je lui parle de mes sentimens pour elle, me répond, en riant, que je me perds dans mes désirs ; qu'elle n'est pas assez sotte pour me croire sur ma parole, parce qu'un beau matin elle se trouveroit n'être que l'ombre de ce que mon cœur cherche. Mademoiselle d'Ette ne me donne que les momens que sa passion lui laisse ; mes enfans ne sont encore qu'une occupation, un devoir pour moi, et ne remplissent point mon cœur. Je lis, je travaille, je rêve beaucoup, mais souvent je rêve en l'air ; aucune idée ne me fixe, je parcours un grand nombre d'objets dont mon imagination se détourne aussi machinalement et aussi indifféremment qu'elle s'y est portée. Peut-être M. Gauffecourt, s'il continue à être tout ce qu'il annonce,

me sera-t-il par la suite d'une grande ressource. Son âge et sa figure le mettent à l'abri de la censure; mais il faut du temps pour savoir si un homme mérite autant d'amitié que d'estime....M. de Francueil est jusqu'à présent celui qui me distrait davantage; il a des talens et beaucoup d'agrément dans l'esprit. Il m'a engagée à reprendre la musique que j'avois négligée depuis quelque temps; il m'a même donné plusieurs leçons de composition.

Epinay, le 5 *Avril.*

Nous sommes venus ici passer les fêtes de Pâques. M. d'Epinay a engagé M. de Francueil à y venir, et j'en ai été très-aise. Il a une politesse si aisée, de la grace à tout ce qu'il fait, une complaisance, une douceur charmante; sa figure prévient en sa faveur, et sa conversation a tant d'intérêt, qu'on ne peut se défendre d'en prendre beaucoup à lui. Il a fort réussi auprès de M. de Bellegarde. Auprès de qui ne réussiroit-il pas! Il peint à merveille, il est grand compositeur en musique; il a toutes sortes de connoissances, et une gaîté précieuse pour moi. J'avoue que depuis long-temps je n'avois passé des momens aussi agréables. M. d'Epinay repart demain pour une nouvelle tournée; elle sera au moins de six mois.

Le 15 *Avril.*

Que ceux qui sont d'accord avec eux-mêmes sont heureux, m'écriai-je ce matin en m'éveillant! Je suis malheureuse; je connois le moyen d'adoucir

mon sort, et je n'ai pas le courage de m'en servir. Venez donc, ma chère amie, mettre de l'ordre dans mes idées et dans mes volontés. Le Ciel ne m'enverra-t-il pas mon amie? Et comme j'achevois cette phrase, mademoiselle d'Ette entra. Arrivez donc, lui dis-je, car j'ai bien besoin de vous. Elle s'assit sur mon lit. Je jetai mes bras autour de son cou, et je l'embrassai en fondant en larmes. Qu'avez-vous, me dit-elle, M d'Epinay vous a-t-il donné quelque nouveau sujet de chagrin? Graces à vos conseils, lui dis-je, mon mari n'a plus le droit de m'en donner. Mais je crains de les avoir trop bien suivis, ces conseils ; et peut-être déjà, ajoutai-je en me cachant dans son sein, me blâmez-vous d'avoir pris à la lettre des discours que vous ne me teniez peut-être que pour m'éprouver. Y pensez-vous, me dit-elle? Songez-vous que vous désapprouvez ma conduite, et que vous m'accusez de fausseté? A moins que vous n'ayez fait un choix indigne de vous, ce dont vous n'êtes pas capable, je ne puis que vous approuver. Ce n'est point un choix, lui répondis-je ; je me suis laissé prendre comme un enfant. Je ne sais pas encore moi-même si j'aime, et je sais encore moins si je suis aimée. Quelques petites préférences qui ne partent peut-être que d'un esprit habitué à la galanterie, quelques marques d'intérêt et de compassion qui n'ont vraisemblablement pour principe qu'un sentiment d'humanité ; voilà ce qui m'a séduite, et je tremble de laisser faire des progrès à un penchant qui fera

peut-être mon malheur, si je m'y livre. Mais, me dit mademoiselle d'Ette, avant de vous répondre, entendons-nous. De qui me parlez-vous ? Si c'est de M. de Francueil, n'en doutez pas, il est amoureux de vous, et je vous dirai même qu'il y a long-temps que je m'en aperçois, et que cette remarque m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'il paroît sensé et raisonnable ; il a une bonne réputation, de la fortune ; enfin il est tel que je le désire pour vous. Or, si vous êtes de bonne foi, vous ne devez pas douter de son amour. A vous voir ensemble, j'ai cru qu'il vous en avoit parlé, et j'ai cru même que vous l'aviez écouté. Non, en vérité, lui dis-je, il ne m'en a pas ouvert la bouche, et tout ce que vous avez pu remarquer n'a été de sa part que la démonstration de l'amitié ; et de la mienne que celle de la reconnoissance. En ce cas, reprit-elle, cela pourroit devenir sérieux. Contez-moi en détail les progrès de cette connoissance, car sans reproche, ma chère amie, vous vous êtes un peu cachée de moi depuis quelque temps, et c'est ce qui m'avoit fait croire vos affaires plus avancées. Volontiers, lui dis-je, je ne vous cacherai rien ; mais laissez-moi me lever et faire ma toilette, car si une fois nous nous mettons à causer, je ne trouverai pas le moment de m'habiller. Je l'établis à mon secrétaire, où elle écrivit des lettres ; je fis mes affaires, et nous passâmes ensuite dans mon arrière petit cabinet, où nous nous enfermâmes toutes deux, et nous commençâmes ainsi notre conversation.

Voilà, dit-elle, que je plains ce pauvre homme, à présent. Il vous aimera comme un fou, car vous êtes une séduisante créature, quand vous vous y mettez; et vous le rendrez malheureux.—Pourquoi donc, malheureux ?—Eh ! parce que vous êtes des têtes, vous autres, incapables d'un sentiment solide. Une mouche, une partie de bal vous distrait; et vous ne savez pas vous-même ce que vous voulez.—Ce reproche me confond de votre part. Vous savez bien que cette dissipation où j'étois livrée n'étoit pas de mon goût, et que si....
—Oui, oui, passons toujours, et dites-moi où vous en êtes avec ce pauvre diable.—Eh bien donc!....Mais nous reviendrons ensuite à ce que vous disiez; car j'ai à cœur de vous dissuader.—Voyons toujours.—Vous savez qu'il y a environ trois mois que M. de Francueil m'ayant fait plusieurs visites sans me trouver, je lui fis dire que je restois chez moi. Il y vint plusieurs fois. La musique et la peinture furent presque toujours les sujets de nos conversations. Nous fîmes un voyage à Epinay où nous l'invitâmes....Peu à peu le ton de cérémonie se perdit, et celui de la liberté, renfermée cependant dans les bornes d'une politesse sévère, lui succéda. Vous dites que je suis dissipée; il trouva que je ne l'étois pas assez. Comme il me voyoit souvent triste et rêveuse, il me conseilla, pour m'occuper, d'apprendre la composition. Je lui montrai d'abord que je le désirois fort; puis faisant réflexion qu'un maître me coûteroit de l'ar-

gent, et que je n'en avois point, je cherchai un prétexte honnête pour éluder cette proposition que j'avois d'abord acceptée si vivement. Je lui dis qu'avant de m'engager à prendre un maître, je voulois voir si je réussirois. Il m'offrit de m'en servir ; je l'acceptai, et deux jours après il me donna ma première leçon : je réussis fort bien. Il prétend que rien n'est égal à ma pénétration. Chaque jour il mit un nouveau zèle à ses leçons; vous avez entendu la semaine dernière le morceau que j'ai composé : vous pouvez juger de mes dispositions.

La veille du départ de mon mari, il vint passer l'après-dînée à la maison, comme à son ordinaire. Je lui dis, je ne sais à propos de quoi, que je n'aimois rien tant que d'entendre des cors-de-chasse le soir pendant le repas; il ne releva point ce propos. Il sortit à huit heures, et en s'en allant il rencontra M. d'Epinay, à qui il demanda à souper pour prendre, disoit-il, congé de lui. Comme il ne m'avoit pas paru désirer de rester, je trouvai cela singulier. Il revint en effet à neuf heures; et comme nous étions à table dans l'appartement de M. de Bellegarde, nous entendîmes tout à coup dans la pièce voisine les cors-de-chasse qui nous donnèrent pendant tout le repas la musique du monde la plus délicieuse. Dès que je les entendis, je regardai M. de Francueil qui sourit, en disant que c'étoit sans doute une fête que je donnois à M. d'Epinay pour son départ. J'assurai que je n'avois nulle part à

cette galanterie; mais je me tus sur le propos que j'avois tenu l'après-dînée, et je remarquai très-bien que M. de Francueil m'en sut gré. Après le souper, comme il faisoit le plus beau temps du monde, M. d'Epinay proposa de faire le tour de la place ;(*) nous l'acceptâmes. M. de Francueil nous donna le bras; il me serra la main plusieurs fois; mais toujours dans des occasions où je pouvois m'y méprendre, et comme pour me garantir d'un faux pas ou de quelque danger.

De retour au logis, mon mari qui étoit en belle humeur, et qui devoit partir à six heures du matin, proposa de faire de la musique jusqu'à ce moment. Le premier mouvement fut de l'accepter ; mais M. de Francueil fit remarquer que ma santé pourroit en être altérée. Il prit congé en me demandant permission de venir le lendemain s'informer de la manière dont je m'étois trouvé de cette soirée. Le lendemain, nous soupions ensemble chez madame Darty....Je m'y trouvai indisposée ; les soins et l'inquiétude qu'il me marqua sont au-delà de toute expression. Je m'en allai de bonne heure; je m'attendois qu'il m'offriroit de me donner la main; il n'en fit rien, et je vous avoue que j'en fus piquée. Mais en arrivant chez moi, je ne fus pas peu étonnée de voir son carrosse qui suivoit le mien; il descendit, me donna la main jusqu'à mon antichambre seulement. Il s'informa

---

(*) La place Vendôme.

avec les marques du plus vif intérêt de l'état où je me trouvois, et se retira tout de suite, sans entrer dans mon appartement. Toutes ces marques d'égards ne furent point perdues pour lui, et je les sentis vivement.

Hier, il se hasarda à me dire qu'il me soupçonnoit d'avoir du chagrin. J'aurois cru lui manquer en dissimulant. Je vous avouerai même que, pour la première fois de ma vie, j'ai été un peu fausse, car je lui ai beaucoup exagéré la peine que je sentois de la conduite de mon mari, dans la crainte que j'avois qu'il ne me parlât d'amour, ce qui m'auroit obligée à le congédier....—Eh! pourquoi donc le congédier? Voilà une inconséquence bien singulière.—Cela est vrai; car je ne me plais qu'avec lui et avec vous.—Oui, avec moi, sur-tout quand vous parlez de lui, n'est-ce pas?—Mais....je serai franche; alors vous me plaisez davantage.—Je l'ai bien vu. Ensuite.—Eh bien! ensuite? Voilà tout. L'intérêt qu'il a marqué prendre à mes peines est tout aussi vif que je devois l'attendre de la conduite qu'il tient avec moi. Que pensez-vous de tout cela?—Je pense qu'il est amoureux, et qu'il l'est bien fort, puisqu'il n'ose vous le dire. Je pense encore que vous l'aimez aussi; et que vous ferez une sottise si vous ne l'écoutez pas. —S'il pouvoit ne m'en rien dire....Nous sommes si heureux à présent?—Et pourquoi le seriez-vous moins en vous avouant que vous l'êtes?—Oh! c'est que je crois qu'il n'est pas possible d'être heu-

reuse, quand on a eu un amant.—Et pourquoi cela? —Par mille raisons. Si j'avois un amant, je voudrois qu'il fût sans cesse avec moi. Si par prudence ou autrement il refusoit un seul jour de me voir, je serois dans la plus amère douleur. Si au contraire son empressement répondoit au mien, la crainte qu'on ne sût qu'il ne me quitte point, et que l'on en parlât, me causeroit de continuelles alarmes. D'ailleurs M. d'Epinay reviendra un jour. Si à force de malheurs et de réflexions il se reprenoit de goût pour moi? ou si par fantaisie... peut-être....—Eh bien! Que feriez-vous?—J'en serois désolée.... Mais en bonne foi pourrois-je le refuser?—Comment un homme qui vous fait mourir à petit feu, qui a et qui aura toute sa vie, je vous en réponds, une conduite détestable, vous auriez le cœur?....—C'est un homme qui a fait ma fortune, à qui je dois tout.—Oui, même...—Paix! ma chère amie, laissons-là le passé, et ne disputons point sur une chose qui n'arrivera peut-être jamais. Mais sans faire de suppositions: on peut très-bien prévoir que si un jour j'avois un amant, mon mari viendroit à le savoir; ou ses reproches m'accableroient, et je ne saurois les soutenir; ou il se croiroit peut-être en droit par là de continuer la vie qu'il mène.—Il n'y a guère de conseils à donner sur de telles inconséquences. Savez-vous ce que je vois de plus certain dans tout ceci, c'est que vous rendez Francueil très-malheureux? Vous l'écouterez, parce que cette passion est bien plus établie

dans votre cœur que vous ne le croyez. Mais comme ces mouvemens sont trop forts pour pouvoir durer, je ne vous donne pas trois mois pour reprendre toutes vos incertitudes; et au moment où il commencera à se livrer à vous de bonne foi, il vous prendra fantais e d'écouter ce que vous appelez votre raison, et vous le laisserez là. —Non, non, vous vous trompez, et vous ne me connoissez pas: si je fais tant que d'aimer Franceuil et de me livrer à lui, ce sera pour ma vie, à moins qu'il ne change.—Etes-vous bien sûre de ce que vous me dites?—Oui, j'en suis très-certaine. —En ce cas, voici le conseil que je vous donne. C'est de l'éprouver quelque temps, afin de juger si son goût pour vous est véritable.—Oh! voilà ce que je ne ferai point; car si je me détermine à l'écouter, ce sera certainement tout de suite; et si je me décide, au contraire, à lui résister, je le congédierai promptement.—C'est précisément ce qu'il ne faut point faire. Quand même vous seriez déterminée à l'écouter, il faut bien se garder de le lui faire connoître. Il faut éprouver s'il est capable de constance; car quel est l'homme qui ne s'assujettira pas, pendant quinze jours, pour faire croire à une femme qu'il est amoureux d'elle. Mais il faut qu'il le soit réellement pour persister, malgré des refus réitérés; pour céder à des caprices.... Il faut donc commencer, s'il vous parle de son amour, par lui défendre de prononcer ce mot; l'assurer que vous l'aimez beaucoup comme ami; mais voilà tout; et

3 On peut à force de zèle, dit-il, espérer de trouver grace pour les perfections qui pourroient.. —Non, non, monsieur, quant à moi, du moins, je ne voudrois passer à un homme la prétention d'être seul mon ami, que dans le cas où il seroit complètement doué de toutes les qualités que je lui désirerois : et je serois fort difficile. Indépendamment de ses qualités personnelles, vous voyez que j'exigerois qu'il eût encore celles de tous les amis auxquels il faudroit renoncer pour lui. La tâche est terrible ; je ne comprends pas qu'un homme ait assez bonne opinion de lui pour l'oser entreprendre.—Les femmes auxquelles on se dévoue ne sont pas non plus toujours justes dans leurs prétentions; ni même d'accord avec elles-mêmes. Je suis persuadé, madame, que vous n'exigeriez aucune perfection qu'il ne fût possible d'acquérir. Rien n'est impossible à l'amour, dit-on : ce proverbe tout usé, qu'il est, n'en est pas moins vrai ; mais pourrois-je vous demander les qualités que vous exigeriez ?—Monsieur, il n'est pas question de moi.—Il ne peut être au contraire question que de vous, et d'aucune autre.—Eh bien donc! monsieur, puisque vous voulez que je vous dise, en pareil cas, quelles seroient mes chimères, d'abord je ne voudrois pas que cet homme, qui seroit l'homme par excellence, fût fort grand ; je le voudrois même petit.—Et pourquoi donc cela, madame ?..On veut pourtant que ce soit un avantage.—Sans doute, monsieur ; mais cette grande taille me rappelleroit sans cesse qu'il est là pour me protéger: cela humi-

lie une petite femme ; convenez-en.—Il se mit à rire, et moi aussi. Ah ! me dit-il, d'un air si doux et si timide, en me prenant la main, vous n'avez pas parlé sérieusement. Moi, sans lui répondre, je continuai, en retirant ma main : l'avantage d'une belle figure me touche peu ; c'est un très-petit mérite auprès de moi, mais très-petit. Je m'y étois bien attendu, me répondit M. de Francueil, d'un air dont en vérité je fus touchée ; aussi il faudroit être bien vain, continua-t-il, bien dénué de tout autre mérite et vous connoître bien peu, madame, pour prétendre vous plaire avec ce seul avantage, si c'en est un, ajouta-t-il modestement. Quant au caractère, lui dis-je, je voudrois qu'il se refondit tellement sur le mien, que l'excellent homme et moi ne fussions qu'une même volonté.—Sans doute, reprit-il vivement, cela doit être, et cela seroit. Je crois, dis-je encore, que je serois d'une jalousie insupportable ; tout me feroit ombrage.—Cela est bon, tant mieux, dit-il ; preuve d'une grande chaleur d'âme. Quel bonheur de pouvoir être l'excellent homme !—Non seulement j'aurois de la jalousie, mais je voudrois qu'il en eût : s'il n'étoit pas jaloux, j'en serois blessée.—Et lui en donneriez-vous sujet ?—Sujet ou non ; croiriez-vous, qu'au choix j'aime mieux une querelle déplacée, qu'une marque d'indifférence ?—D'indifférence, sans doute ! mais la sécurité prouve l'estime et non pas l'indifférence. —J'exigerois encore des sacrifices à tout moment ; et puis je voudrois, par exemple, une grande éga-

tard ; je trouvois qu'il avoit raison, mon cœur intérieurement lui en avoit déjà fait des reproches ; mais en pensant cependant qu'il n'étoit que cinq heures, et que c'étoit de bonne heure pour tout autre que pour lui, je ne lui répondis point, et je me contentai de sourire à ses excuses, comme une imbécille. J'étois un peu troublée, le cœur me battoit ; pour lui, il étoit ambarrassé, rêveur : la conversation tomboit à tout instant. Je lui ai proposé une leçon de composition, elle avoit été négligée depuis quelque temps (nous aimions mieux causer). Je lui en fis des reproches. En effet, me répondit-il, je me trouve ingrat envers la musique : elle m'a procuré le plus grand avantage que je puisse jamais avoir ; celui de vous amuser, madame, et de vous voir tous les jours. Mais plus je vous vois, et plus je sens qu'il y a des choses bien plus intéressantes à vous dire. Je me hâtai de l'interrompre, craignant une déclaration, comme ce propos sembloit l'annoncer ; et ne sachant comment la détourner, je lui dis assez sottement : Ah ! monsieur, sans doute.... c'est de l'état de M. de Bellegarde que vous voulez parler ? Il est sûr que sa santé s'altère tous les jours, j'en suis peinée.... Je voudrois ....— C'est moins de son état que je veux parler que de l'admiration qu'occasionnent votre tendresse et vos soins pour lui à tous ceux qui ont le bonheur de vous approcher de près..— Monsieur, cette admiration m'étonne, je ne remplis que mon devoir. J'oserois dire que je serois por-

tée à voir une foible opinion de ceux qui m'en feroient un si grand mérite.— C'est précisément cette façon de penser qui n'est pas commune à votre âge. Se séquestrer volontairement ; tant de sensibilité, de reconnoissance jointe à tant d'agrémens.— Je vous assure, monsieur, que je menerois par goût la vie que je mène par devoir. Les soins donnés par l'amitié et par le respect sont si doux : ce vieillard est si bon ! je lui dois tant !— J'en conviens, madame, mais les soins donnés à un vieillard, quel que soit le sentiment qui les dicte, ont toujours quelques retours pénibles : au moins, faudroit-il un ami pour partager ces soins, et dédommager des alarmes ou des inconvéniens qu'ils entraînent : c'est alors qu'ils seroient vraiment délicieux. — Sans doute, lui dis-je, mais quelle est la femme qui pourroit s'assujettir.— La femme ? reprit-il ; impossible : elles sont trop dépendantes pour pouvoir se charger du bonheur de leurs semblables, c'est un ami et non une amie qu'il faut en pareil cas.— Ah ! un ami ! j'en ai plusieurs, repris-je.— Plusieurs, madame, gâtent tout. Il n'en faut qu'un.— Mais songez-vous, monsieur, à toutes les perfections qu'il faudroit qu'eût cet un là pour donner ainsi l'exclusion aux autres ?

Comme je vis qu'il étoit résolu à ramener toujours la conversation à son but, je pris le parti de badiner, et de lui faire le tableau le plus exagéré de mes prétentions, et en même temps le plus opposé aux avantages extérieurs que pouvoit offrir sa personne.

lui dire que s'il vous en parle encore, vous serez forcée de l'éloigner de vous, pendant quelque temps, et jusqu'à ce qu'il soit devenu raisonnable. —Mais, s'il m'alloit prendre au mot, et qu'il ne revint plus ?—Ce seroit une preuve qu'il ne tient pas beaucoup à vous ; et alors il n'y auroit pas grande perte.—Je ne trouverois pas du tout que cela fût une preuve ; car plus il seroit amoureux, et plus il auroit besoin de l'éloignement pour se guérir, s'il étoit bien convaincu que je ne voulusse pas l'écouter.—Justement; c'est que les hommes ne sont jamais convaincus de cela.—Mais vous dites qu'il a une bonne réputation ; vous avez donc beaucoup ouï parler de lui dans le monde ; on en dit donc du bien ?—On n'en dit pas de mal; et lorsqu'on le nomme, on vante l'agrément de sa société, et cet éloge n'est jamais suivi du *mais*. D'ailleurs je ne sais aucun détail de son intérieur....mais il est marié.—Cela est-il bien sûr?—Je le crois; il me semble qu'on me l'a dit....Il y a même quelque chose sur sa femme que je ne me rappelle pas. —Voilà ce qu'il faudroit pourtant approfondir, si vous pouviez.—Laissez-moi faire; mon chevalier me rendra ce service là ; il a trois ou quatre chenapans dans sa manche, qui savent et qui connoissent tout ce qui existe et tout ce qui se dit dans Paris—Oui, mais sous quel prétexte?....S'ils alloient savoir ou supposer?....—Comment donc, on ne pourra plus s'informer d'aucun homme dans Paris que ce ne soit pour en faire votre amant! Ici nous fûmes interrompues par un message de M. de

Francueil qui me faisoit demander si je serois l'après-dînée chez moi : je lui ai fait dire que oui. Il m'est venu sucessivement des visites, et mademoiselle d'Ette s'est en allée, en me rassurant de nouveau sur mes inquiétudes.

J'ai dîné avec mes parens ; et immédiatement après le repas j'ai monté dans mon appartement, croyant n'y être jamais assez tôt pour recevoir Francueil : je me suis mise à écrire ceci en l'attendant. Il est cinq heures, il n'est point encore arrivé. Sûrement M. de Francueil n'a rien à me dire.... S'il me parle cependant, quel parti prendrai-je ? Hélas ! celui que je pourrai ; excepté de l'écouter comme amant. Il ignore peut-être combien est douce une union intime, quand elle n'est point troublée par les remords........Ah ! j'entends..

Le soir, à 11 *heures.*

Oh ! quel triomphe ! Quelle satisfaction !.... Que deviendrois-je à présent, si je n'étois livrée au trouble et à la pitié que Francueil a excités dans mon âme? Je puis m'avouer que j'aime Francueil ; que j'en suis aimée ; que notre union est pure.... Je puis jouir hautement de la douceur d'avoir un ami tendre et vertueux.... Que cette soirée m'est précieuse ! je n'en veux jamais perdre la mémoire. Chaque mot qu'il m'a dit est gravé dans mon cœur. Je puis en toute sûreté transcrire notre conversation. A qui ne pourrois-je pas la montrer ?

En entrant il m'a fait des excuses d'arriver si 2

lité de fortune ; cela me paroît absolument nécessaire—Je crois, madame, que vous avez raison.... Que de délicatesse et de sentiment dans vos idées ! Ah!..

Là, il fit un profond soupir, mais n'osa pas ajouter un mot. Enfin, lui dis-je, croyez-vous que je serois peut-être bizarre au point de ne vouloir pas qu'il eût plus de talens que moi.—Mais cette condition dépend de vous, madame. Vous acquerrez tous ceux que vous voudrez ; vous n'avez qu'à vouloir.—Eh bien ! monsieur, je voudrois qu'il fût si uniquement occupé de moi, qu'il fût prêt à renoncer à toute espèce de sociétés et de liaisons. Voilà comme il faudroit que fût l'excellent homme. —Quoi, madame, il n'y a rien dans tout cela ni du cœur, ni de l'esprit, ni de la valeur? Mais quant à ce dernier article, vous le priseriez peu, ne voulant pas être protégée.—Cela n'empêche pas. Je fais grand cas de la valeur ; et si je ne veux pas être protégée, je veux du moins être en sûreté. Au reste, je ne finirois pas, si j'entrois dans ce détail. Il vaut mieux laisser là ce chef-d'œuvre de la nature, d'autant plus que je conviens qu'il est introuvable. —Non pas ; s'il vous plaît, madame, achevons : ces derniers articles valent bien la peine que vous vous expliquiez.—Mais je veux un cœur !....Un cœur comme on n'en trouve point ! qui soit tendre, délicat, constant, fidèle.—Mais cela va sans dire ; rien n'est si commun, ni si aisé à trouver.—Pas tant que vous le croyez ; il y a mille cas où je le trou-

verois peut-être fort loin de l'unisson que je désire. Quant à l'esprit, par exemple, vous croyez peut-être que j'en voudrois trouver beaucoup? Non, ce n'est pas cela; c'est une certaine tournure, une manière d'envisager les objets.... d'entendre à demi-mot ....—Madame, le cœur donne cet esprit là. Enfin vous voulez qu'on modèle son caractère sur le vôtre.—Vous l'avez dit.—Mais pour y réussir, il faut qu'il soit permis de vous étudier, de vous suivre, de vous voir sans cesse.—Un moment: puisque vous l'avez voulu, il faut que j'achève. Si un homme tel que je le désire s'avisoit de m'aimer, ce qui ne peut pas être; car il me trouveroit peut-être aussi bizarre que je l'exige aimable, je voudrois qu'il y regardât long-temps, mais très-long-temps avant de me le dire, car je ne serois peut-être d'humeur à l'écouter que lorsqu'il ne seroit pas auprès de moi.—Ah! s'écria-t-il avec transport, faites grace à ma taille que je ne puis changer, et je fais vœu à vos genoux de remplir toutes les autres conditions avec une ardeur inaltérable. Je suis déjà l'homme qui vous adore uniquement et qui vous jure une soumission sans bornes.

Il s'étoit jeté à genoux; je le fis relever avec sévérité. J'étois effrayée de cette démarche et de sa vivacité: je me sentis cependant attendrie et fort émue: je pris le ton le plus assuré qu'il me fut possible. Je vais vous parler naturellement, lui dis-je, monsieur. Si mon intention étoit de vous écouter, je ne vous ferois pas languir: je me

me suis plainte d'un mal de tête, et je suis remontée afin de rêver sans interruption à la chose qui peut seule fixer mon âme. Je vais m'endormir avec la douceur d'avoir ramené un homme d'honneur à ses principes. Quelle supériorité j'ai acquise sur vous, mademoiselle d'Ette! C'est une des raisons, je crois, qui me feront garder le silence avec elle. Ses intentions étoient bonnes, et je ne veux pas l'humilier.

Le lendemain 16 *Avril.*

M. de Francueil est venu voir aujourd'hui M. de Bellegarde. J'étois convenue avec lui qu'il ne me demanderoit pas, et que je ne paroîtrois pas pendant sa visite. Mais l'ayant vu arriver, par ma fenêtre, je trouvai, au bout d'une demi-heure, qu'il m'obéissoit trop exactement, et j'eus l'injustice de lui en savoir mauvais gré: je savois bien, me disois-je, qu'il est trop difficile d'être l'excellent homme....Sitôt manquer d'empressement! Mais si cependant il étoit alarmé de toutes les conditions que j'exigeois l'autre jour? Je lui dirois que j'ai badiné. Et puis je cherchois un prétexte dans ma tête pour descendre. J'en avois trouvé un dont j'allois profiter, lorsqu'il est entré dans mon appartement. O quelle joie j'ai eue de le voir! Qu'il y avoit de douceur et de tendresse dans ses regards! J'étois enchantée, et cependant je témoignai du mécontentement de ce qu'il étoit monté. Il m'a demandé excuse avec vivacité, et

m'a dit qu'il étoit prêt à m'obéir, si je lui ordonnois de s'en aller, parce qu'il ne vouloit rien faire qui pût me déplaire ; mais qu'ayant beaucoup causé avec M. de Bellegarde, il lui sembloit important que j'en fusse informée. Je l'ai interrompu pour savoir s'il étoit prié de venir à la campagne. Il m'a dit que oui ; il a répondu sans affectation qu'il feroit son possible pour y passer vingt-quatre heures ; on a trouvé que c'étoit trop peu. On veut qu'il accorde au moins huit jours ; il n'a pas promis, se réservant de se conduire par mes ordres ; il a ajouté, en me prenant la main, qu'à moins que je ne le chasse, il aura bien de la peine à ne pas donner cette satisfaction à M. de Bellegarde.

Comme nous partons demain, nous sommes convenus qu'il viendroit nous rejoindre après-demain au soir. Au bout d'une heure il a voulu s'en aller, dans la crainte qu'on ne trouvât singulier qu'il restât plus long-temps, ayant passé hier toute l'après-dînée avec moi ; il avoit raison, je lui sus même très-bon gré de cet égard ; mais mon cœur murmuroit comme le sien de cette nécessité. Je n'ai pas eu le courage de refuser une lettre qu'il m'a donnée en sortant, et qu'il avoit écrite au cas qu'il ne pût pas me voir seule. Lorsqu'il a été parti, je suis retournée à la fenêtre pour le voir encore ; et comme s'il s'y fût attendu, il s'est avancé à la portière pour y regarder. Comme nos cœurs se devinent et s'entendent bien ! Certainement ils étoient faits pour s'aimer. J'ai ordonné qu'on fer-

tinée doit me faire éprouver dans ce monde, et je serai la compagne fidèle de votre sort ; nous jouirons sans remords et sans crainte tant que dureront d'aussi douces relations ; nous ne craindrons point les regards des censeurs, puisque nous ne craindrons point les nôtres ; et nous n'aurons point à redouter les retours funestes qui suivent toujours le sacrifice de la vertu.

Il me parut touché ; mais il n'étoit pas encore converti ; il voulut combattre mes principes, et faire son apologie par l'étalage de la même morale que m'avoit prêchée mademoiselle d'Ette. Je redoutai son éloquence, et je l'interrompis : Monsieur, lui dis-je, vous ne me persuaderez pas, et vous allez ulcérer mon cœur, en me donnant de vous une opinion que je serois fâchée d'avoir, mais qu'il faudra bien prendre cependant si vous m'y forcez. Je vous l'avoue, je n'ai jamais vu dans la qualification de préjugés qu'on donne aux principes les plus sacrés autre chose que les sophismes d'un séducteur. J'espère que les miens sont trop bien gravés dans mon cœur, pour être jamais ébranlés. Il m'assura enfin d'un air pénétré, d'un air divin, enchanteur, qu'il feroit son possible pour se soumettre à ce que j'exigeois de lui ; et nous avons passé l'après-dînée à nous confier réciproquement notre situation et nos peines.

J'étois fière de la victoire que j'avois remportée sur M. de Francueil. Il s'est tenu dans les bornes

du respect le plus profond; il m'a baisé plusieurs fois la main en soupirant, mais sans dire un mot qui pût m'alarmer. Nos conventions ne me laissent plus rien à redouter: j'ai cru pouvoir, sans me compromettre, prendre avec lui les moyens de nous voir tous les jours, et d'être instruits réciproquement de nos démarches. Je lui ai dit que je partois pour la campagne après-demain, et je l'ai instruit de la façon dont il doit s'y prendre auprès de mes parens pour s'y faire inviter: je ne sais pourquoi je lui ai conseillé de se conduire de manière à ne point laisser pénétrer ses sentimens par mademoiselle d'Ette; il m'a demandé le motif de ce conseil. Je n'ai point fait de difficulté de lui dire que, jusqu'à ce que notre façon de vivre fût bien prouvée, il falloit éviter les faux jugemens. Vous voyez donc bien, m'a-t-il dit, que nous n'y gagnerons rien. Et la conscience, ai-je repris, qui donne le courage de braver les faux jugemens, n'est-elle pas le premier des biens?

Le temps qu'a duré cette conversation a passé comme un éclair. Je n'ai osé le retenir à souper; je m'en suis su mauvais gré dès qu'il a été parti. Le reste de la soirée, il ne m'a pas été possible d'être un instant à la conversation; j'ai été malgré moi rêveuse et distraite. Je repassois en moi-même tout ce qu'il m'avait dit, ce que je lui avois répondu; je désirois de le revoir; j'ai, à ce qu'il me semble, bien mieux encore à lui dire: enfin j'ai attendu impatiemment la fin du souper. Je

sens pour vous, je vous l'ai déjà dit, je pense, un attachement fondé sur ce que vous valez et sur celui que vous me marquez. J'oserois même dire que cela va jusqu'à l'amitié la plus tendre; mais n'attendez rien de plus. Il n'est pas dans mes principes de me croire autorisée, par la conduite de mon mari, à avoir un amant. De plus, je l'aime; et tous les momens de ma vie seront employés à tâcher de le ramener; vous pouvez compter sur ce que je vous dis-là, et vous pouvez compter de même sur la tendre amitié que je vous promets. Plus ce que vous me dites me paroît vrai, me répondit M. de Francueil, plus j'admire votre franchise, la bonté de votre caractère; et plus je me trouve malheureux. J'acheterois de mon sang l'amitié que vous me promettez, ajouta-t-il en fondant en larmes; mais je ne suis point en état d'en jouir à présent. Il faudra bien vous épargner la vue de mon désespoir, puisque vous rejetez mon amour: il ne me reste qu'à m'éloigner pour toujours. Dans peu de temps mon père part pour aller passer quelques mois dans sa terre: autant je redoutois de l'y accompagner, autant je dois désirer maintenant d'y rester avec lui pour toujours. Cette résolution commença à m'alarmer; je gardai le silence. Je sentis cependant qu'il falloit le rompre: et ce fut pour lui dire foiblement: Si vous croyez ce parti nécessaire.... c'est à vous à savoir....la raison, quand on veut

l'écouter; est souvent d'une grande consolation; et nous gardâmes encore une fois tous les deux le silence. A la fin il se leva, et prit congé de moi.

Je pensai dans ce moment que je le voyois peut-être pour la dernière fois. Je ne pus soutenir cette idée; je l'arrêtai avec vivacité. Demeurez lui, dis-je, monsieur; quelle idée prétendez-vous par cette conduite me donner de vos sentimens? Vous me montrez en effet de la passion, du délire, mais aucun attachement solide et véritable, ni qui puisse me flatter un moment. Est-ce mon déshonneur que vous exigez de moi, le sacrifice de mes devoirs les plus sacrés, l'oubli du serment que j'ai prononcé à l'autel de n'être jamais qu'à l'époux que j'ai choisi volontairement? Si ce sont là vos prétentions, j'ose me promettre que je ne regretterois pas la perte d'un ami qui seroit aussi partial dans ses désirs, et qui me montreroit un oubli aussi total de tout principe, quelque forte que pût être mon inclination pour lui; mais me serois-je trompée en accordaut mon estime à M. de Francueil? en seroit-il indigne? Si je vous ai bien jugé, mon amitié, j'oserai même dire ma tendresse, doit alors vous suffire. Je ne ferai plus votre malheur; je ferai votre consolation comme vous ferez la mienne; nous passerons nos jours ensemble; je vous regarderai comme un être protecteur placé près de moi par le ciel même, pour me dédommager des peines que ma des-

mât ma porte ; je voulois être seule avec ma lettre le reste de la journée. Voici ce qu'elle contient.

" Je ne sais plus, madame, de quelle nature
" sont mes sentimens pour vous : ce qu'il y a de
" certain, c'est qu'il n'y en a pas de plus tendres ;
" mais leur vivacité même me laisse la crainte
" d'en être un jour la victime. Si vous voulez un
" homme parfait, que deviendrai-je ? Plus je ré-
" fléchis aux conditions que vous exigez, et plus
" mon infériorité me fait trembler. Me tiendrez-
" vous compte au moins du zèle avec lequel je
" vais travailler à vous imiter ? Mais est-il bien
" vrai que vous exigez qu'on soit jaloux, qu'on
" vous tourmente, qu'on vous querelle ?...Jamais
" mon cœur, madame, ne pourra vous soupçon-
" ner ; je suis confiant naturellement, et j'avoue
" que jusqu'à présent les hommes ne m'ont pas
" donné sujet de m'en repentir ; jugez, quand je
" joindrai à cette disposition l'estime la plus pro-
" fonde et l'amour le plus violent, s'il me sera pos-
" sible d'être inquiet de vos sentimens. Lorsque
" votre bouche aura daigné confirmer mon bon-
" heur, si elle prononce aussi souvent que je l'en
" presserai, que vous m'aimez uniquement, et
" avec la même ardeur que je vous adore, sera-t-il
" en mon pouvoir d'en douter ? Ah ! madame,
" que de temps j'ai perdu !..Vous m'avez défendu
" de vous voir aujourd'hui. J'ai promis, parce
" que vous l'avez voulu ; mais pourquoi tenir
" autant à des préjugés ! Il est cruel à vous d'exi-

" ger de moi de me priver d'un bien auquel seul
" je vais borner mon existence. Je vais aller faire
" ma cour à madame votre mère et à M. de Belle-
" garde ; si j'ai le bonheur d'être de nouveau in-
" vité d'aller voir dans leur terre, je vous jure que
" je ne me le ferai pas dire deux fois ; mais s'ils
" ne me disent rien, j'irai également, parce qu'il
" me seroit impossible de m'en dispenser. En
" attendant, me sera-t-il permis de vous écrire ?
" me donnerez-vous de vos nouvelles ? Il m'en
" faut au moins une fois tous les jours ; je ne peux
" vivre sans vous répéter sans cesse que je vous
" adore. Je ne vois, je ne sens que mon amour ;
" tout le reste m'importune et m'est odieux....
" Il faudra donc laisser cette lettre à votre porte et
" ne point vous voir ?....N'importe, je serai dans
" la maison que vous habitez. Il n'est que quatre
" heures ; il est encore trop tôt : mon empresse-
" ment pourroit paroître suspect. Jamais journée
" ne m'a paru si longue."

J'étois bien tentée de répondre ; mais apparemment la multitude de choses que j'avois à dire a fait que je ne trouvois pas une expression ; je serois restée vingt-quatre heures dans cette situation. On est venu m'avertir que le souper étoit servi ; pendant tout le repas je n'ai pensé qu'à Francueil ; mes distractions ont été remarquées ; on me parloit, je ne répondois point, ou je répondois tout de travers. Je me suis excusée sur la quantité de

choses que j'avois à faire ou à arranger avant mon départ. Dès que j'ai eu soupé, je me suis servie du même prétexte pour remonter dans mon appartement. Là j'ai relu encore sa lettre, et à présent que je l'ai copiée, je vais la brûler, comme je ferai de celles que je recevrai, et comme je veux qu'il fasse des miennes.

Le 17, à Epinay.

M. de Francueil a envoyé savoir de mes nouvelles avant mon départ. J'avois grande envie de lui écrire un mot ; mais je me suis contentée de lui faire dire que nous comptions qu'il viendroit bientôt nous trouver. Je viens de me promener seule dans l'allée la plus retirée pour n'être point interrompue dans les pensées que j'adresse à Francueil ; mais ne pouvant résister à l'envie que j'avois de lui écrire, je suis rentrée. Voici ma lettre.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A MONSIEUR DE FRANCUEIL.

Qu'avez-vous de plus à désirer ? Et puis-je vous aimer davantage, quand même j'aurois pour vous ce que vous appelez amour, au lieu de ce que j'appelle amitié ? Non, je ne vous aimerois pas plus ; votre idée me suit partout, votre nom est sans cesse dans ma bouche ; les éloges qu'on vous donne me font rougir, et néanmoins me rendent

vaine. Encore une fois, mon cher Francueil, si vous m'aimez d'un sentiment pur et aussi vif que le mien, vous n'avez rien à désirer. Non, non, je ne suis pas jalouse, rassurez-vous, et je ne fais pas plus cas de la jalousie, que vous n'en pouvez faire ; ne me prenez au mot sur tout ce que je vous ai dit, que sur la résolution très-décidée de n'avoir point d'amant. Quant au reste, je cherchois à rendre votre tâche difficile, pour vous ôter le courage de l'entreprendre et de vous déclarer.

Il vous est encore échappé un mot dans votre lettre qui me fait de la peine ; si vous voulez que je vous aime et que je vous estime, n'appelez donc plus préjugés des principes qui doivent être et qui sont pour moi invariables ; cela est dit : n'en parlons plus, car c'est ma méthode de ne jamais revenir sur les choses dont je suis intimement persuadée. Il n'y a, ce me semble, que les gens flottans dans leurs principes qui les mettent à tout propos en avant, ou qui se vantent de n'y pas manquer. Voilà pourquoi je me défie toujours des grands prôneurs du mot sagesse et vertu.

Je ne veux pas non plus que ce soit un malheur pour vous de remplir les devoirs de votre charge, ni de vaquer aux soins de votre fortune. Je n'exige pas de si grands sacrifices, et je ne mériterois pas votre tendresse, si j'en acceptois de ce genre, ou si je murmurois d'une nécessité à laquelle tout homme honnête est sujet. Chacun a ses devoirs et ses affaires ; j'en ai aussi : ils ne me peinent

point à remplir. Cependant l'absence dont nous sommes menacés me sera dure à supporter, je ne puis vous le dissimuler ; il faudra bien chercher quelques dédommagemens à notre séparation : il faudra nous écrire. Je ne prévois pas encore de quel moyen nous pourrons nous servir pour nous faire parvenir nos lettres avec sûreté ; nous en causerons. Mais point de valets, sur-tout, cela me répugne : d'ailleurs c'est la ressource la moins sûre. Peut-être faudra-t-il avoir recours à mademoiselle d'Ette ? nous verrons. En attendant, mon cher Francueil, l'essentiel est de continuer de réussir auprès de mes parens : causer beaucoup politique avec M. de Bellegarde ; lorsqu'il sera trop long-temps dans son cabinet, aller lui proposer quelque promenade à cheval, ou bien de faire de la musique, si le temps ne permet pas la promenade. Vous avez sûrement remarqué qu'en général il n'aime ni la musique nouvelle, ni les usages nouveaux. Au reste, tout ce qui est bon et honnête a des droits sur lui, c'est assez vous dire que vous n'aurez rien à changer en vous pour lui plaire.

Quant à ma mère, il ne faudroit pas lui laisser apercevoir d'attentions trop marquées ; elle n'aime pas les petits soins. Contentez-vous d'admirer en elle ce qui est vraiment admirable et respectable ; son activité et sa vigilance perpétuelle, sa tendresse et sa bonté pour nous. Elle a de la peine à marcher, offrez-lui le bras lorsque vous serez à portée d'elle ; mais qu'elle ne puisse pas soupçon-

ner que vous vous y êtes placé à cette intention. Ne me privez pas non plus trop souvent de la satisfaction de lui rendre ce service ; il faut que de votre part ce soit une simple politesse, et de la mienne une marque de tendresse. J'ai beaucoup de choses à vous dire et à vous demander sur votre intérieur.. Vous êtes marié, Francueil, et vous n'aimez point votre femme; qu'elle est à plaindre! .... Mais pourquoi ne l'aimez-vous pas? Que vous a-t-elle fait? Je veux traiter cetter matière avec vous....Il faut qu'il y ait de la faute de l'un des deux. Pourriez-vous avoir tort? J'espère que non ; ce sera elle. Je veux pourtant le savoir. Adieu, Francueil; je passerois volontiers toute la soirée, toute la nuit à vous écrire.... mais il faut nous quitter. Demain.... Demain ne viendra-t-il jamais?

Le 18, *à sept heures du soir.*

Je n'attendois M. de Francueil que le soir. Il est arrivé le matin, et a amené avec lui mademoiselle d'Ette. J'ai été chercher ma lettre pour la lui donner ; mais lorsque j'ai été près de lui, je n'ai jamais osé. J'ai eu moins de plaisir à voir mademoiselle d'Ette que je n'en aurois eu en toute autre occasion. Je crains ses remarques et même ses encouragemens ; en un mot, sa présence m'embarrasse. Elle l'a, je crois, remarqué, car elle se conduit avec une réserve qu'elle n'est pourtant pas fâchée de me faire apercevoir. Au reste, ma conduite avec Francueil me fait assez d'honneur pour ne pas redouter une confidence.

J'ai saisi le premier moment où j'ai pu dire un mot à Francueil pour lui répéter: Prenez garde à mademoiselle d'Ette. Il n'a pas eu le temps de me répondre. Nous avons été si obsédés, tout le reste du jour, que nous n'avons pu trouver le moment de nous dire un mot. J'ai lu dans ses yeux qu'il en étoit impatienté. Il ne tient qu'à lui de lire la même chose dans les miens. Comme il venoit de me quitter pour aller se promener avec M. de Bellegarde, j'ai rencontré mademoiselle d'Ette seule; elle est venue à moi d'un air malin, et cependant compatissant. Qu'avez-vous fait à Francueil, a-t-elle dit? Il a l'air inquiet et malheureux. Je savois bien que vous feriez son tourment. J'ignore, lui répondis-je, pourquoi vous faites cette supposition. S'il a de l'amitié pour moi, s'il aime à vivre dans ma société, si mes goûts sont conformes aux siens, il doit être content : je me plais à le voir. Vous savez d'ailleurs quelles sont mes chimères ; je n'ai pas laissé de les lui faire entrevoir d'une manière, à la vérité, fort générale et fort détournée. S'il a d'autres sentimens pour moi que ceux qui me conviennent, il sent qu'il ne doit pas me les déclarer, et je l'entretiendrai le plus que je pourrai dans cette réserve.... Diantre ! vous avez fait bien du chemin depuis huit jours, reprit-elle ; mais cela est bien : cette conduite vous donnera le temps de le connoître mieux, et nous irons au jour le jour. Non, repris-je en riant ; je suis au but. —Et voilà le moyen d'aller plus vîte que vous ne voudrez. Votre goût

pour Francueil peut être très-honnête, même en vous y livrant ; mais il faut tenir son cœur à deux mains en pareil cas, si l'on ne veut pas qu'il s'échappe. Vos regards sont déjà en contradiction avec vos paroles: ma chère amie, vous êtes vraie ; soyez-le toujours. Je ne vous dis pas seulement d'éprouver Francueil, car je sais à peu près à quoi m'en tenir sur lui, mais assurez-vous vous-même que vous êtes capable d'un attachement constant. Comment, lui dis-je, savez-vous à quoi vous en tenir sur Francueil ; vous est-il plus connu que l'autre jour ? —Il ne vous souvient pas que j'ai chargé le chevalier d'aller à la découverte ?—Oui, à propos ; eh bien ! sait-il quelque chose ? — La meilleure conduite, ma chère amie ; l'âme la plus franche, la plus honnête... Mais. — Quoi donc, mais ?.... Achevez donc.— Il aime le beau sexe avec ardeur.—Eh bien donc ?— Et qu'est-ce que cela vous fait ? Vous n'y prétendez rien. —Cela est vrai ; mais on est bien aise.... Quoique seulement mon ami, je n'aimerois pas.... — Eh bien ! soyez tranquille : il avoit un petit ménage en ville, obscur, honnête cependant....Ne pourriez-vous pas me dire pourquoi il l'a rompu ?—Comment, vrai ?—Oui, il vient de le rompre, il y a huit jours, mais convenablement, en dédommageant par une somme..—Et sa femme ? Sa femme est retirée à la campagne ; elle est devenue folle à la suite d'une couche....

Il avoit un arrangement qu'il a rompu, me suis-je dit quand j'ai été seule ! peut-être auroit-il des espérances ! elles seroient bien fausses. Oui,

oui, je suivrai ma résolution, et je saurai bien prouver qu'on peut avoir pour un homme le sentiment le plus tendre et le plus vif, et en même temps lui résister et être fidèle à ses devoirs.

La promenade cependant me paroissoit longue. Il revint, et je fus étonnée de voir en regardant ma montre qu'elle n'avoit pas duré plus d'une demi-heure. Quand il est rentré, j'étois occupée à copier un dessin que je tenois de lui. Il est venu s'asseoir près de moi. C'est beaucoup, me dit-il, d'habiter le même lieu que vous. Mais ne pouvoir ni vous parler, ni vous voir qu'au milieu de dix personnes, concevez-vous, madame, quel supplice pour un homme qui vous adore!—Point d'adoration, monsieur, si vous voulez que je vous écoute; souvenez-vous des bornes que je vous ai prescrites, et ne les passez pas. Il soupira: Ah! vous ne m'aimez pas comme je vous aime, me dit-il.—Ne perdons point de temps à disputer sur la différence de nos sentimens: laissez-moi vous dire que je suis heureuse de vous voir auprès de moi; que cette campagne que j'aime va me paroître encore plus délicieuse à présent que je vous ai vu, et que je l'ai habitée avec vous... Je dessinois toujours.—Vous n'avez pas eu assez de bonté pour m'écrire un seul mot. Je le regardai en souriant, sans répondre. Dites donc, reprit-il, m'auriez-vous écrit?... Oh! non sûrement; et vous croyez m'aimer! Ah! si vous saviez le bien que m'auroient fait deux mots de votre main!...

Je ne pus y tenir, je lui donnai ma lettre. Il rougit, il pâlit et me serra la main en la prenant. Je le lui rendis doucement. M. de Bellegarde est venu ensuite faire de la musique avec M. de Jully; mademoiselle d'Ette, a chanté. Mon beau-père ayant appelé Francueil pour lui faire jouer du violon, et voyant que je n'avois plus d'espérance de lui parler de la soirée, je me suis retirée pour m'occuper plus entièrement de lui.... Depuis que j'écris, j'ai déjà cru l'entendre deux fois dans le jardin...Je veux voir...C'est lui; il se promène avec mademoiselle d'Ette... Si tard! cela est singulier! J'ai grande envie d'aller les trouver.... Je dirai que ne pouvant dormir, j'ai voulu prendre l'air....

Le 19 *au soir.*

Comme j'allois descendre, je les ai entendus remonter, et je suis rentrée promptement dans mon appartement. J'ai peu dormi. Je me suis levée de grand matin. Il me semble que j'avois mille choses à faire; et dès que j'ai été levée, je n'ai plus su que devenir. J'ai été me promener; et machinalement, en passant devant la porte de M. de Francueil, j'ai fait le plus de bruit qu'il m'a été possible. J'ai suivi les allées où je l'avois vu avec mademoiselle d'Ette: il sembloit qu'elles devoient m'instruire de tout ce qui s'y étoit dit la veille. Je me plaisois du moins à parcourir tous les endroits où je l'avois vu, et où j'apercevois encore les traces de ses pas; j'espérois qu'il ne tarde-

roit point à me suivre. Il est venu, en effet, mais pas si tôt que je l'avois espéré ; malgré cela, il me semble que j'ai oublié, en le voyant, tout le temps que j'ai passé à l'attendre. Nous nous récriâmes sur le bonheur de nous rejoindre. Il m'offrit son bras, et nous marchâmes long-temps en silence. Arrivés au bord d'une prairie entourée d'arbres et traversée par un ruisseau, il me proposa de nous y asseoir. Je choisis l'endroit le plus proche du ruisseau, qui étoit en même temps le plus ombragé, et je m'adossai contre un arbre. Il s'assit près de moi, de sorte que je pouvois appuyer mon bras sur son épaule ; il me regardoit ; et moi, pour le contempler à mon aise, et sans rougir, je fixois les yeux sur le ruisseau. Que vous êtes belle ! s'écria-t-il. Cette exclamation me causa un trouble inexprimable, et ce trouble m'alarma. Je retirai ma main qu'il voulut baiser ; mais je pris un ton de sévérité qui lui imposa. Pour m'aider à donner une autre tournure à notre conversation, je lui montrai de la curiosité sur celle qu'il avoit eue la veille avec mademoiselle d'Ette. Pourroit-il être question d'autre chose que de vous, me dit-il ? et ne pouvant jouir de votre présence, qu'avois-je de mieux à faire que de m'entretenir de vous ? Au surplus, vous auriez été contente de la façon dont je lui ai parlé. Elle vouloit pénétrer mes sentimens ; et tout ce qui m'a déplu de cette conversation a été d'être contraint de feindre une froideur que je suis bien loin de ressentir. Notre entretien

en resta là, parce que nous aperçûmes mademoiselle d'Ette qui venoit nous retrouver: seulement je dis à Francueil que je voulois avoir le détail de cette conversation, et il me le promit.

Nous nous levâmes ensuite pour aller à la rencontre de mademoiselle d'Ette. Elle vouloit me prévenir que l'on m'attendoit au château, parce qu'on étoit venu dire que ma fille étoit fort malade Elle ajouta tout bas: Comme je me doutois bien que vous n'étiez pas seule ici, j'ai voulu venir moi-même.

Trois jours de distance, à 2 heures du matin.

Quelle situation est la mienne actuellement ?.. Que deviendrai-je? Je voudrois fuir... je voudrois me cacher.... Je ne puis prendre de repos. Ah! Francueil, tu m'as perdue.... Et tu disois que tu m'aimois! Je ne sais où j'en suis: j'ai trop de trouble pour écrire....Essayons d'aller respirer dans ces allées où je rêvois, il y a deux jours, si délicieusement à toi.... Jamais la nature ne fut si calme: tout dort; mon âme seule sera-t-elle donc agitée?

En rentrant.

Le silence m'épouvante. Autrefois j'aimois les ombres de la nuit. C'est l'avantage d'une conscience tranquille et sans reproche de n'être point accessible à la terreur.... Quand l'oiseau de la nuit se faisoit entendre, il remplissoit mon âme de vo-

lupté; d'où vient que cette volupté est aujourd'hui mêlée d'effroi? Puis-je bien me le demander! N'ai-je pas poussé au dernier degré l'oubli de moi-même? Comment pourrois-je me souffrir à présent! Francueil! Francueil! tu as donc dégradé celle que tu disois t'être si chère! Tu m'as trompée: je te croyois généreux. Tu as abusé de l'empire que tu t'es reconnu sur moi. Comment t'aurois-je résisté, à toi que j'adore encore malgré ta séduction?... Mes remords ne sauroient te chasser de mon cœur, je le sens: chaque pensée, chaque réflexion t'y établissent davantage.... Oui, tu seras à jamais l'objet de toute ma tendresse. Oh! combien tu me dois d'amour pour tous les sacrifices que je t'ai faits! Viens, viens donc, ô toi que j'adore; c'est dans tes bras seuls, c'est dans ton sein que je puis cacher ma honte et étouffer mes remords.

Le 24 *Avril.*

Quel bonheur seroit comparable au mien, s'il pouvoit être avoué? Je ne me ferai jamais à la nécessité de cacher les mouvemens les plus doux de mon cœur. Il me semble que ma contenance m'accuse. Comment soutiendrai-je la présence de mon mari, à son retour; puisque les regards de ceux qui prennent le moins d'intérêt à moi m'intimident?... C'est donc à moi seule et dans l'ombre de la nuit que je puis m'avouer les délices de ma journée d'hier. Presque toujours à côté de mon ami; presque point interrompus; le soir, à la pro-

menade, dans la même voiture; mademoiselle d'Ette assez bonne, ou assez délicate pour ne pas prendre garde à nous. Que je l'aime pour cette attention! Puisse cette journée être aussi heureuse! et puisse l'ivresse de mon âme étouffer enfin mes scrupules, inutiles au fond, puisqu'ils ont été si tardifs et si infructueux!

Le lendemain.

Voilà déjà une contraiété. Il devoit rester ici le reste de la semaine; mais il a reçu hier une lettre qui le mande pour affaire, et il ne reviendra que la semaine prochaine. Je vais passer ma soirée à lui écrire; que ferois-je sans cela?

Deux jours de distance.

Mademoiselle d'Ette entra dans mon appartement comme j'étois ce matin à écrire mon journal....Hélas! il est bien pour moi seule à présent: à qui oserois-je jamais le laisser lire? Elle venoit me montrer une lettre du chevalier de Valory, et sa réponse. Si j'avois l'esprit plus libre, je lui aurois demandé la permission de les copier, pour me rassurer quelquefois par cette lecture; on y voit tant de sécurité, tant de tendresse et de gaieté....Eh bien! me dit-elle après quelques propos et comme par réflexion, il me semble que l'air de la campagne vous réussit? Oui, lui répondis-je; je me porte beaucoup mieux....Mais pourquoi n'engageriez-vous pas le chevalier de Va-

lory à venir passer quelques jours avec vous : mes parens l'en ont prié, et j'en serois fort aise. Oh ! non, reprit-elle, laissez-le dans son coin, vous êtes trop merveilleux pour lui : nous sommes de bonnes gens nous, qui sommes accoutumés à vivre de coquilles de noix ; toute votre opulence nous gâteroit.... Vous plaisantez, lui dis-je toute étonnée, nous merveilleux ? nous de l'opulence ? Eh ! mais c'est sans doute pour vous moquer que vous parlez ainsi ? Non pas trop, dit-elle, je le pense : et puis il ne vous faut rien à présent ; vous avez Francueil, qui est un ami très-fait pour tenir lieu de tout. Cela est vrai, lui dis-je ; mais j'espère qu'il ne me fera jamais oublier mes anciens amis, quelque ressource que je puisse trouver en lui. Cela est honnête, reprit mademoiselle d'Ette, mais mon Emilie ne dira pas toujours ainsi : l'ivresse n'est pas à son comble ; elle y viendra, et alors..—Cet alors n'arrivera pas, je vous assure.—Oh ! que si. Les choses ont pris une tournure qui me plaît ; mais auparavant...—Auparavant ! que voulez-vous dire ?—Je veux dire, je veux dire.... Excusez, je vois que vous êtes occupée à écrire, je me retire ; et elle est sortie. Depuis une heure que je suis seule, je rêve sans pouvoir fixer aucune des idées que cette singulière conversation a fait naître en moi. Ah ! mon cher Francueil, demain j'arriverai à Paris ; j'irai me réfugier dans tes bras pour y oublier la nature entière.

LETTRE

DE MONSIEUR DE FRANCUEIL A MADAME D'EPINAY.

Si vous concevez l'excès de mon amour, ma chère Emilie, vous concevrez sans peine le désespoir où je suis de ne pouvoir aller passer la soirée avec vous. Je suis malade ; et il faut que je le sois beaucoup pour être contraint de renoncer au bonheur de vous voir. Je suis malade, oui ; mais ce n'est rien.... Ne soyez pas étonnée.... J'ai un mal de gorge assez violent pour m'obliger de rester au lit : demain j'irai, je l'espère, vous voir. Adieu, mon adorable amie, mon Emilie ; plaignez-moi d'être loin de vous, malgré.... Soyez toujours à moi.... Oui, aimez, aimez tant que vous pourrez celui qui vous adorera jusqu'au dernier moment de sa vie.

Reponse de Madame d'Epinay à M. de Francueil.

Quoi ! vous êtes malade, mon cher Francueil, et je ne puis vous voir, vous veiller, vous garder ? que vais-je devenir ? dans quelle inquiétude votre lettre m'a jetée !... Je l'ai trouvée en arrivant ; je n'ose vous envoyer ce que j'ai écrit. Ce mal de gorge me met au désespoir : peut-être, tandis que je vous écris ceci, le mal augmente. Avez-vous un médecin ? quel est-il ? songez que ce sont des maux auxquels il faut remédier promptement...

Si cependant....Cela n'est pas possible. Quelque chose qui en arrive, je vous envoie la copie de mon journal...Quel supplice ! Votre lettre est singulière; que je vous plaigne malgré...Mais malgré quoi ?... J'ignore ce que vous avez fait, ce que vous faites ; c'est bien assez de vivre loin de vous sans avoir encore à craindre pour votre santé....Que deviendrois-je, si ?....Ah ! mon cher Francueil, guérissez-vous promptement ; je ne saurois vivre et vous savoir malade. Si vous n'êtes pas demain en état de sortir, je ne sais ce que je ferai, ni si je ne risquerai pas d'aller vous voir. Adieu ; j'enverrai ce soir savoir de vos nouvelles ; j'y enverrai encore demain matin. Que deviendrai-je d'ici au temps que je pourrai vous voir ?

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A MONSIEUR DE FRANCUEIL.

Le 26 Avril.

Bon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? J'ai envoyé trois fois savoir de vos nouvelles. On n'a pu vous parler. On dit que vous êtes mieux ; mais que vous ne sortirez point encore aujourd'hui. Vous ne m'avez point écrit. Vous êtes mieux, Francueil, et vous ne m'avez point écrit ! Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Je n'ai osé vous écrire non plus, mais je ne puis plus y tenir. Francueil ! au nom de tout ce qui peut vous être cher, tirez-moi d'inquiétude, rendez-moi la vie. Avez-vous reçu ma

lettre ? Et l'ayant reçue, que dois-je croire de ce silence ? Sûrement on me trompe, on me cache votre état. Dites-moi ce que vous avez, comment vous êtes. Je ne croirai plus à votre amour si vous me trompez. Adieu, vous que j'adore ! répondez-moi promptement, ne perdez pas une minute.

Reponse de M. de Francueil à Madame d'Epinay.

Vous le voulez, ma chère Emilie, il faut vous dire la vérité, pour vous prouver au moins que je ne suis pas capable de vous tromper. Mais, ô Dieu ! que je crains l'impression que vous fera la nouvelle que j'ai à vous apprendre. Avant tout, croyez que je vous aime tous les jours davantage, et que je voudrois vivre et mourir dans vos bras.... Je suis mieux ; dans peu de jours il n'y paroîtra plus; et quant au genre de mes maux, tout ce que je puis vous dire, c'est que votre mari est un monstre, et vous une adorable créature. Mais la sécurité où vous êtes sur votre santé m'effraie pour vous. Voilà, mon adorable amie, ce que je comptois vous dire dans quelques jours, et ce que je voulois éviter de vous écrire. Je suis un peu affoibli, et je ne puis vous en dire davantage. J'espère incessamment aller à vos pieds vous jurer l'amour le plus tendre.

LETTRE

DE MADEMOISELLE D'ETTE AU CHEVALIER DE VALORY.

En voici bien d'une autre, mon cher chevalier! Ecoutez ceci. Vous savez ce que je vous disois l'autre jour sur l'amour que Francueil avoit pour Emilie. Eh bien! vous verrez que la chère petite a étouffé tous ses scrupules, et ce qui s'en est suivi.... Hier, en sortant de chez vous, je rencontrai son laquais; je lui demandai ce que faisoit sa maîtresse, et si elle étoit chez elle. Il me répondoit que oui, qu'elle s'étoit trouvée mal, qu'elle ne comptoit point retourner à la campagne de quelques jours, et qu'elle avoit fait venir son fils qui venoit d'arriver. Il ajouta qu'elle avoit fait fermer sa porte, avec ordre de ne laisser entrer qui que ce fût. Cela me donna de la curiosité, et je résolus d'entrer chez elle, bon gré, mal gré. On me dit, en effet, qu'elle étoit sortie. Je parvins avec assez de peine à faire accroire au portier qu'elle m'avoit envoyé chercher, et que cet ordre n'étoit pas pour moi. Lorsque je me trouvai à la porte de sa chambre, je n'en fus guère plus avancée; elle s'y étoit enfermée. J'entendis son fils pleurer; la gouvernante et elle parloient en même temps: je ne concevois rien à tout cela. Ne pouvant pas me faire entendre, je fis le tour par la chambre de l'enfant; et comme elle com-

munique à celle d'Emilie, j'entrai sans être annoncée. Elle étoit échevelée, sa robe retroussée dans ses poches ; et assise sur la fenêtre, les pieds appuyés sur un tabouret. Ses yeux étoient hagards et fixés sur son fils. Je compris, par quelques mots, qu'elle grondoit la gouvernante d'avoir voulu le corriger mal à propos. Mais je ne concevois pas qu'un sujet aussi léger eût pu la mettre hors d'elle-même comme je la voyois. Dès qu'elle m'aperçut, elle jeta un cri et sauta à terre. Elle vint à moi d'un air égaré, me prit la main, et en me menant dans son cabinet : Que venez-vous faire ici, me dit-elle d'un ton pénétré ? C'est pourtant vous qui êtes cause....Ce sont vos conseils, vos pernicieux conseils. Puis se tournant vers la gouvernante : Emmenez mon fils, que je ne l'entende plus crier ; cela me tue. Qu'on me laisse. Mais allez vous-en aussi, continua-t-elle en s'adressant à moi, et me repoussant, en entrant dans le cabinet. Comment avez-vous fait pour pénétrer ici ? Elle se jeta sur le sopha qui étoit auprès de la fenêtre, et se cacha le visage dans ses mains en sanglottant.

Pour moi je restai si étonnée, que je ne pus lui dire un mot. Elle releva la tête : les larmes commençoient à tomber de ses yeux. Elle me dit d'un ton ferme : Je ne vous dirai rien ; je ne puis vous rien dire : je suis assez malheureuse ; ne me tourmentez pas davantage ; laissez-moi, au nom de Dieu, laissez-moi. Elle garda encore un moment

le silence, et puis elle continua : Ce n'est pas votre faute ; mais que ne me parliez-vous plutôt : il m'en alloit coûter la vie....La vie !....m'écriai-je.... Oui, reprit-elle, et c'est mon fils qui me l'a sauvée.

Plus elle me parloit, et moins je comprenois son discours. Je m'assis auprès d'elle, et je la conjurai par tout ce que j'imaginois de plus capable de l'attendrir, de m'expliquer cette énigme. J'eus de la peine à l'y résoudre : ses propos étoient sans suite, mais tous véhémens, mêlés de reproches et d'amitié. Elle céda enfin à mon empressement. Je vais parler, me dit-elle ; mais comment avoir le courage de vous envisager ensuite ? Je vous ferai autant d'horreur que je m'en ferai à moi-même. N'importe ; il me faut peut-être encore une secousse pour déterminer mon sort. Elle se leva et alla fermer la porte aux verroux ; elle regardoit autour d'elle, comme si elle eût craint des témoins : elle se remit à sa place, et se renfonça le plus qu'elle put à l'ombre du rideau de la fenêtre ; et après avoir rêvé un moment, je vis qu'elle faisoit un effort prodigieux pour parler.

Elle me fit vraiment de la peine ; elle me dit qu'elle avoit enfin vaincu ses scrupules ; qu'elle avoit cédé à l'amour de Francueil ; qu'elle vouloit m'en faire un mystère, et que je l'aurois en effet ignoré, si je n'avois aujourd'hui forcé sa solitude.

Je ne voyois rien dans tout cela qui pût la porter au désespoir. Elle me regarda fixement ; puis baissant la vue : il est malade, me dit-elle.

Comment, lui dis-je ? Elle se taisoit, sa respiration étoit précipitée ; elle se tordoit les mains. Vous ne pouvez deviner, continua-t-elle d'un ton sinistre, l'horreur de ma situation ; et me secouant le bras fortement ; oui, il est malade.... Alors seulement je compris quel devoit être son désespoir. Je l'embrassai, je la consolai du mieux qu'il me fut possible ; et je parvins à lui faire entendre qu'ignorant elle-même son état, elle n'avoit aucun reproche à se faire. Je lui demandai comment elle avoit été instruite de celui de Francueil, et depuis quand elle l'étoit? Par une lettre, me dit-elle. Je l'ai relue vingt fois, avant de croire à mon malheur ; mais enfin, lorsque je n'en ai plus douté, le désespoir s'est emparé de moi au point que.... Oserai-je bien vous dire jusqu'à quel point ma tête s'étoit égarée ! Dites, lui répondis-je, en la serrant dans mes bras, dites tout à votre amie. Eh bien ! reprit-elle, ne pouvant plus me souffrir, réfléchissant que j'étois liée pour ma vie à un homme que je méprisois, et qui me tourmentoit par ce que j'avois de plus cher, qui m'avoit fait commettre sans le vouloir une action infâme, je me suis résolue à me débarrasser d'une vie qui m'étoit à charge. Je m'étois enfermée, et j'étois déjà montée sur la fenêtre où vous m'avez trouvée assise, avec la ferme résolution de m'y jeter, lorsque mon fils s'est sauvé, en pleurant, de sa chambre dans la mienne. Il est venu se jeter dans mes genoux ; sa présence m'a émue et m'a rappelé ce que je lui devois. Vous

savez le reste, puisque vous avez forcé mon silence et ma retraite ; vous ne m'abandonnerez plus : songez qu'il faut me sauver de moi-même ; mais Francueil ! Francueil ! que deviendra-t-il ? il doit me haïr....

Je ne saurois, mon cher chevalier, vous faire le détail des différens sentimens qui l'occupèrent, le reste de la soirée : je la passai avec elle. Ce matin j'ai écrit un mot à Francueil. Son état n'est point aussi fâcheux qu'Emilie l'imagine : il pourra venir la voir demain ou après-demain. Elle vouloit retourner à la campagne, mais je l'en ai dissuadée ; il faut traiter ceci plus sérieusement que cela ne l'a été. Cependant sa situation est bien plus délicate qu'il y a trois mois ; car je ne serois pas fort étonnée que M. d'Epinay ne poussât la mauvaise foi aussi loin qu'elle peut aller. C'est pourquoi j'avois conseillé à la petite femme de tout déclarer d'avance à ses parens. Elle doit avoir le cœur net sur les procédés : elle n'a rien gagné à en avoir d'honnêtes et de délicats ; mais Emilie, qui croit à peine le mal lorsqu'elle le voit sous ses yeux, est bien éloignée de le prévoir ou de le supposer possible. Elle a voulu écrire à son mari : ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle n'a pas encore eu de ses nouvelles depuis son départ. Il a écrit à son père pour avoir de l'argent, et s'est contenté de faire faire des complimens à sa femme. Elle est dans un désespoir inconcevable. Tout cela est entrelardé d'une sorte de haine pour son mari, et néan-

moins de remords d'avoir cédé à son amant ; de manière qu'elle ne sait ni ce qu'elle dit, ni ce qu'elle fait. Je coucherai ici cette nuit ; il faut bien aller jusqu'au bout. Ne venez pas me chercher demain ; je ne serois pas chez moi, et vous ne devez pas être sensé savoir ce que je fais ici. Bonjour. Si j'ai le temps demain matin, je vous instruirai de notre marche.

Le lendemain.

Pardon mille fois, mon cher chevalier, j'ai oublié de vous envoyer ma lettre, et je viens de la retrouver dans mon sac à ouvrage : vous la recevrez à votre réveil.

L'état de madame d'Epinay a été jugé des plus graves ; il n'y a plus eu moyen de rien cacher aux grands parens dans cette extrémité. Elle a écrit à son mari une lettre plus aigre et plus sèche qu'à elle n'appartient. Je commence à croire que si sa passion dure, on en pourra faire quelque chose. Elle a écrit aussi à son beau-père ; elle le charge d'apprendre à sa mère la cause de son séjour à Paris. Sa lettre est toute pleine de son trouble ; si elle avoit à faire à des gens plus fins, je ne la lui laisserois pas envoyer. Je ne doute pas qu'ils n'arrivent tous incessamment.

La maladie de M. de Francueil est une époque fâcheuse : je meurs de peur qu'on n'ait quelques soupçons. Cependant, nous devons le voir demain matin ; il a mandé qu'il viendroit dîner avec nous.

Je crois qu'il est très-essentiel que cette première entrevue se passe avant l'arrivée des parens. Pour n'être point surpris, nous ne ferons partir l'exprès que nous envoyons à M. de Bellegarde que demain matin. Bonjour, mon cher chevalier, recevez mon tendre respect.

LETTRE

DE MADEMOISELLE D'ETTE AU CHEVALIER DE VALORY.

Quel spectacle je viens d'avoir ! Ah ! bon Dieu ! quelle tête et quelle âme ! Que cette petite femme est intéressante ! Quelle élévation ! Quelle honnêteté ! Francueil est venu dîner ; elle s'est retirée lorsqu'elle a entendu sa voiture. Je lui avois conseillé d'éviter les regards des domestiques au premier moment de l'entrevue ; elle a suivi mon conseil. Lorsqu'ils ont été retirés, j'ai mené M. de Francueil dans le cabinet de madame d'Epinay : elle s'est levée pour aller à lui, et s'est précipitée à ses pieds, en se cachant le visage de ses mains. Malheureuse que je suis ! s'est-elle écriée, tuez-moi, tuez-moi, monsieur ; je ne veux plus vivre, puisque je n'ose plus vous regarder. Francueil l'a relevée en la serrant tendrement dans ses bras ; mais elle a été tout à coup si frappée de sa pâleur et de son changement, qu'elle en est restée immobile ; la douleur, le désespoir se sont peints dans ses yeux en le fixant ; elle les a détournés de lui, et

est retombée dans son fauteuil en fondant en larmes et me montrant M. de Francueil.

Il s'est jeté à son tour à ses genoux ; elle ne disoit mot ; mais je n'ai de ma vie vu un silence, ni des gestes si expressifs. On voyoit qu'elle étoit combattue par la douceur de le revoir, et par le désespoir de le revoir dans l'état où il étoit, et dont elle seule étoit cause. Ce dernier sentiment paroissoit le plus fort ; elle ne pouvoit ni le regarder, ni s'approcher de lui ; elle l'évitoit, elle se cachoit le visage : on eût dit qu'elle se faisoit horreur à elle-même. Francueil, par les propos les plus doux et les plus honnêtes, tâchoit en vain de la calmer ; elle répondoit laconiquement ; mais presque tous ses mots avoient le caractère de la douleur la plus profonde, et en même temps de la plus grande élévation d'âme. Je voudrois vous rendre tout ce qui s'est dit de part et d'autre ; mais la conversation étoit trop décousue pour que j'aie pu la retenir.

Nous avons tâché de la distraire de sa douleur ; elle y rapporte tout. Par exemple, je dis que ne valant pas mieux qu'une autre, et que m'étant rendue maîtresse de moi-même à dix-sept ans, je n'avois, Dieu merci, à rougir de rien de tout ce que la jeunesse et la légèreté avoient pu me faire faire. J'en aurois dit autant jusqu'à vingt-trois ans, reprit-elle ; mais j'en ai eu vingt-quatre, il y a un mois ; j'ai vécu cinq semaines de trop. Francueil lui fit des reproches de ce propos qui pouvoit être équi-

voque. Vous vous trompez, mon ami, lui dit madame d'Epinay, il y a trois mois que je vous aime. Mais qu'auroit fait de pis celle qui vous auroit haï ?

Vous imaginez bien que nous n'avons rien négligé pour la calmer : sa douleur est sombre et profonde. Vous voilà au courant. Je n'ai pas le temps, mon cher chevalier, de vous faire de longs détails ; je suis pressée de rejoindre Emilie qui m'a priée de ne la pas laisser long-temps seule ; elle dit que son âme est fatiguée.

Nous attendons M. de Bellegarde et madame d'Esclavelles. Ils ont mandé qu'ils alloient arriver. Emilie a cependant été un peu plus tranquille. Après le dîner, nous sommes convenus que nous glisserions adroitement, dans la conversation, que nous avions vu M. de Francueil tous le jours : nous dirons aussi qu'il a eu un mal de gorge en arrivant d'Epinay, qui l'a tenu un jour au lit, et qu'il part le soir pour une autre campagne. En effet, il s'absentera, et mandera, de je ne sais où, qu'il a la fièvre tierce, afin que s'il revient dans quelques jours, on ne soit pas étonné de son changement, qui est excessif. Vous pourrez venir me voir demain matin ; je serai en état de vous dire ma marche.

A huit heures du soir.

Comme j'étois encore à vous écrire, les grands parens sont arrivés ; ils n'ont, ma foi, manqué

Francueil que de dix minutes. Je ne sais ce qu'ils auroient pu penser en le voyant.... Il m'a semblé un moment que tout ce que madame d'Epinay avoit d'énergie dans l'âme l'avoit abandonnée à l'aspect de ses parens. Je l'ai trouvée en entrant dans les bras de sa mère, qui a retrouvé toute l'activité que sa fille avoit perdue. Elle est dans une douleur extrême et dans une colère effroyable contre son gendre. Elle vouloit lui écrire : je crois que sa lettre auroit été d'un beau style. M. de Bellegarde tenoit la main de sa belle-fille, la consoloit, ainsi que sa mère et juroit qu'il étoit heureux pour son fils qu'il eût ignoré son indigne conduite, dans le premier moment de l'accident. Il espère, dit-il, que cette leçon le corrigera pour sa vie. Emilie, qui jusqu'à présent n'a cherché qu'à excuser son mari, a combattu tant qu'elle a pu cette idée de M. de Bellegarde. Je m'en flattois comme vous, mon père, lui a-t-elle dit ; mais quelle espérance pourra vous rester, lorsque vous apprendrez telle chose ? Et sans reprendre haleine, elle a fait l'histoire des procédés, des torts et des principes de M. d'Epinay. Mais ce qui m'a fait voir sa mauvaise tête, au milieu de cette confession, c'est qu'elle a enchâssé, dans tout cela l'histoire de ses propres étourderies ; et, en vérité, peu s'en est fallu qu'elle n'ait aussi parlé de Francueil.

J'en mourois de peur, lorsque je l'ai vue ainsi en train de tout dire. Au reste, l'indignation contre le d'Epinay étoit si forte, qu'il n'a guère été

possible d'appuyer sur les fautes de sa femme, qui auroient paru très-graves dans tout autre temps ; j'en suis certaine. On la plaint, on la caresse ; mais malgré l'heureuse prévention où l'on est pour elle, jamais elle n'a eu le courage de prononcer le nom de Francueil ; il a fallu que je dise tout ce dont nous étions convenues.

Madame de Beaufort a appris, je ne sais comment, que madame d'Epinay étoit à Paris ; elle lui a fait dire, ce soir, qu'elle la viendroit voir demain. Nous n'avons rien fait savoir à madame de M***. Il est certain qu'il n'est pas possible de recevoir des visites dans l'état où est Emilie : et quoi répondre à des amis qui ont le droit de questionner ?.... De plus, son désespoir la trahiroit. Vous pouvez venir me voir un moment, dans ma chambre, demain matin. Bonjour, bonsoir, mon cher chevalier ; à demain.

P.S. A propos, j'allois passer sous silence le sermon qui se trouve tout à travers votre lettre. Vous ne l'avez pas fait sérieusement, sans doute. J'admire que ce soit précisément ceux à qui on prend intérêt et qu'on aime, qu'on juge presque toujours mal, et envers qui l'on soit le plus injuste. Si j'ai fait des questions sur la fortune et sur la générosité de ceux qui viennent chez Emilie, je n'en sais rien ; mais il est très-faux de dire que c'est toujours mon premier soin. J'ignore qui vous a fait faire cette belle remarque, mais elle est très-plate ; car elle ne prouveroit autre chose, si elle étoit fondée, que

l'envie que j'ai d'apprécier ces merveilleuses réputations si vantées, et dont je rabats toujours la moitié, quand celui que l'on prône est riche et généreux : c'est ma pierre de touche, à moi ; entendez-vous, chevalier ?

Il est aisé de voir que madame d'Epinay, en dévoilant à ses parens la conduite de son mari, cherchoit, peut-être même à son insu, des motifs d'excuse pour une foiblesse qu'elle avoit bien de la peine à se pardonner. Mais où mademoiselle d'Ette croit reconnoître le caractère d'une mauvaise tête, moi j'y vois celui de la droiture et de l'équité ; et rien ne me prouve mieux, au contraire, l'honnêteté de madame d'Epinay. Quant au chevalier de Valory, je l'ai connu assez particulièrement pour lui rendre la justice de dire que l'on feroit tort à son caractère, si l'on en jugeoit d'après le ton leste que mademoiselle d'Ette mettoit dans les confidences les plus graves. J'ai cru qu'il étoit bon, pour toutes sortes de raisons, de donner connoissance des lettres de cette demoiselle au chevalier ; je dirai plus tard comment elles sont tombées entre mes mains.

Madame d'Epinay resta à Paris pendant trois semaines. Mademoiselle d'Ette s'établit auprès d'elle ; M. de Bellegarde et madame d'Esclavelles retournèrent à la campagne avec le petit d'Epinay, et venoient de temps en temps voir ma pupille. Comme elle m'avoit fait dire qu'elle étoit malade

je lui rendois visite presque tous les jours. Les personnes que je rencontrois le plus souvent chez elle étoient madame de Beaufort, madame de M*** et M. de Gauffecourt. Personne ne soupçonna la véritable cause de la maladie de madame d'Epinay. Au bout de huit à dix jours, M. de Francueil revint aussi la voir.

Je fis quelques reproches à ma pupille sur l'oubli qu'elle avoit fait de moi ; elle s'en défendit assez mal, quoique avec le ton de l'intérêt et de l'amitié. Je ne fus pas long-temps à m'apercevoir de ses intelligences avec M. de Francueil ; mais j'avoue que je n'en fus pas fâché, connoissant à celui-ci la réputation d'un homme sensé.

Au bout d'un mois, ils retournèrent à Epinay. Ma pupille, au milieu de son bonheur, avoit des momens de mélancolie profonde, dont M. de Francueil lui-même avoit peine à la tirer. Il avoit trouvé le secret de plaire infiniment à M. de Bellegarde et à madame d'Esclavelles. Il chercha les moyens de donner quelque dissipation à Emilie. En exagérant à M. de Bellegarde le besoin qu'elle en avoit, il l'engagea à rassembler un peu plus de monde chez lui. M. de Bellegarde y consentit ; et comme autrefois il avoit eu beaucoup de goût pour le spectacle, il fit construire un joli théâtre dans son château. Emilie, qui au fond se trouvoit heureuse et ne désiroit rien, eut quelque répugnance à se prêter à ces sortes d'amusemens; mais ces succès l'encouragèrent si bien, que ce qu'elle

n'avoit d'abord fait que par complaisance, devint chez elle un goût dominant, et même une passion. Les reproches que je lui avois faits sur son silence lui donnèrent l'envie de me faire le détail de ses amusemens, ne voulant rien me dire de l'intérieur de son âme.

Reprise du Journal.

Je ne me doutois pas que j'eusse le talent de bien jouer la comédie ; on le prétend pourtant ; mais je crois que mes grands parens, qui ont un peu perdu de vue les bons modèles en ce genre ; et qui au fond ont conservé le goût des plaisirs qu'ils se refusent, jouissent des mauvaises copies qu'ils ont à leurs ordres, faute de mieux. M. de Francueil, qui possède tous les agrémens qu'on peut désirer dans la société, a par excellence celui d'être un bon acteur. C'est lui qui a mis notre troupe en train ; il est notre directeur. Madame de M***, madame d'Houdetot, M. de Jully et moi, voilà toute notre troupe, quant à présent ; mais nous attendons une recrue.

Nous avons débuté par *l'Engagement téméraire*, comédie nouvelle, de M. Rousseau, ami de Francueil qui nous l'a présenté. L'auteur a joué un rôle dans sa pièce. Quoique ce ne soit qu'une comédie de société, elle a eu un grand succès. Je doute cependant qu'elle pût réussir au théâtre ; mais c'est l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit, et peut-être d'un homme singulier. Je ne

sais pas trop cependant si c'est ce que j'ai vu de l'auteur ou de la pièce qui me fait juger ainsi. Il est complimenteur sans être poli, ou au moins sans en avoir l'air. Il paroît ignorer les usages du monde ; mais il est aisé de voir qu'il a infiniment d'esprit. Il a le teint brun ; et des yeux pleins de feu animent sa physionomie. Lorsqu'il a parlé et qu'on le regarde, il paroît joli ; mais lorsqu'on se le rappelle, c'est toujours en laid. On dit qu'il est d'une mauvaise santé, et qu'il a des souffrances qu'il cache avec soin, par je ne sais quel principe de vanité : c'est apparemment ce qui lui donne, de temps en temps, l'air farouche. M. de Bellegarde, avec qui il a causé long-temps, ce matin, en est enchanté, et l'a engagé à nous venir voir souvent. J'en suis bien aise ; je me promets de profiter beaucoup de sa conversation. Mais pour revenir à nos fêtes ; réellement elles ont été très-agréables. Notre auditoire étoit nombreux en paysans et en domestiques. Le président de M*** ne veut plus que sa femme soit des nôtres. Le fait est qu'elle jouoit un rôle un peu gai, qu'elle s'étoit approprié à la lecture de la pièce, et qu'elle l'a rendue très-lestement ; peut-être trop.

LETTRE

DE MADEMOISELLE D'ETTE AU CHEVALIER DE VALORY.

Ah! ah! voici un ton nouveau. Sans doute, mon cher chevalier, je m'amuse beaucoup ici, je ne vous le cache pas ; mais vous ne savez donc pas que s'il eût dépendu de moi d'aller vous rejoindre, je n'y aurois pas manqué. Quelle mauvaise querelle vous me cherchez, tandis qu'en vérité je serois bien plus en droit de vous en faire. Que faites-vous, je vous prie, à Paris, lorsque vous n'avez aucune bonne raison d'y rester ; et que vous êtes persécuté pour venir ici ? M. de Bellegarde voús regrettoit encore hier, au milieu des fêtes que ses enfans lui ont données. Vous avez eu grand tort de toute manière de n'y pas venir. Mais il faut que ce soit toujours, nous autres pauvres bêtes, qui nous rangions aux volontés de nos sultans ; et jamais ils ne veulent se prêter à ce qui nous est agréable, que lorsqu'ils ne savent absolument que devenir. Pour vous punir, vous ne saurez que le plus tard que je pourrai les raisons que j'ai de céder au désir qu'on marque ici de me garder ; ou je nè vous le dirai peut-être pas du tout ; car enfin, suis-je tenue à vous rendre compte des motifs de ma conduite ? Notre association n'est-elle pas libre au fond ? Je suis obsédée de vos reproches ; j'en suis même piquée ; tandis que si je voulois bien y

regarder....J'aime mieux, pour faire trève à votre humeur et à la mienne, vous compter tout ce qui se passe ici. Vous auriez été content de la comédie au-delà de ce que vous pouvez imaginer. Emilie et madame de M*** ont le talent le plus décidé. Emilie a un son de voix et un naturel, des yeux, un sourire qui troublent l'âme, malgré qu'on en ait. La petite présidente est d'une folie et d'un leste à faire mourir de rire. Les hommes ne sont pas aussi excellens, mais ils ne gâtent rien.

Nous avons eu vraiment une pièce nouvelle, et Francueil a présenté le pauvre diable d'auteur, qui vous est pauvre comme Job, mais qui a de l'esprit et de la vanité comme quatre. Sa pauvreté l'a forcé de se mettre, quelque temps, aux gages de la belle-mère de Francueil* en qualité de secrétaire. On dit toute son histoire aussi bizarre que sa personne ; et ce n'est pas peu. J'espère que nous la saurons un jour. Nous prétendions hier, la petite M*** et moi, qu'à nous deux nous la devinerions. Malgré sa figure, disoit-elle (car il est certain qu'il est laid, quoique Emilie le voye joli), ses yeux disent que l'amour joue un grand rôle dans son roman. Non, lui dis-je; son nez me dit que c'est la vanité. Eh bien ! l'un et l'autre....Nous en étions là, lorsque Francueil vint nous apprendre que c'étoit un homme d'un grand mérite....Cela pourroit bien être vrai ; cependant....Il est certain que sa

* Madame Dupin.

pièce, sans être bonne, n'est pas d'un homme ordinaire : il y a des situations fortes, et rendues avec beaucoup de chaleur. Tout ce qui est de gaîté est de mauvais ton ; tout ce qui est de discussion et de causerie, même de persiflage, est excellent, quoiqu'avec un peu d'apprêt. Notre troupe la redonnera ; il ne tiendra qu'à vous d'en mieux juger, ou du moins d'en juger par vous-même. M. de Bellegarde et madame d'Esclavelles rient aux larmes ; ils sont rajeunis de dix ans.

Vous saurez d'ailleurs que la comtesse d'Houdetot est devenue très-aimable ; son esprit s'est formé. Elle est bien un peu étourdie ; mais elle est si naturellement honnête, que c'est un agrément de plus pour une femme aussi jeune. Il ne tiendroit qu'à nous de la croire coquette, mais Emilie nous assure qu'il n'en est rien, et véritablement je le crois. Francueil tourne la tête à toutes ces jeunes femmes.

Emilie n'en est point jalouse, parce qu'elle voit clairement qu'il n'a des yeux que pour elle, et qu'il se moque des autres. Elle n'est pas même la seule qui soit dans le cas de s'en apercevoir. Je crains bien qu'ils ne restent pas heureux longtemps, car ils affichent trop leur bonheur. Madame de M*** a déjà fait sur eux ses remarques ; mais elle n'est pas la plus dangereuse. Je soupçonne madame d'Esclavelles de n'être pas absolument sans inquiétude sur sa fille et Francueil. Elle les examine beaucoup, et la crainte d'éveiller l'atten-

tion d'Emilie sur ce qui n'est peut-être pas, l'empêche de parler, ou je suis bien trompée. Elle a, dans de certains momens un ton plus sérieux avec Francueil ; et c'est alors qu'elle en dit plus de bien que jamais à M. de Bellegarde : enfin, je crains qu'il ne se forme quelque orage sur la tête de cette pauvre Emilie. J'en serois fâchée, car il m'en reviendroit peut-être quelques petites éclaboussures ; sans compter que c'est, en vérité, une bonne petite âme, à qui il seroit dommage de causer du chagrin. Savez-vous ce qu'elle a fait, il y a deux jours ! M. de Bellegarde lui proposa de placer vingt mille livres d'un remboursement de contrat qu'on alloit lui faire, dans une opération en laquelle il a confiance, et qui doit rapporter, tous frais faits, 13 à 14 pour 100 par an. Vous êtes le maître, lui dit-elle, mon père : tout ce que vous ferez sera bien fait. Mais ne pourrois-je pas proposer un arrangement ? Ce seroit de mettre dix mille francs pour mon compte, et que les dix autres fussent un prêt que je ferois à mademoiselle d'Ette au moyen de quoi je ne m'en réserverois que le fond, et tous les profits lui en appartiendroient tant que dureroit l'affaire. M. de Bellegarde, touché par tant de générosité, y consentit, et tous deux me forcèrent, malgré mes refus, ma répugnance et mon embarras, à accepter leur bienfait. L'acte en fut signé entre nous sur-le-champ . . . . Eh bien ! ne voilà-t-il pas que je vous ai tout dit ? Je n'en voulois rien faire cependant. Ah ! maudite foiblesse ! Ai-je

raison, à présent, de ménager ces gens-là, et de leur complaire ?

Francueil s'en va dans huit jours. Je ne sais ce que nous ferons d'Emilie lorsqu'il sera parti. Adieu, cette fois, mon vilain petit chevalier. Mandez-moi par l'exprès qui vous portera ma lettre, si nous pouvons compter sur vous cette semaine. Adieu ; je vous embrasse et vous boude de tout mon cœur.

Suite du Journal.

Francueil part demain.... Je n'ai plus la force d'écrire. Je suis désolée.... Il vient de venir, une minute, dans mon appartement ; car nous n'osons presque pas quitter ensemble le salon où l'on est rassemblé. Il m'a apporté une boîte à bonbons, où il a fait peindre l'instant où il est à mes genoux dans la pièce que nous avons jouée. Quoique ce ne soit pas des portraits, les attitudes sont si vraies, les deux personnages ont l'air si passionnés !.... Oh ! ce ne peut être que nous !

Mais pourquoi donc ne me donneroit-il pas son portrait ?

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A MONSIEUR DE FRANCUEIL.

Tu crois être absent, peut-être ? Ah ! cher ami, tu te trompes ; tu ne m'as pas quittée. Je t'ai vu partout ; je t'ai senti près de moi. Ta main a pressé

la mienne; mon cœur a palpité....Pourquoi cette illusion ne peut-elle pas durer jusqu'à ton retour? ....que fais-tu actuellement? où es-tu? tu penses à moi, n'est-ce pas? j'ai vu ton cœur serré, en me quittant ; à peine tu retenois tes larmes. As-tu lu dans mes yeux ma douleur ? puis-je penser au temps que durera ton absence ? que veux-tu donc que je devienne ?....Il me semble que tout le monde m'examine. Je redoute sur-tout ma mère ; comment dérober ma douleur à ses regards ? A chaque instant les pleurs me suffoquent, et il faut me contraindre, il faut même supporter toutes les froides plaisanteries dont on m'accable au sujet de ton départ. Je viens m'en dédommager auprès de toi. Hier, pendant toute la promenade, j'ai tenu ton présent entre mes mains; présent précieux et cher à mon cœur! En vérité, il y a dans cette boîte je ne sais quoi qui parle à l'âme. Combien je me trouverois heureuse d'avoir ton véritable portrait! Oh ! je l'aurai.

A peine ai-je pu causer aujourd'hui avec mademoiselle d'Ette: c'est cependant la seule personne à qui je puisse me permettre de parler de toi. M. Rousseau nous a promis de venir demain. Vous n'imaginez pas combien j'ai trouvé de douceur à causer avec lui. Il vous aime; il a votre estime et votre amitié ; sa présence m'aidera à supporter mon ennui ; il paroît se plaire avec moi ; je me promets bien de lui faire répéter souvent tout ce qu'il m'a dit de vous. Ah ! cher

Francueil, donne-moi de tes nouvelles ; je voudrois ....tu vas me croire folle ; je voudrois avoir le plan de ta chambre, de la maison que tu habites, de tous les endroits où tu peux te trouver sans moi. Tu vois, par ce souhait, que je ne veux pas être un seul moment sans penser à toi.

LETTRE

DE M. DE FRANCUEIL A MADAME D'EPINAY.

Un sort cruel m'arrache aux bras où réside ma vie ....Eh! qu'en ai-je affaire, de cette vie, puisque je ne dois pas la passer auprès de vous? Ma tendre, ma divine amie, où êtes-vous?....Des espaces, qui me semblent immenses, nous séparent. Avec quelle vitesse ils se sont étendus! Avec quelle rapidité ils m'ont éloigné de vous!... Que tout ce qui m'environne est triste! L'univers n'est qu'un désert pour moi. Je ne sais ni parler, ni articuler une parole, si ce n'est pour prononcer le nom d'Emilie, et pour la demander à tout ce que je vois. Hélas! je suis sans espérance; ils ne me rendront pas celle que j'adore. Mon âme ne peut envisager notre séparation sans se briser. La raison est bien foible quand la passion la combat. Mon père a parlé de vous pendant toute la route ; je ne l'ai jamais tant aimé. Il connoît bien votre mari tel qu'il est, ma tendre amie: on vous rend justice. Jusqu'à ma belle-mère, qui n'a jamais dit de bien d'une femme plus jeune qu'elle, et qui convient

que vous méritiez un tout autre sort. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est qu'elle vous loue précisément des vertus qui lui manquent. Elle admire qu'avec beaucoup d'esprit et de grâce vous soyez indulgente, et pour celles qui ne vous valent pas, et pour celles qui pourroient vous le disputer. Je serai encore deux jours sans recevoir de vos nouvelles. Quel supplice! Demain, à six heures du matin, nous continuerons notre route. Je me leverai à cinq, pour vous dire encore un mot avant de faire partir ma lettre. Adieu; plaignez votre ami, mon Emilie.

Le lendemain.

Le jour paroît en vain pour moi; à quoi me sert sa clarté, puisqu'on ne me laisse pas le loisir d'écrire à mon Emilie? Ah! je n'ai rien à voir, puisque je ne verrai pas celle que mon âme adore uniquement, celle qu'elle cherche, celle qu'elle appelle, celle qui fait naître en moi de si tendres et de si vives émotions. Les cruels qui me causent tant de peine ne sauroient concevoir cet état. Jamais ils n'ont rien perdu de si précieux et de si nécessaire que l'est à mon existence celle dont ils m'ont privé. Il n'est rien pour moi loin de vous, mon adorable amie. Tout ce que l'univers renferme ne sauroit offrir le moindre soulagement à la douleur que me cause notre séparation.

Adieu, je pars; mon premier soin sera de répondre à tes lettres; car j'espère en trouver en ar-

rivant. Adieu, adieu, mille fois. Viens, viens, dans mes bass ; viens me voir expirer de tendresse sur cette bouche où mon âme enivrée respire le souffle qui l'anime. Vous que l'amour le plus pur, le plus vif et le plus tendre a fait l'arbitre de mon sort, pardonnez les plaintes d'un ami pour qui le monde entier n'est plus rien que vous. Qu'on me laisse jouir en liberté du bonheur d'adorer mon Emilie, je renonce à tout le reste. Sa tendresse est le souverain bien ; le seul que j'ambitionne.

Suite du Journal.

Nous avons fait aujourd'hui une promenade délicieuse, à laquelle il ne manquoit que la présence de mon tendre ami, pour remplir mon âme de la plus douce satisfaction. C'est, par dessus tout, une conversation que j'ai eue avec M. Rousseau à cette promenade, qui m'a enchantée. J'ai encore l'âme attendrie de la manière simple, et originale en même temps, dont il raconte ses malheurs. Il est de retour à Paris depuis trois ans, et c'est la nécessité d'essuyer une injustice, et la perspective d'y être pendu, dit-il, qui l'y a ramené. (*)

(*) Comme il s'agit ici de l'affaire de Rousseau avec M. de Montaigu, ambassadeur de France à Venise, auprès duquel il fut accusé d'avoir vendu le chiffre de l'ambassade, et que, malgré les efforts de madame d'Epinay pour conserver l'originalité du récit de Rousseau, le fait est rapporté avec toutes ses circonstances dans le VIIe. livre des Confessions, il vaut mieux y renvoyer le lecteur, ainsi qu'à la lettre de M. Dutheil, insérée dans la correspondance de J.-J. Rousseau, année 1744.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. DE FRANCUEIL.

Mon ami, nous sommes perdus! Je suis désolée; que devenir? Une exécrable créature, une créature infernale a tout mandé à M. d'Epinay; il sait tout. Je viens de recevoir une lettre de lui. Cela est affreux;.... mais il ne peut y avoir que mademoiselle d'Ette qui sache.... Ne la soupçonnez pas cependant, ce n'est sûrement pas elle; je ne me pardonnerois pas d'en avoir l'idée, et je vais tout à l'heure, en toute confiance, lui porter ma lettre. Peut-être a-t-elle commis quelque indiscrétion....Non, cela ne se peut pas non plus; elle m'aime trop. Je reconnoîtrois plutôt à cette infamie la plus sotte et la plus impertinente des parentes. Mais comment auroit-elle su?....

M. d'Epinay me raille sur les ressources de ma solitude; il me fait des reproches sur mon silence....Lui, des reproches! Cela lui va bien. Il en sait, dit-il, la cause. Il voit avec peine que son retour fera mon malheur et le sien. Il me conseille de bien ménager mes dupes; elles ne le seront pas toujours. Il dit encore que si je n'y prends garde, *les veilles cachées* dérangeront ma santé, et qu'il espère bien qu'alors je ne m'en prendrai plus à lui. *Les veilles cachées!* Qui peut avoir dit cela, par exemple?.....Il est vrai que mademoiselle d'Ette ne met pas toujours la même importance que moi....Ces doutes me fatiguent

et m'importunent ; je vais la trouver et m'expliquer avec elle.... O Dieu ! si j'allois n'être pas satisfaite de ses réponses ?.... Je le serai ; j'en suis sûre.

Le soir.

Mon ami, mon amour suffit à peine pour me soutenir ; mademoiselle d'Ette a pensé me perdre .... Quelle femme !.... Que vais-je devenir ?.... Il faudra donc.... Je n'ai pas le courage de poursuivre ; elle vous mandera tout. Je ne sais encore où j'en suis. Que je redoute de me trouver seule avec ma mère !.... J'ignore ce qui résultera de toutceci ; mais je saisque je t'adore, et que je t'adorerai toujours. Je neveux voir que cela dans l'avenir.

Suite de la même Lettre par Mademoiselle d'Ette.

Tranquillisez-vous, notre bon ami ; il falloit jouer à quitte ou double, et j'étois presque sûre du succès. Je me trouvois déjà dans le salon lorsque madame d'Epinay, d'un air troublé et d'une voix éteinte, vint me prier de passer un moment avec elle dans mon appartement. Bon Dieu ; lui dis-je, qu'est-il donc arrivé ? Une chose effroyable, me répondit-elle ; je suis perdue ; mais avant tout, dites-moi, n'avez-vous aucune indiscrétion à vous reprocher sur ce qui me concerne ?— Moi ? fi donc! mais de quoi est-il question ?— Mon mari sait tout :

voilà une lettre, des détails .... Je viens de la recevoir.

Lorsque j'eus lu la lettre de monsieur d'Epinay à sa femme, je ne mis pas un instant en doute que les avis qu'il avoit reçus ne vinssent de notre bonne parente. Eh bien ; dis-je à madame d'Epinay, que comptez-vous faire ? Je n'en sais rien, me dit-elle, je suis au désespoir. Je ne saurois relever avec hauteur des accusations qu'au fond je mérite, et que je suis bien sûre de mériter encore. J'ai tort ; je suis coupable, et je n'ai pas le front de me faire croire innocente : je me justifierois mal, hélas! Je suis perdue sans ressource ; je crois que tout cela finira peut-être par le couvent, et c'est ce qui pourra m'arriver de plus heureux.... J'eus beau lui représenter qu'il n'y avoit nulle preuve contre elle ; qu'elle n'avoit qu'à faire bonne contenance ; crier plus haut que son mari ; ne lui pas répondre, ou lui répondre quatre mots bien secs qui le fissent souvenir qu'il n'avoit nullement le droit de l'injurier : jamais je ne pus lui donner du courage, elle ne répondit que par ses larmes. Je serai malheureuse, disoit-elle, mais je ne serai point fausse. Le dîner sonna, et nous fûmes obligées de descendre sans avoir rien déterminé. Elle ne mangea point. Tout le monde s'aperçut de l'altération répandue sur son visage. M. de Bellegarde fut le seul qui n'en vit rien, parce qu'il ne voit jamais rien. Malgré cela, je pris mon parti

sur-le-champ, et au sortir du dîner, j'emmenai notre papa dans son cabinet. "Votre intention, lui dis-je, monsieur, n'est pas que la plus malheureuse de toutes les femmes soit encore traitée de la manière la plus outrageante; et cependant M. d'Epinay, sans aucun souvenir de sa conduite passée, sans aucun remords de celle qu'il tient depuis son départ, sans respect enfin pour la douleur profonde qu'occasionne à sa femme la situation où il la laisse, lui écrit cette lettre que voici. Tenez, monsieur, lisez et voyez si, à moins que de vouloir faire mourir cette pauvre femme de désespoir, vous devez souffrir qu'un homme aussi peu digne d'un cœur comme le sien, je vous en demande pardon, puisse la traiter ainsi." Il lut la lettre, et parut fort irrité; mais comme je craignois quelque explication particulière où le cœur honnête et franc d'Emilie n'auroit pas manqué de la trahir: "Voyez-vous cette phrase, lui dis-je, *ménagez vos dupes.* Cela tombe sur vos bontés pour elle. Madame d'Epinay, monsieur, ignore la démarche que je fais auprès de vous. Le respect qu'elle vous porte lui interdit jusqu'au plus léger murmure. Vous sentez bien qu'elle se manqueroit à elle-même, si elle répondoit à cette lettre, et si elle entreprenoit seulement de se justifier: c'est votre affaire auprès de M. votre fils. L'intérêt que je prends à madame d'Epinay me force à vous dire que vous le devez. Madame d'Esclavelles est tout aussi blessée que sa fille: toutes deux souffrent en silence. C'est, je

vous l'avoue, une dure récompense du sacrifice qu'elle vous a fait de sa liberté. " Je le vis un peu choqué de ma hardiesse ; mais deux mots d'une petite flatterie douce calmèrent mon homme et le mirent tout-à-fait de notre côté. " A un autre qu'à M. de Bellegarde, lui dis-je, je craindrois de déplaire par tant de vérité ; mais son cœur bon, son âme bienfaisante et élevée ne verra que le zèle d'une amie vraie, qui lui montre ce que personne ici n'a le courage de lui faire voir. Vous me jugez bien, mademoiselle, me dit-il tout tremblant ; rentrez dans le salon, je vous prie, et vous allez voir."

Je rentrai en effet, et je me plaçai auprès d'Emilie, qui, étoit bien loin de soupçonner ce que je venois de faire. Elle travailloit, le nez baissé sur son ouvrage. Prenez garde à votre contenance, lui dis-je tout bas, M.de Bellegarde va rentrer ; je viens de lui lire la lettre de votre mari. O ciel ! s'écria-t-elle, quelle trahison ! quelle méchanceté et comment soutenir ?...... M. de Bellegarde entra, et nous n'eûmes pas le temps d'en dire davantage. Lorsqu'il se fut placé auprès de nous, il dit à Emilie : " J'avois cru que le respect que me doit M. d'Epinay, sans parler de l'estime et de l'amitié que j'ai pour vous, ma fille, auroient suffi pour vous mettre à l'abri des calomnies et des horreurs que renferme la lettre qu'il vous a écrite. C'est moi qui veux y répondre ; et nous verrons après s'il ose persister dans ses injurieux soupçons à votre égard : peut-être aussi en connoîtrons-nous

les auteurs." Emilie se prosterna aux pieds de son père ; je lui pris la main, que je serrai pour lui donner du courage ; mais elle étoit si émue, qu'à peine elle put proférer ces mots: Monsieur. je suis pénétrée de votre bonté ; je ferai toute ma vie mes efforts pour en être digne. — Vous n'avez qu'à continuer, ma fille, comme vous avez fait jusqu'à présent. — O mon père ! s'écria-t-elle, en se cachant le visage ; puis elle me regarda en soupirant. Je l'emmenai dans le jardin ; et je vous avoue que je ne pus m'empêcher de rire de son étonnement, de son effroi et de la colère du bon homme Bellegarde. Ah ! me dit-elle, qu'avez-vous fait ? Voilà, lui dis-je, comme on se tire d'affaire avec un cœur chaud et une tête froide. Vous me faites trembler, me dit-elle encore ; songez-vous qu'après une telle bonté de M. de Bellegarde, il faut, pour que j'en sois digne, pour que je puisse me supporter moi-même, il faut renoncer...... je n'en aurai jamais le courage. Qu'avez-vous fait ! qu'avez-vous fait ! — Ce que vous auriez dû faire vous-même. Il ne faut renoncer à rien qu'à votre foiblesse et à une peur déplacée, puisque vous voyez bien qu'il ne tient qu'à vous de mener tous ces gens-là. Laissez-moi me reconnoître, me dit-elle, et écrire à Francueil. Je l'ai ramenée dans sa chambre, et je suis revenue dans le salon, pour voir un peu ce qui s'étoit passé pendant mon absence : je n'y ai trouvé que le chevalier. Après avoir causé un moment avec lui, j'allai retrouver

Emilie. Elle n'avoit encore écrit que quatre lignes, et elle étoit dans une rêverie profonde. Je ne sais où j'en suis, me dit-elle; écrivez pour moi, mandez-lui tout, je n'en ai pas la force : et j'ai pris la plume. Maintenant, pour peu que vous m'aidiez, notre cher ami, je ne désespère pas de ramener Emilie à prendre une contenance décidée, et telle qu'il lui convient de l'avoir. Mandez-moi si votre voyage sera aussi long que vous l'avez craint d'abord. Je ne serois pas fort étonnée que M d'Epinay n'abrégeât le sien. Bonjour, monsieur ; nous attendons de vos nouvelles avec impatience. Vous pouvez continuer à m'adresser vos lettres, elles ne courent aucun risque.

Suite du Journal d'Emilie.

Le 2 Janvier.

Je suis au bout de ma patience, et je n'y tiens plus. Je ne sais que devenir depuis le retour de mon mari ; il continue à mener une vie toujours dissipée ; il ne me donne rien, pas même pour mon entretien le plus nécessaire, et, ce qui m'étonne, c'est que, malgré son désordre, il paroisse jaloux de moi. Il l'est jusqu'à m'épier. Il me fait des scènes à me faire perdre la tête, toutes les fois qu'il sait que M. de Francueil vient ici ; et il est le premier à l'aller prier d'y venir, lorsque je suis deux jours sans le voir. Il s'emporte contre moi avec une hardiesse qui me confond ; j'ai l'âme si rem-

plie de terreur, que je ne trouve rien à lui répondre, ou je lui réponds maladroitement, et puis je pleure : voilà toute ma ressource. Est-il possible qu'il n'y ait pas un coin de terre où puisse se refugier une pauvre malheureuse créature, à qui on ne laisse pas un quart-d'heure de tranquillité ? Dès qu'on ouvre ma porte, et si j'entends le moindre bruit, je m'attends à une scène ou à quelques violences....Je ne résisterai pas, je le sens bien, à tant de peines et de souffrances ; rien ne peut me distraire du noir affreux que j'ai dans l'âme....Je suis résolue de profiter des nouveaux écarts de M. d'Epinay, pour m'assurer une situation plus douce, et me mettre, pour toujours, à l'abri des tourmens qu'il est au dessus de mes forces de supporter.

Croiriez-vous qu'hier il a été arrêté avec mademoiselle Rose, qui étoit déguisée en homme, et qui a été reconnue par un exempt ? Il a mieux aimé se laisser conduire avec elle chez le commissaire que de l'abandonner. Mon beau-père, instruit de cette nouvelle extravagance, et voulant éviter un plus grand éclat, est allé sur-le-champ à la police où il l'a trouvé. Malgré tout ce que cette aventure a d'humiliant pour M. d'Epinay, il paroît plus en colère et piqué qu'affligé ; je ne doute pas que d'ici à deux jours cela ne soit connu de tout Paris. Enfin, mon cher tuteur, je crois que la circonstance est d'autant plus favorable pour demander ma séparation, que M. de Bellegarde abandonne son fils,

et qu'il a défendu qu'on lui parlât davantage ni de lui ni de ses aventures.

LETTRE

DE M. DE LISIEUX A MADAME D'EPINAY.

Je ne puis que gémir avec vous, ma chère pupille, des excès de M. d'Epinay ; mais je ne crois pas qu'ils puissent être suffisans pour vous faire obtenir une séparation de corps en justice. Sa mauvaise conduite a beau vous rendre malheureuse, ses procédés avec vous dans le public sont irrépréhensibles. Quand vous pourriez tirer parti de tous les moyens que je vous connois, qu'auriez-vous à attendre d'un acte pareil ? Vous constaterez, en face du public, les torts de votre mari, vous dévoilerez une conduite dont une partie est ignorée et dont l'autre peut s'oublier avec le temps; vous noterez vos enfans, par cette démarche, comme fils d'un père déshonoré. Votre mari est jeune; quelques grands que soient ses torts, il peut ouvrir les yeux, et faire des réflexions. Les cœurs assez dépravés pour se déterminer à vivre dans l'opprobre à trente ans sont rares. Il est d'une âme douce et bienfaisante comme la vôtre, de laisser une porte ouverte au repentir. Et, quant à vous, ma chère pupille, voudriez-vous acquérir une liberté imaginaire, par la honte et l'humiliation attachées indispensablement

à ces sortes de procès? C'est, sans doute, une liberté imaginaire, que celle que vous acquéreriez sous la condition de passer votre vie dans un couvent. Les démarches les plus honnêtes, ou du moins les plus simples en elles-mêmes, sont très-répréhensibles dans une femme de votre âge, séparée de son mari. Un soupçon vague, une accusation fausse qu'il aura formée contre vous dans le cours de votre procès, vous interdira peut-être toute liaison avec les amis, qu'il vous seroit ou utile ou agréable de conserver. Je dois vous parler avec franchise, puisque vous demandez mon avis. Je ne puis approuver ce projet, et le vif intérêt que je prends à vous, ma chère Emilie, m'engage à vous prier avec instance d'y renoncer, ou du moins d'en abandonner une partie; mais je ne voudrois pas que vous entreprissiez rien, sans avoir pris auparavant l'avis d'un avocat habile et prudent. Quant à moi, je crois que vous pouvez obtenir, sans difficulté, une séparation de biens ; il est de la prudence d'une mère de famille d'assurer la conservation de ce qu'elle en peut avoir ; et ce moyen d'acquérir une sorte d'indépendance n'a rien de révoltant ni d'équivoque. Voilà, ma chère pupille, à quoi je pense que vous devez vous borner, et les réflexions que m'a dictées le tendre et respectueux attachement que je vous ai voué.

Madame d'Epinay suivit mon conseil ; et, peu de temps après, je reçus une lettre d'elle, où elle me

marquoit que le succès avoit passé ses espérances; que son mari consentoit à leur séparation, et que son beau-père lui-même en sentoit la nécessité. Et elle ajoutoit: "Je jouirai actuellement de quatorze mille livres, y compris mon bien; l'acte sera passé sous-seing privé; et M. de Bellegarde se réserve à en faire un en forme par la suite, pour m'assurer quinze mille livres de rente dont je jouirai depuis le moment de sa mort jusqu'au jour de la mienne."

SECONDE PARTIE.

Suite du Journal de Madame d'Epinay.

Mes indispositions réitérées, et mes affaires, ne m'ont pas permis de m'occuper depuis long-temps de mon journal. Il faut que je le reprenne ; et je commencerai, mon tuteur, par vous dire que M. de Bellegarde a enfin consenti au mariage de M. Jully, malgré l'éloignement qu'il avoit d'abord montré pour prendre une bru dans la famille des Lebrun. Mais sa tendresse, ou, si vous aimez mieux, sa foiblesse pour ses enfans est si grande, qu'il n'a pu se refuser au bonheur de l'un d'eux. N'attendez pas de moi que je vous fasse aucun détail de ce mariage. Les deux époux sont heureux: c'est tout dire. Ils jouissent d'une félicité que je désire qui soit durable; mais j'ai été aussi heureuse, une fois ; et j'ai bientôt cessé de l'être.

Mon mari me laisse un peu plus tranquille depuis notre arrangement, et je mène actuellement une vie absolument conforme à mon goût. Rien ne manqueroit à mon bonheur, si je jouissois d'une santé moins misérable. Francueil vient, tous les deux jours, passer la soirée avec moi ; et on le trouve très-bon. J'ai beaucoup éloigné de visites importunes. Madame de M***, mes belles-sœurs, M. de Francueil, M. Rousseau, M. Gauffecourt,

le chevalier de Valory et mademoiselle d'Ette; voilà ce qui fait le fond de ma société.

Je vous dirai, mon cher tuteur, que je commence à concevoir beaucoup d'espérance de mon fils. Cet enfant apprend avec facilité, il a de la mémoire et montre du jugement. Il est doux, trop docile même pour son âge. Je veux faire une étude particulière des défauts et des vertus qu'il annonce, et mettre tous mes soins à le former. Il y a près d'un mois que mon beau-père a déjà parlé du collége pour lui. J'ai hasardé de rejetter ce projet, mais sans fruit. Depuis ce moment je me suis assujettie à donner moi-même à mon fils ses leçons ; je tâche sur-tout de l'amuser ; et réellement il profite. J'espère, si mes succès continuent, qu'on me le laissera. Cette occupation est délicieuse. Mes journées sont partagées entre le soin de mon père, de ma mère et celui de mes enfans ; car j'ai ma fille auprès de moi, depuis sa petite-vérole. Je donne les soirées à Francueil, soit en causant avec lui, ou bien en lui écrivant, les jours qu'il consacre de son côté à son père.

M. de Bellegarde étoit hier fort en colère contre le comte d'Houdetot, parce qu'il a manqué par négligence l'acquisition d'une très-belle terre. M. de Bellegarde s'étoit donné de grands mouvemens pour la réussite de cette affaire. Le comte a cru s'excuser en en proposant une autre du même prix à vendre en Normandie, dont l'acquisition étoit aussi sûre et les droits étoient

aussi beaux; mais comme M. de Bellegarde avoit exclu nommément cette province et cette coutume, qu'il en avoit même fait une clause du contrat de mariage, il n'a pas trouvé la plaisanterie bonne. On m'a assuré que le comte avoit été rompre à l'insu de son beau-père le marché que celui-ci avoit fait pour lui, parce qu'il étoit bien décidé, malgré toutes les clauses et contrats possibles, de n'acheter jamais qu'en Normandie. On prétend même qu'il est résolu à plaider contre M. de Bellegarde plutôt que d'en démordre.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. LE MARQUIS DE LISIEUX.

En vérité, je crois qu'un génie malfaisant me poursuit et travaille, sans cesse, à me priver du repos et des consolations dont j'ai besoin. Mon fils ira au collége, et savez-vous pourquoi il ira? C'est qu'une multitude de circonstances se réunissent pour m'empêcher de combattre avec succès l'opinion de M. de Bellegarde sur les éducations publiques. Il a de l'humeur, et est très-fondé à en avoir : le comte d'Houdetot a déclaré très-hautement qu'il n'auroit jamais de terres qu'en Normandie. M. de Bellegarde l'a presque chassé de son appartement. Cette scène avoit mal dispoé mon beau-père, comme vous pouvez penser ; aussi n'ai-je pas osé risquer aujourd'hui mes représentations. Il m'a dit qu'il comptoit aller, à la fin de la se-

maine, retenir au collége un appartement pour mon fils ; je n'ai point de temps à perdre ; mais comment me flatter, dans une ou deux matinées, de détruire le préjugé de toute sa vie, et un préjugé si généralement reçu. Je commençois à m'occuper, sérieusement de mes enfans. Ils ne sont plus pour moi un simple délassement, ils absorbent mon âme toute entière ; en cherchant à former leur esprit, ils développent le mien ; une foule d'idées nouvelles se présentent, et je puis dire que je commence à entrevoir le véritable et solide bonheur, et que je prends de mes devoirs une opinion qui m'étoit tout-à-fait inconnue : hélas ! c'est pour me donner des regrets.

Je suis si affectée de la nécessité de me séparer de mon fils, que je ne sens que médiocrement l'affront que me fait M. de M***. Il a défendu à sa femme de me voir et de m'écrire ; il ne veut, de sa vie, dit-il, entendre parler de moi. Je suis, selon ce plat-pied, une intrigante d'un esprit pernicieux et diabolique ; enfin, il ne veut plus que sa femme ait aucun commerce avec moi. Elle a eu beau se plaindre de la dureté et de l'indécence de cet ordre ; elle a eu beau, ainsi que madame de Beaufort, prendre hautement mon parti ; rien n'a pu le fléchir.

Ma cousine a trouvé le moyen de me faire savoir les détails révoltans de cette tyrannie : je lui en ai marqué ma douleur. Sa société m'étoit douce et agréable : je l'aime tendrement, et j'ai eu

souvent la consolation d'adoucir ses peines : voilà ma plus dure privation dans cet événement. La même personne qui est venue me trouver de sa part prétend que le motif de cette rupture est que le président a le projet de tenir, à l'avenir, sa femme dans ses terres, par avarice et par jalousie ; et qu'il craint les avis et les conseils qu'on pourroit lui donner de se refuser à cette odieuse conduite. Je vous avoue que j'en suis affectée. Mais il y a encore plus d'indignation que de douleur dans mon cœur : comment expliquer cela ? J'aime ma cousine, je l'aime tendrement ; son sort me fait pitié ; mais malgré cela, je ne sais, je ne suis pas aussi malheureuse de cet événement.... Hélas ! je ne suis plus ce que j'étois. J'aurois été au désespoir, il y a quelques années, au désespoir de ne plus la voir, au désespoir de son exil, au désespoir sur-tout d'en être cause.... Le cœur se blase, les ressorts se brisent, et l'on finit, je crois, par n'être plus sensible à rien.

M. de Bellegarde n'ignore pas le travers du président ; et quoiqu'il n'y ait pas pris grand intérêt, qui sait s'il n'en sera pas plus mal disposé pour écouter mes représentations ? Ces âmes froides et foibles se meuvent souvent par des ressorts qu'ils ne sentent seulement pas. Mais comme le temps est précieux, je descendrai, demain matin, chez lui, et je tâcherai de lui faire goûter mes raisons, que je crois en vérité sans réplique.

Depuis que je suis mère j'ai peu perdu de vue

mes enfans, et je me suis fait un plaisir de leur donner des soins. Peut-être faudroit-il, dès le moment de la naissance, les porter sur l'âme et ses facultés, avec autant d'attention que sur le corps. Mais, si la dissipation, bien moins encore cependant que le préjugé de l'usage ordinaire, si le défaut d'expérience et le manque d'autorité m'ont fait perdre de ce côté là quelques momens précieux, du moins la réflexion et la vigilance actuelle les réparent journellement ; et l'on va m'en ôter les moyens en me séparant de mon fils.

Je comparerois volontiers les colléges, où l'on enferme les enfans par troupeaux pour les instruire et les former, à ces maisons publiques établies pour le soin des malades que l'excès de besoin et de misère a laissés sans ressources au milieu de la société. A la bonne heure ; que ceux qui n'ont ni parens ni amis, et que l'indigence prive de tout secours, aillent dans ces hôpitaux chercher des remèdes contre les maux dont ils sont accablés ; mais que diroit-on d'un homme qui, avec les moyens que fournit une fortune honnête contre les misères de cette vie, abandonneroit sa maison, s'arracheroit du sein de sa famille et des bras de ses amis, pour aller se confier aux soins mercenaires et imparfaits d'un étranger commis pour cet effet ? Ces établissemens offrent beaucoup plus le spectacle de la misère humaine, et des extrémités auxquelles elle peut exposer, que l'image des secours et des soulagemens que l'indigence y devroit trou-

ver. Que les pauvres orphelins, que ces enfans que les malheurs attachés à la condition humaine ont laissés sans état et sans autres ressources que les secours publics, aillent dans les colléges chercher leur éducation ; voilà pour qui ils doivent être destinés.

Les malades abandonnés dans les hôpitaux ont un avantage que n'ont point les enfans oubliés dans les colléges ; là, le médecin prend connoissance du tempérament du malade, et le traite conformément à ses observations, pour le garantir du mal dont il étoit menacé. Au collége, au contraire, on ne peut se conduire que par un certain nombre de maximes générales, quelquefois vraies, souvent fausses, qu'on applique à tous les enfans indifféremment, sans avoir égard ni à leurs inclinations ni à leur caractère, qu'il est impossible de développer, ni de connoître en particulier. Les soins qu'on y a pour l'enfance ne sauroient donc être que des soins généraux, dictés, si vous voulez, par l'honneur et la probité, mais, quelques grands qu'ils puissent être, toujours inférieurs à ceux qu'inspirent aux parens l'attachement et l'intérêt le plus tendre ; car il n'est pas possible qu'à la longue les soins de détail ne fatiguent les étrangers ; ils font pourtant le bonheur d'une mère ; plus ils sont multipliés, plus elle est heureuse.

L'inconvénient qui me frappe le plus dans l'éducation publique, et celui qui entraîne le plus

de suites fâcheuses, est l'impossibilité d'acquérir cette connoissance intime du caractère de chaque enfant, sans laquelle on ne sauroit se promettre aucun succès de son éducation. Il est impossible de secourir celui dont on ne connoît pas les besoins. Ne seroit-on pas exposé à donner du pain à celui qui a soif, et à présenter de l'eau à celui qui a faim ? N'arrivera-t-il pas, sur-tout nécessairement, que parce qu'un seul aura soif, je donnerai à boire à cinquante qui n'en auront pas besoin ? Il faudroit donc auprès de chaque enfant un homme exprès chargé uniquement de l'étude de son caractère et des moyens les plus propres à le former ? Quels hommes demanderoit une pareille étude ! et s'ils étoient trouvés, alors de l'éducation publique vous en feriez une particulière, avec la différence qui subsistera toujours entre les soins inspirés par les sentimens naturels, et ceux qui sont dictés par le devoir d'un état, qu'on a embrassé souvent sans inclination. Il résulte encore un inconvénient tout aussi important de cette uniformité de conduite indispensable dans une éducation publique, c'est qu'il est impossible d'avoir égard de bonne heure à l'état auquel l'enfant est appelé. Celui qu'on destine à la robe se trouve élevé comme le militaire ; le militaire, comme l'ecclésiastique ; et, par cet arrangement aussi bizarre et aussi directement opposé à la droite raison, aucun d'eux n'est préparé à son état, et tous se trouvent dans le cas d'en remplir les devoirs avant que de les connoître. Quelques pères

et mères (et j'en connois), lorsqu'ils ont plusieurs enfans à pourvoir, croiroient même manquer à la prudence s'ils laissoient pénétrer leurs vues sur l'établissement de leurs enfans ; de ce mystère, disent-ils, dépend souvent la réussite de leurs projets : c'est le secret des familles. Quelle imprudence de le confier à des gens dont on ignore au fond le caractère et la façon de penser, et qui, en général, aiment à dominer et à intriguer ! voilà comme un arrangement déraisonnable entraîne toujours plus d'un inconvénient ; car cette réserve peut n'être pas déplacée. Mais pourquoi donc livrer à ceux à qui nous n'osons confier un secret, un dépôt mille fois plus précieux ? Pourquoi vous reposer sur eux du soin de vos enfans, qui sont ce que vous avez de plus cher, et du bonheur desquels dépendront un jour votre répos, votre consolation et toute la douceur de votre vie ?

Je crois qu'il ne seroit pas fort difficile, non plus, de démontrer que l'émulation, qui est le seul avantage réel des éducations publiques, est la source des inconvéniens les plus graves, en ce qu'elle se perd presque toujours dans les nuances de l'amour-propre et d'une jalousie immodérée. Il y auroit même, je crois, des moyens d'y suppléer dans l'éducation particulière, et avec bien plus d'avantage ; car j'ai ouï dire que dans les colléges l'émulation n'existe, d'ailleurs, qu'entre trois ou quatre écoliers ; les autres, forcés par leur infériorité à renoncer à ces premières places, restent dans l'oubli,

se négligent et sont négligés. C'est ce que je tenterai de persuader à M. de Bellegarde ; je vous avoue que je serois désolée si je ne conservois pas un peu d'espérance d'y réussir.

Suite du Journal.

Que les préjugés sont dangereux ! à quel point ils nous aveuglent ! Ah ! mon tuteur, je suis désolée ; mais je suis, par-dessus tout, véritablement en colère. Mon fils ira au collége. Jamais, jamais M. de Bellegarde n'a voulu entendre une seule de mes raisons ; ce n'est pas, au moins, qu'il les ait trouvées mauvaises ; c'est qu'il n'a pas voulu les entendre. Ses fils ont été au collége, il y a été lui-même, son père aussi, son grand-père, et, que sais-je moi, peut-être son bisaïeul ? donc il faut que son petit-fils y aille. Nos pères n'ont pas mis en doute que cette éducation ne fût bonne ; il faut respecter les avis de nos pères ; ils valoient mieux que nous. Mais, lui ai-je répondu, nos pères croyoient aux sorciers. Ma fille, ma fille, votre fils ira au collége, ou je ne m'en mêle plus. Que répondre à cela, mon tuteur, avec le mari que j'ai ? cette nécessité est affreuse et va faire mon tourment. Mais dites-moi donc pourquoi M. de Bellegarde, qui ne peut tenir aucune de ses résolutions vis-à-vis de ses enfans, et sur-tout vis-à-vis ce M. d'Epinay, qu'il n'estime ni n'aime, qui n'a pas le sens commun, qui de sa vie n'a donné une raison valable sur rien, résiste aux raisons les plus fortes et à

l'évidence avec moi ? Cette inconséquence et cette obligation de me soumettre me révoltent. J'ai déclaré que je m'en allois passer quatre jours à la campagne d'une dame de mes amies, et qu'il n'y avoit qu'à profiter de ce temps pour m'enlever mon fils ; car pour mon consentement, ils n'ont que faire d'y prétendre, je ne le donnerai pas. Ah ! en vérité, le métier de femme est bien dur ! Tout se trouve réuni, contre moi dans ce moment-ci. M. de Bellegarde est aigri par les procédés iniques du comte d'Hondetot qui l'a fait assigner hier, pour qu'il eût à lui payer la dot de sa femme. La comtesse est venue voir son père, qui étoit vivement irrité ; elle s'est jetée à ses genoux, l'a conjuré de ne point la confondre dans la disgrace de son mari : elle fondoit en larmes, et nous a tous émus. M. de Bellegarde et elle se sont dit des choses très-touchantes, mais il est mortellement blessé, et je crains réellement que le chagrin qu'il ressent de cette conduite n'abrège ses jours. Je ne vois que des procédés atroces commis par des ingrats. La pauvre présidente de M*** est partie pour sa terre. Ce voyage est annoncé pour six mois ; mais les gens instruits prétendent qu'elle n'en reviendra pas de plusieurs années. Je la plains de toute mon âme ; elle doit être au désespoir. Je voudrois, au moins, qu'elle pût savoir combien je suis touchée de sa situation, mais je n'entendrai pas même parler d'elle.

Huit jours de distance.

Eh bien ! mon enfant n'est plus avec moi. Ils ont suivi mon conseil ; et tandis que j'étois absente, ils l'ont mis au collége. Je m'y attendois ; malgré cela, l'impression que j'ai ressentie de ne plus trouver mon fils, en arrivant, a été si forte, que j'ai passé deux jours sans boire ni manger, ni dormir. Il me sembloit que j'avois tout perdu. On m'a dit qu'il avoit beaucoup pleuré en quittant ma mère ; et qu'on n'étoit parvenu à le calmer qu'en lui disant qu'il me trouveroit au collége. J'ai déjà été le voir deux fois. C'est une consolation que je me refuserai à l'avenir ; car je sens que ma présence le détourneroit, et nuiroit à ses études. Il demandoit à dire adieu à son père ; mais comme il y a près de quatorze jours qu'on n'a entendu parler de lui dans la maison, que par les assignations qu'on lui apporte sans cesse, il n'a pu le voir ; et je crois même qu'il ignore que son fils est au collége.

Suite du Journal.

Nous partons tous demain pour la campagne. J'y mène mes enfans, M. de Bellegarde ayant permis que je fisse sortir mon fils du collége, pour quelque temps ; ils seront mon unique ressource. Mademoiselle d'Ette ne peut venir s'établir avec nous ; ses affaires et celles du chevalier de Valory la retiennent à Paris. Le chevalier me disoit hier,

en sa présence: Je vous assure que c'est une excuse, car je n'ai nullement besoin d'elle. Il le croit, me dit-elle, lorsque nous fûmes seules; c'est sans avoir l'air de me mêler de ses affaires que je lui suis utile; mais si je n'y étois pas, il ne sauroit où donner de la tête. Rapportez-vous en à moi; aussitôt que je ne lui serai plus nécessaire, j'irai vous retrouver. Je ne peux qu'estimer la délicatesse de sa conduite, et désirer que tous mes amis lui ressemblent.

M. de Francueil, d'ici à trois semaines, ne pourra pas faire d'établissement à Epinay; il me donnera, m'a-t-il dit, tous les momens dont son père ne diposera pas. Il m'a paru si touché d'être obligé de me laisser partir sans lui, que j'en ai acquis plus de courage pour céder à cette dure nécessité.

M. et madame de Jully viendront passer avec nous la première semaine de notre séjour à Epinay. Je doute que la vie que nous nous proposons d'y mener plaise à madame de Jully: je ne sais encore quel jugement porter sur son caractère. Elle paroît toute occupée d'elle, de sa figure et de ce qui peut la faire valoir; elle est grande, très-bien faite, et plus belle que jolie; sa conversation est rarement suivie; elle a un air froid et distrait quand elle parle; cependant elle écoute avec attention, et il lui échappe quelquefois des mots qui annonceroient plus d'esprit et de fermeté qu'on ne lui en suppose. Elle me témoigne assez d'amitié;

il m'a quelquefois passé par la tête qu'elle m'étudioit. Je le lui ai dit une fois, elle s'est mise à rire. Etudier une femme, m'a-t-elle répondu, ce seroit peine perdue pour un homme, et pour nous, soins superflus ; nous nous ressemblons toutes, et nous connoissons notre secret. J'ai cherché un sens plus fin à ces paroles qu'elle n'y en a, sans doute, attaché. Cette huitaine passée ensemble à la campagne m'éclairera peut-être davantage sur ce que j'en dois penser. Elle est grosse de huit mois et m'en paroît assez fâchée.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. LE LISIEUX.

Oh ! mon tuteur, la jolie petite créature que Pauline ! elle n'a que trois ans, mais elle a pour son âge une intelligence singulière. Son frère et elle sont, presque toutes les matinées, avec moi. Mon fils aura, je crois, beaucoup d'esprit ; il apprend avec une grande facilité. Je lui enseigne sur le clavecin à connoître ses notes, et d'ailleurs je tâche d'exciter sa curiosité pour le forcer à me faire des questions. Je ne suis la maîtresse de me conduire avec eux à ma fantaisie que le matin, car les après-dînées mes parens s'en emparent ; on leur fait des contes à dormir debout, ou bien, si mon fils joue tout seul et fait du bruit, on le gronde et on le fait taire. Empêcher un enfant de faire du bruit ! c'est vouloir qu'il s'ennuie avec nous et qu'il ne se

plaise qu'avec des domestiques. Pour moi, je leur laisse toute liberté. Je pense que cela doit contribuer à établir leur confiance. Si j'en suis fatiguée, je tâche de les attirer à quelque occupation plus tranquille, et si je ne peux y parvenir, je feins d'avoir affaire, ou je les envoie faire quelques promenades. Enfin, les circonstances me guident, et je fais si bien, qu'ils sont fâchés de me quitter, et qu'ils ne se trouvent jamais mieux qu'avec moi.

Madame d'Houdetot est venu dîner deux fois avec nous ; M. de Bellegarde persiste à ne vouloir pas voir son mari. J'ai été très-contente du ton qu'a pris madame de Jully dans une conversation que nous avons eue toutes trois sur les torts du comte d'Houdetot. La comtesse se plaignoit de la froideur de son père, et disoit que c'étoit lui faire injure à elle de la confondre avec son mari. " M. de Bellegarde ne vous confond pas, madame, lui dit madame de Jully ; mais la colère est si étrangère à son âme, qu'il ne peut en éprouver contre un objet, que tout ce qui l'entoure ne s'en ressente. Lorsqu'il parle de M. d'Houdetot ou de M. d'Epinay, il nous boude pendant deux heures ; assurément je ne suis pour rien dans leurs torts. Je vous conseille de laisser au temps à effacer cette impression douloureuse, avant de tenter de remettre votre mari en grace ; et vous, madame, plus vous verrez M. votre père, et plus il oubliera les torts de M. d'Houdetot."

Elle dit aussi plusieurs choses sur les carac-

tères en général, qui me firent grand plaisir. Je crois que je finirai par l'estimer beaucoup ; mais je ne sais pas si je l'aimerai : je ne trouve pas d'analogie dans nos caractères. Elle voit souvent mademoiselle Quinault,(*) qui paroît être sa très-bonne amie ; elle ne cesse de m'en parler comme d'une femme d'un esprit et d'un mérite rare ; elle m'a même proposé de me mener chez elle. C'est là, assure-t-elle, où l'on peut vraiment apprendre à connoître le monde, parce que tout ce qu'il y a à Paris de bonne compagnie s'y rassemble. Je serois bien aise d'avoir votre avis avant de m'engager. Madame de Jully s'en retourne demain à Paris ; elle est au moment d'accoucher. Je lui ai promis d'aller la voir pendant ses couches. J'attends ce soir M. de Francueil qui vient passer trois jours avec nous. Mademoiselle d'Ette ne viendra pas de tout le mois.

LETTRE

DE M. DE LISIEUX A MADAME D'EPINAY.

Puissiez-vous, ma chère pupille, conserver toujours la possibilité de continuer le genre de vie que vous menez présentement. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis persuadé que c'est le seul qui convienne à votre caractère, et qui puisse insensi-

---

(*) Actrice retirée de la Comédie Française, et morte en Janvier 1783.

blement vous donner la supériorité que vous devriez avoir dans votre maison. Vous avez tout ce qu'il faut pour cela ; mais les circonstances se sont perpétuellement opposées à nos projets, et la nécessité de varier sans cesse votre manière de vivre, vous a donné un air de légèreté que vous ne méritez pas. Si vous m'en croyez, vous prendrez une ferme résolution de renoncer à la grande dissipation. J'avoue que, par d'autres motifs que ceux de madame votre mère, je ne me soucierois pas trop que, dans votre situation présente, on vous vît jouer la comédie. J'ignore si vous avez sur cela quelques projets ; mais il vous est si important de vous occuper de vos affaires, des intérêts de vos enfans, de leur éducation ; de montrer à votre beau-père une façon de penser solide, et détachée de toutes ces frivolités, qu'il me semble qu'il n'y a sorte de sacrifices que vous ne deviez faire pour y réussir : je suis même persuadé qu'ils ne vous coûteront pas. Savez-vous qu'il pourroit en résulter qu'on vous laissât maîtresse de l'éducation de vos enfans.

Je connois beaucoup de réputation mademoiselle Quinault, j'ai même été quelquefois chez elle ; elle voit, en effet, la meilleure compagnie ; vous ne pouvez mieux faire que d'y aller de temps en temps, mais je n'oserois vous conseiller de vous lier intimement avec elle. Cette femme, qui a infiniment d'esprit, a établi chez elle un ton de liberté qui peut avoir des inconvéniens, toujours relativement à votre situation. D'ailleurs, made-

moiselle Quinault n'est vraiment recommandable que par l'originalité de son esprit. Vous voilà au fait, c'est à vous à prendre à présent le ton qui vous convient, si vous voulez la voir.

Suite du Journal.

Madame de Jully est accouchée fort heureusement d'un garçon. J'ai passé chez elle les premiers jours de sa couche, j'y ai vu mademoiselle Quinault, avec qui j'ai fait connoissance. Elle est venue me chercher hier ; je n'étois pas chez moi ; mais j'ai été aujourd'hui la voir. Elle a infiniment d'esprit, cependant je ne sais si tous ceux qui vont chez elle ne se croient pas trop obligés d'en avoir. Son âge ne rend plus aujourd'hui ses mœurs équivoques ; elles n'ont pas toujours été bonnes, dit-on ; et, au milieu d'un certain maintien apprêté et pédant, il lui échappe des plaisanteries quelquefois un peu fortes. Il faut bien que les qualités de son cœur soient supérieures à celles de son esprit, pour avoir fait généralement oublier son premier état. Francueil ne l'appelle que la Ninon du siècle. J'ai trouvé chez elle M. Duclos, qui m'a demandé la permission de venir me voir ; cette demande d'un homme d'un aussi grand mérite que l'auteur des *Confessions du Comte de****, tout en flattant mon amour-propre, m'a embarrassée, car je crains sa franchise, qui dégénère, dit-on, quelquefois en brusquerie : d'ailleurs, je ne voudrois pas que mes parens sussent que je vois madmoiselle Quinault ;

ma mère, qui est dévote, m'en feroit un crime ; et M. Duclos ne connoît pas les mystères.

Je suis encore à Paris pour cinq ou six jours, après quoi je retourne à la campagne. Je reverrai mes enfans, que j'ai impatience de rejoindre. Si je n'étois tourmentée par l'éloignement où je suis d'eux, j'avoue que rien ne seroit pour moi si agréable que le temps que je passe seule ici. Je donne toutes mes soirées à Francueil, et mes matinées à madame de Jully ou à d'autres amies que ma mauvaise santé m'avoit fait négliger depuis quelque temps.

Trois jours de distance.

J'ai eu hier la visite de Mademoiselle Quinault. Elle m'a persécutée pour aller dîner chez elle, et je n'ai pu la refuser. Nous n'étions que cinq : M. le prince de***, le marquis de Saint-Lambert, M. Duclos et moi. Le marquis a infiniment d'esprit, et autant de goût que de délicatesse et de force dans les idées : il fait des vers, et en fait avec connoissance de cause, car il est vraiment poète. Il est aisé de juger, par la liberté et la confiance qui règnent dans cette société, combien ils s'estiment entre eux et comptent les uns sur les autres. Une heure de conversation dans cette maison ouvre plus les idées, et donne plus de satisfaction que la lecture de presque tous les livres que j'ai lus jusqu'à présent.

Jusqu'au dessert, la conversation fut bruyante et générale. Le spectacle, les ballets, le projet

de nouveaux impôts furent à-peu-près les sujets sur lesquels roulèrent les propos sans suite qui furent tenus. Au dessert, mademoiselle Quinault fit signe à sa nièce de sortir de table ; elle se retira, ainsi que les domestiques : c'est une jeune personne de douze à treize ans. Je demandai à sa tante pourquoi nous avions si peu joui du plaisir de la voir ; en effet, elle n'avoit paru qu'au moment du dîner. C'est notre usage me répondit mademoiselle Quinault ; elle ne doit point se montrer. Je lui fis quelque complimens sur ce que sa nièce annonçoit d'aimable, et je voulus l'engager à la rappeler : Eh ! non pas, s'il vous plaît, reprit-elle : c'est assez qu'on veuille bien se contraindre jusqu'au dessert pour cette petite morveuse. Voilà le moment où, les coudes sur la table, on dit tout ce qui vient en tête ; et alors les enfans et les valets sont incommodes. Eh ! laissez, laissez, nous aurons assez de peine à faire taire pour notre compte le tendre Arbassan (c'est M. Duclos qu'on appelle ainsi ; j'en ignore la raison). Ce seroit à ne pas s'entendre, si la petite y étoit. Ma foi, madame, reprit M. Duclos, vous n'y entendez rien ; je lui donnerois tout d'un coup une idée juste des choses, moi : vous n'avez qu'à me laisser faire. Oh ! je n'en doute pas, reprit-elle ; mais nous ne sommes plus au temps où l'on appeloit un chat un chat ; et il faut apprendre de bonne heure la langue de son temps et de son pays.

DUCLOS.

Ce n'est pas celle de la nature ; et il n'y a que celle-là de bonne.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Oui, si vous ne l'aviez pas corrompue ; car, malgré son langage, elle n'en a pas moins travaillé de longue main à cette chose qu'on appelle pudeur.

DUCLOS.

Non pas à celle qu'on appelle ainsi de nos jours.... Il y a des nations de sauvages, par exemple, où les femmes restent nues jusqu'à l'âge de puberté ; certainement elles n'en rougissent pas.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Tant qu'il vous plaira ; mais je crois que les premiers germes de la pudeur existoient dans l'homme.

SAINT-LAMBERT.

Je le crois ; le temps les développa ; la pureté des mœurs, l'inquiétude de la jaloûsie, l'intérêt du plaisir ; tout y concourut.

DUCLOS.

Et l'éducation s'est faite ensuite une grande affaire de ces vertus sublimes qu'on nomme maintien.

LE PRINCE.

Mais il fut un temps où non-seulement les sauvages, mais tous les hommes alloient tous nus.

DUCLOS.

Oui vraiment, pêle-mêle, gras, rebondis, joufflus, innocens et gais : buvons un coup.

MADEMOISELLE QUINAULT, *chantant en lui versant à boire.*

Il t'en revient encore une image agréable
Qui te plaît plus que tu ne veux.

Il est certain que ce vêtement qui joint si bien par-tout, est le seul que la nature nous ait donné.

DUCLOS.

Maudit soit le premier qui s'avisa de mettre un autre habit sur celui-là !

MADEMOISELLE QUINAULT.

Ce fut quelque petit vilain nain, bossu, maigre et contrefait ; car on ne songe guère à se cacher quand on est bien.

SAINT-LAMBERT.

Et qu'on soit bien ou mal, on n'a pas de pudeur quand on est seul.

MOI.

Cela est-il bien décidé, monsieur ? Il me semble cependant que j'ai de la pudeur également....

SAINT-LAMBERT.

C'est l'habitude que l'on a d'en avoir avec les autres, qui la fait retrouver quand on est seul, madame ; mais convenez au moins que vous avez beau en remporter l'impression chez vous, peu-à-peu elle s'affoiblit et devient moins scrupuleuse.

DUCLOS.

Cela est sûr. Je vous jure que quand on ne me voit pas, je ne rougis guère.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Et point du tout quand on vous regarde ? La

belle pièce de comparaison ! la pudeur de Duclos !

DUCLOS.

Ma foi, elle en vaut bien une autre. Je gage qu'il n'y en a pas un de vous, quand il fait bien chaud, qui ne renvoie d'un coup de talon toutes ses couvertures au pied de son lit. Adieu donc la pudeur, belle vertu qu'on attache, le matin, sur soi, avec des épingles.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Ah ! il y en a beaucoup de ces vertus-là dans le monde !

SAINT-LAMBERT.

Combien de vices et de vertus dont il ne fut jamais question dans le code de la nature, et dont le nom ne fut point écrit au traité de la morale universelle ?

LE PRINCE.

Il y a une multitude de pure convention, suivant les pays, les mœurs, les climats même : et le mal qui est écrit au traité de la morale universelle est mal par-tout. Il étoit mal il y a dix mille ans : il l'est encore aujourd'hui.

SAINT-LAMBERT.

La morale universelle est la seule inviolable et sacrée.

DUCLOS

C'est l'idée de l'ordre. C'est la raison même.

SAINT-LAMBERT.

C'est la volonté de l'espèce entière.

DUCLOS.

En deux mots, messieurs, c'est l'édit permanent du plaisir, du besoin et de la douleur.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Mais, c'est fort beau ce qu'il dit là ; il parle comme un oracle. Buvons à la santé de l'oracle. *(Et l'on y but.)*

DUCLOS.

Si je me transportois au commencement....

MOI.

Au commencement ?

DUCLOS.

Je verrois l'espèce humaine éparse sur la surface de la terre toute nue....

MADEMOISELLE QUINAULT.

Mais cette idée vous plaît, car vous y revenez souvent.

DUCLOS.

Soit ; mais je voulois dire que si quelqu'un alors s'avisa de se couvrir d'une peau de bête, c'est qu'il avoit froid.

MOI.

Et pourquoi pas par honte ?

DUCLOS.

Et de quoi ? d'être ce qu'on est.

LE PRINCE.

Cependant il vient un temps où la nature honteuse semble d'elle-même former un voile.... répandre une ombre....

MADEMOISELLE QUINAULT.

Tout beau, messieurs ; ceci devient scientifique.

SAINT-LAMBERT.

Si c'étoit là le dessein de la nature, elle n'attendroit pas si tard ; et puis elle voile aussi où il n'y a rien à voiler.

DUCLOS.

Ah ! si l'on ne s'étoit pas voilé, on eût offert de beaux bras, une tête échevelée, sans compter le reste.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Il en eût moins coûté pour être plus belle et peut-être meilleure.

MOI.

Je crois que quelque idée que l'on se fasse de la pudeur, on n'en peut séparer celle de la honte.

LE PRINCE.

Mais, madame, qu'est-ce que la honte ?

MOI.

Je ne puis vous rendre ce que j'entends par là, qu'en vous disant que je me déplais à moi-même, toutes les fois que je suis honteuse. J'éprouve alors, pour ainsi dire, l'appétit de la solitude.... le besoin de me cacher.

SAINT-LAMBERT.

Cela est très-bien dit, madame ; mais cette déplaisance n'existeroit pas sans la conscience de quelque imperfection ; cela est sûr. Si l'imperfection dont vous rougissez n'est connue que de vous, le sentiment de la honte est court, foible et passager. Au contraire, il est long et cruel, si le reproche des autres se joint à celui de votre conscience.

MOI.

Si cela est, pourquoi donc suis-je soulagée lorsque j'ai avoué le sujet de ma honte?

SAINT-LAMBERT.

C'est que vous avez le mérite de l'aveu. Cela est si vrai, que vous n'auriez peut-être pas le courage de regarder celui qui l'auroit deviné.

DUCLOS.

Voilà pourquoi j'avoue tous mes défauts.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Quand vous voyez que vous les cacheriez inutilement.

LE PRINCE.

Et puis il y a défaut et défaut. Ceux qu'on avoue sont bien voisins d'une vertu. Il y a plus à gagner qu'à perdre alors.

MOI.

Si vous admettez dans l'homme la possibilité d'aller nu sans rougir, vous admettrez bien d'autres choses.

DUCLOS.

Eh! mais, sans doute. Sans l'exemple, sans les leçons de votre mère, les remontrances de votre bonne, vous auriez osé....

LE PRINCE.

Il est plaisant, en effet, que les lieux habités par les hommes soient les seuls où l'on rougisse d'obéir à l'impulsion de la nature.

SAINT-LAMBERT.

Cependant elle n'est pas seulement respectable

par son caractère de généralité. Aussitôt qu'elle commande, elle devient la source d'une simpathie mutuelle, d'une amitié tendre, d'une bienveillance active, dont l'influence se répand sur toutes les autres affections.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Reste à savoir si tous les objets qui n'excitent en nous tant de belles et vilaines choses, que parce qu'on en dérobe la vue, ne nous auroient pas laissé froids et tranquilles par une contemplation perpétuelle ; car il y a des exemples de ces choses-là.

DUCLOS.

Croyez-vous que le tact eût également perdu ses prérogatives ?

Saint-Lambert, présentant un verre à mademoiselle Quinault avec l'air de l'enthousiasme.

Mademoiselle, donnez-moi de grace un verre de vin de Champagne. Messieurs, je veux vous faire une ode, et vous verrez que de toutes les liaisons humaines, la plus délicieuse eût été la plus solennelle. Le législateur a manqué son coup. Pourquoi le jeune homme et la jeune fille ne se présentent-ils pas ? . . . .
Pourquoi le . . . .
. . . . *(Il y a ici une lacune dans le manuscrit.)* . . . .
n'y conduit-il pas les mariés, et le sacrifice n'est-il pas consommé sous un grand voile ? Les parfums les plus délicieux auroient fumé autour d'eux ; la musique la plus douce auroit dérobé les cris et les

soupirs de la jeune épouse. Des hymnes voluptueux et nobles auroient été chantés en l'honneur des Dieux ; si on les avoit invoqués sur celui qui doit naître, l'on auroit donné à cet acte de l'importance et de la solennité. L'épouse, au lieu d'être abandonnée à de petites idées pusillanimes qui la troublent et lui arrachent des larmes sottes et comiques, auroit eu la crainte que les dieux ne bénissent pas son union, et refusassent leurs faveurs à l'être qui va germer dans son sein.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Voilà ce qui s'appelle une idée sublime. C'est Pindare, c'est Anacréon ; voilà ce qui s'appelle un poète.

DUCLOS.

Ah ! parbleu, j'aurois été tous les jours à la noce, si cela se fût passé ainsi.

¶ Je trouvai d'abòrd ce tableau bien fort pour être crayonné ainsi en présence de femmes qui se respectent, mais M. de Saint-Lambert y mêla des réflexions si graves et si élevées, que tout ce qu'il y avoit de choquant dans cette idée fit bientôt place à l'admiration. Je me mourois de peur que mademoiselle Quinault ne l'interrompît, comme elle avoit fait au commencement, par une plaisanterie assez déplacée ; mais à mesure que le marquis parloit, il sembloit nous communiquer son enthousiasme, et lorsqu'il eut fini, on fut près d'un quart-d'heure à l'applaudir, si bien qu'on ne s'entendoit plus. A la fin, le Prince profita d'un moment de silence pour reprendre ainsi la conversation.

LE PRINCE.

Mais comment en est-on venu, en effet, à se cacher d'une action si naturelle, si nécessaire et si générale ?

SAINT-LAMBERT.

Et si douce ?

DUCLOS.

C'est que le désir est une espèce de prise de possession. L'homme passionné détourne la femme, comme le chien qui s'est saisi d'un os le porte à sa gueule, jusqu'à ce qu'il puisse le dévorer dans un coin ; et tandis même qu'il le dévore, il tourne la tête, il gronde, de peur qu'on ne le lui arrache. Je l'ai déjà dit à qui sait entendre, la jalousie est le germe de la pudeur.

¶ Voilà encore une idée qui m'a fait grand plaisir : j'aurois cependant désiré que la première comparaison fût plus noble.

SAINT-LAMBERT.

Si la nature est bien éclairée, elle est quelquefois bien bête.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Ah ! cela est bien vrai. Buvons ! buvons, messieurs !

¶ Chacun reprit du vin de Champagne. Duclos en but trois coups de suite, et les deux bouteilles qu'on avoit entamées à-la-fois furent vidées en un instant. Maintenant, dit le prince, reprenons où nous en étions ; il étoit question d'un

chien, d'une prise de possession. Que diable disoit Duclos ?

DUCLOS.

Ma foi, mon prince, je n'en sais jamais rien. Qu'est-ce que cela fait ? je vous dirai autre chose, moi ; cela ne me coûte rien.

MOI.

Monsieur disoit que la jalousie est le germe de la pudeur.

LE PRINCE.

Mais....mais...un petit moment, messieurs. Il y a d'autres actions naturelles pour lesquelles on se cache encore, et où la jalousie n'entre pour rien.

DUCLOS.

Eh ! par Dieu, je le crois bien. Celui qui a plus de paressse alors que d'amour-propre est un impudent. Ma foi, à tout prendre, il est assez bien fait de se cacher quelquefois. Les circonstances qui accompagnent le transport de la passion....

MADEMOISELLE QUINAULT.

Mais, paix donc, Duclos, paix donc ; vous cassez les vîtres.

DUCLOS.

Mais, par Dieu, je ne vois pas.... Ce que je dis est tout simple.

SAINT-LAMBERT.

Madame, il faut avouer qu'on ne dit rien de bien de l'innocence sans être un peu corrompu.

DUCLOS.

Ni de la pudeur sans être fort effronté.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Et voilà pourquoi vous dites si bien. Ou changez de texte, ou parlez un langage qu'on puisse entendre.

¶ Malgré cette apostrophe de mademoiselle Quinault, l'enthousiasme de ces messieurs fut porté à un tel point, que pour faire prendre à la conversation un ton de réserve qu'elle perdoit à chaque instant, je me hasardai à dire: qu'il existoit cependant une pudeur timorée qui marquoit beaucoup d'innocence et de délicatesse; et celle-là, ajoutai-je, est et doit être généralement respectée.

Sans doute, reprit M. de Saint-Lambert; c'est une belle glace qu'on craint de ternir de son souffle.

Mais cette dissertation fut bientôt interrompue par un homme qui apportoit une nouvelle pièce de vers de Voltaire; elle me parut charmante, et je trouve qu'on la jugea bien sévèrement. M. de Saint-Lambert et le prince furent les seuls qui prirent parti pour les vers et pour l'auteur. Quand elle fut lue, le prince s'adressant à mademoiselle Quinault, dit: Eh bien! madame, que pensez-vous de cela? C'est un brigand, reprit Duclos. Je ne sais, dit mademoiselle Quinault, jusqu'où l'on doit s'offenser de sa satire, mais il est impossible de faire le moindre cas de son éloge. Pourquoi, reprit M. de Saint-Lambert? personne ne loue avec tant de grâce et de finesse. Oui, dit-elle, mais ce n'est point par un sentiment de justice qui le presse et qui le satisfasse; c'est pour obliger un homme

qu'il dit du bien d'un autre. C'est un bien bel esprit, reprit le prince. Soit, répondit mademoiselle Quinault, mais c'est un très-méchant esprit. C'est un homme sans foi ; il en fera tant, interrompit Duclos, qu'il armera quelques jours un flibustier, qui n'aura rien à perdre, et qui portera le feu dans ses riches possessions : et ce sera bien fait.

SAINT-LAMBERT.

On ne lui ôtera jamais un cœur bienfaisant.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Eh! oui, c'est la vertu des gens qui n'en ont point.

SAINT-LAMBERT.

C'est la vertu sans laquelle il n'en est guère d'autres. O heureux celui qui, en regardant de près sa vie morale, pourroit trouver une balance égale de bien et de mal! Oh! très-certainement Voltaire a fait plus de bien réel qu'on ne lui a jamais supposé de mal. Si vous joignez à cela une supériorité de génie, telle qu'on ne peut la lui disputer, vous aurez pour lui bien plus que de l'indulgence, à moins que vous ne vous décidiez à jeter tous les Poussins, les Raphaëls, les Guides au feu, parce que vous aurez découvert une légère imperfection dans un des coins du tableau.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Oh! oh! passons par là-dessus, et disons qu'il ne faut avoir de liaisons ni de près ni de loin avec ces gens-là.

¶ Il étoit tard ; j'étois attendue chez moi, et

je profitai d'un moment de silence pour me retirer, en faisant la réflexion, que quand on se donne la peine de détruire un préjugé utile, il faut au moins le remplacer par quelques principes qui non seulement en tiennent lieu, mais encore qui mettent un frein plus sûr que celui d'une opinion variable ; et qu'à moins d'être fou, on ne peut prétendre à ramener l'homme à l'état de nature.

LETTRE

DE MADEMOISELLE D'ETTE AU CHEVALIER DE VALORY.

De la Chevrette.

COMMENT pouvez-vous croire, mon cher chevalier, que j'aie mis de la négligence à vous donner de mes nouvelles? Est-ce que vous ne me connoissez pas ? et ne savez-vous pas qu'on ne fait jamais ici ce qu'on veut faire ? Avec des cervelles comme celles-ci, a-t-on un moment de repos ? Aussi, je m'y déplais fort, je vous jure. Mais je ne puis, sans une ingratitude marquée, quitter le bonhomme, après le désir qu'il a de me garder. Vous avez donc oublié les dix mille livres dont ils m'ont fait l'avance l'été dernier. On a été deux fois à Paris sans que je l'aie su, et les autres occasions ne m'ont pas paru assez sûres pour risquer une lettre. Voilà la raison de mon silence. J'espère qu'il ne vous en passera pas d'autres par la tête, entendez-vous.

On ne parle et l'on n'entend autre chose ici

que comédie. On répète un rôle d'un côté, on fait les beaux bras de l'autre, on essaie des habits, on fait des plaisanteries auxquelles personne n'entend rien. J'ai pris le parti d'assister aux répétitions, afin de m'ennuyer moins. J'y aurois réussi si j'avois quelqu'un à qui confier mes remarques. Ils sont là une troupe d'amoureux... .En vérité, cette société est comme un roman mouvant. Francueil et la petite femme sont ivres comme le premier jour. Gauffecourt, ce basset sexagénaire, fait le doucereux auprès de l'indolente de Jully; elle le persifle et l'écoute tour à tour. Lorsqu'il est persiflé, il se retourne du côté de notre Emilie, qui le plaint, qui le console, qui le dorlote, en tout bien tout honneur, comme vous savez qu'elle fait lorsqu'elle aime les gens. Cette sensibilité est presque ridicule au moins. Ne pouvoir parler à ses amis que les larmes aux yeux. Je ne sais, cela lui va pourtant....Il est certain que c'est une séduisante créature ! Elle n'est poit jolie, elle est au milieu de quatre femmes qui font bruit par leur beauté: elle les efface toutes. Duclos en sera amoureux, s'il ne l'est déjà.

Quant à elle, elle n'a des yeux que pour Francueil; malgré cela son engouement pour ce Duclos est étonnant. Tout ce qu'il dit est impayable. Rien n'est bien que ce qu'il approuve ; on ne jure que par lui. C'est un esprit! c'est une âme !.... Le père Gauffecourt lui a déjà dit, comme moi, de s'en défier. Bon ! nous sommes d'une injustice,

d'une prévention !....On lui a cité madame de R*** qui a été obligée de le chasser de chez elle, et qu'il a perdue de réputation. Cela est fort différent, répond-elle ; quel empire voulez-vous qu'il prenne chez moi ?....—Il en a déjà sur votre esprit.—Eh bien ! s'il vient à me manquer d'égards, je pourrai rompre avec lui sans inconvénient.—Je n'en sais rien, répond Gauffecourt.—Oh ! je le sais bien moi, reprend Emilie avec humeur ; car que voulez-vous qu'il dise ?....—Vrai ou faux il dira....—Fort bien, courage, mon père ; voilà un coquin à vous entendre. En vérité.... —Eh bien ! quoi, ma fille ? répond le basset en lui prenant les mains, car c'est un vrai basset que ce Gauffecourt ; je ne sais, il a certainement du mérite, mais je ne puis me faire à respecter un homme de son état, qui joue la comédie et qui n'a que quatre pieds de haut. Quoiqu'il en soit, cela vous fait mal, dit-il à Emilie, qu'on vous rende suspect quelqu'un que vous aimez. Je vous dis qu'il n'est pas nécessaire de se compromettre avec lui pour qu'il cause bien du désordre. Madame Desfontaines l'a mis à la porte au bout de dix ans de liaison, pour avoir bouleversé toute sa maison, et avoir brouillé tous ses parens.—Bon ! cela est-il vrai ? Je n'en crois rien. Tenez, il y a du plus ou du moins à tout cela. Comment voulez-vous que je croie qu'elle l'a mis à la porte, tandis qu'elle l'accable d'amitiés quand elle le rencontre ? Je vous dis que c'est le plus honnête homme du

monde; j'en suis sûre....Allons, allons, la répétition; mon frère, ma sœur, Francueil, M. le comte, M. le marquis, la répétition, la répétition....Et voilà comme tout se place dans cette tête. J'oubliois bien le meilleur. Au milieu de tout cela, elle s'enferme tous les matins deux heures dans sa chambre, pour donner elle-même à ses enfans leur leçon de musique, de lecture, et leur apprendre leur catéchisme. Y comprenez-vous quelque chose?

Madame de P*** vient de nous arriver. C'est une grosse petite femme toute ronde, toute gaie. J'ai demandé à Emilie ce qu'elle en comptoit faire, elle m'a répondu dans la naïveté de son cœur, qu'elle la destinoit aux rôles de commère. Dans une autre bouche que la sienne, ce seroit une épigramme....Je me flattois que cette lettre partiroit ce soir; mais j'apprends qu'il n'y aura d'occasion que le lendemain de la comédie. J'aurai le temps, mon cher chevalier, de vous rendre compte de cette fameuse journée.

Suite de la même Lettre.

Il est certain qu'on ne tient pas aux variations de cette maison-ci. Emilie me dédommageoit de tout, parce qu'elle étoit remplie d'égards et d'attentions pour moi; et qu'elle me recherchoit de préférence à tous les autres. Depuis hier que Duclos est arrivé, on n'a des yeux que pour lui, et on ne m'appelle que pour amuser monsieur. La co-

médie lui a servi de prétexte pour se faire présenter au bon homme Bellegarde; il a été reçu à merveille. On l'a conjuré de rester deux jours de plus, afin de voir une représentation. Il les a pris bien vîte au mot. Madame d'Esclavelles a mis dans sa réception cette sorte de respect qu'inspire la réputation d'un homme d'esprit à ceux qui n'ont jamais rien vu, ou qui ont oublié dans la solitude ce qu'ils ont vu autrefois dans le monde. Néanmoins elle y met de la réserve et examine l'homme en silence. Ils ont tous la manie de prendre sa brusquerie pour de la franchise. Mais madame de Jully, et surtout madame de P***, qui ne sont ni si engouées du mérite de Duclos, ni si sûres de leurs talens que madame d'Epinay, se sont révoltées, et ne veulent pas jouer devant lui. Elles disent qu'elles ont mis la condition qu'il n'y auroit que leurs amis et leurs familles aux représentations; qu'elles ne connoissent point Duclos; que c'est un homme caustique et méchant; en un mot, qu'elles ne joueront point s'il reste. Sur cela, la petite femme se démène, veut prouver l'impossibilité de ne pas jouer, et l'impolitesse marquée dont ce refus seroit pour Duclos. Ces dames s'en soucient fort peu et vont leur train. Elle fait l'éloge de Duclos; on lui rit au nez. Ne sachant plus par où s'y prendre, elle m'a confié son embarras, et je n'ai pu m'empêcher de me moquer d'elle. Elle a voulu se fâcher, mais je lui ai fait tant de mauvaises plaisanteries, qu'elle s'est un peu radoucie. Sa

peur est, si l'on ne joue pas, que le bon homme, qui attend cette comédie avec une impatience extrême, ne prenne Duclos en grippe. Je sais un moyen, moi, et sans m'en vanter, je le mettrai en usage avant la fin du jour. C'est de confier à Duclos tout le désordre qu'il cause. Je lui dirai que madame d'Epinay n'a jamais osé lui en parler ; et je ferai si bien qu'il prendra le parti de s'en aller, pour peu qu'il entende le français.

Le soir, à 7 heures.

On est venu m'interrompre, ce matin, mon cher chevalier, tandis que j'étois à vous écrire. Il a fallu descendre chez madame d'Esclavelles qui avoit besoin de moi pour acheter de la toile (car Dieu merci on me met à toute sauce dans cette maison.) J'avois aperçu Duclos se promenant seul dans le bois ; j'allai le joindre, bien résolue de lui parler net, et de faire cesser par ma franchise la gêne qu'il nous donne ici. Je l'abordai en riant. Avouez, monsieur, lui dis-je, qu'il faut avoir un fond de confiance bien grand pour oser interrompre vos rêveries. Pourquoi donc, mademoiselle, me répondit-il ? Le jardin n'est-il pas libre ? S'il vous convient de vous y promener avec moi, il ne me déplaît pas de vous y voir, puisque j'y reste.—Rien n'est plus naturel, et ce ton de franchise me plaît aussi, lui répondis-je. Tant mieux, dit Duclos ; car vous ne m'en verrez jamais d'autre.—Puisque

vous faites gloire d'une qualité que je n'estime pas moins que vous, ne trouvez pas mauvais, monsieur, que je prenne le même ton.—Pourquoi pas? Je n'ai jamais gêné personne, attendu que je n'aime point à l'être.—En ce cas, votre pénétration est en défaut, repris-je en riant, car vous faites, sans vous en douter, ce qui répugne à votre façon de penser. —Quoi ? je vous incommode, dit-il précipitamment; et que ne le disiez-vous ?.... Dans le fond, c'est votre faute.... Allons ; prenez par ce côté, et moi par l'autre.

Je l'assurai qu'il ne m'entendoit pas ; et le prenant sous le bras : Ce n'est point moi dont il est question, lui dis-je, je vous proteste même, sans fadeur, que si j'étois seule dans cette maison avec les grands parens et madame d'Epinay, on ne vous trouveroit point de trop.—Qu'appelez-vous de trop, dit-il en fronçant le sourcil ? C'est, lui répondis-je doucement, qu'un homme comme vous n'est pas à sa place au milieu d'une troupe de petites cervelles qui, étant incapables de tirer avantage de votre société, doivent s'en effrayer.—Mais qu'ont-ils à craindre, dès que je veux bien me prêter à leur ton. Quand je voudrai les assujettir au mien, alors je leur permettrai de se plaindre. La chose ne seroit pas facile, repris-je malicieusement. Je le crois, dit-il en riant ; mais je suis venu ici sans esprit de critique, et ne veux montrer ma supériorité à personne ; d'ailleurs, l'un fait supporter l'autre. Apprenez de moi qu'il n'y a jamais que le sot qui s'ennuie ou qui se trouve déplacé.—

Voilà qui est fort bien, quant à vous ; mais ceux que vous supportez n'ont peut-être pas la même indulgence.—Quel diable de langage énigmatique, reprit Duclos? Voilà bien de la tournure pour dire que je déplais à quelqu'un ici : est-ce à vous? car je ne puis croire que ce soit à madame d'Epinay. C'est elle qui m'a tourmenté pour venir. Dans le fond, je conçois qu'entourée de linottes et de collets montés, elle ait imaginé que je lui pouvois être d'une grande ressource. Naturellement j'aime à obliger les malheureux. Cette pauvre petite femme me fait pitié. Elle a du bon ; je suis sûr même que si elle veut écouter mes avis, elle s'en trouvera bien à la longue.

Comme je lui vis le plan formé de se faire le pédagogue de la petite d'Epinay, et que j'envisageai un ridicule de plus pour elle à se laisser dominer par cet homme, je crus nécessaire de diminuer l'intérêt qu'il sembloit déjà y prendre en me permettant de badiner un peu avec ses défauts. Il est des circonstances où l'on nuit à ses amis en les parant des qualités qu'ils ont ou qu'on voudroit leur reconnoître. Duclos est de ces gens qui, ne cherchant que le côté foible, subjuguent plus aisément par la connoissance qu'ils donnent de leur pénétration : et si le premier sentiment qu'il fait éprouver est en faveur de son esprit, je crois que celui de la crainte en doit être la suite. Il faut à la vérité plus d'usage des hommes que n'en a la petite d'Epinay pour en juger un tel que Duclos.

Je penserois comme vous, lui dis-je, sur ma-

dame d'Epinay, si elle avoit appris de bonne heure à distinguer les vrais amis d'avec les connoissances frivoles, mais que peut-on attendre de quelqu'un dont les travers étouffent continuellement la raison? Celle dont nous parlons étoit faite pour l'entendre, par exemple ; je dois rendre justice à la sensibilité de son cœur. — Diable ! mademoiselle, ce n'est donc rien à votre avis? Beaucoup, repris-je, lorsqu'on en sait régler les mouvemens; mais peu de chose, lorsque tout peut l'émouvoir également. Il faut savoir faire des distinctions, et ce n'est pas là le fort de madame d'Epinay. A cela Duclos répondit que ce n'étoit qu'à force de foiblesses qu'on acquéroit du nerf. Chaque chose a son temps, ajouta-t-il; pour connoître le vrai, il faut avoir vu le faux.—Il n'a pas tenu à moi qu'elle n'en ait approfondi le danger, lui dis-je; plus fine qu'elle, je lui aurois évité de dangereuses démarches, si elle avoit été disposée à recevoir des conseils de l'amitié ; mais livrée à cette troupe d'évaporées que vous voyez ici, elle n'ose rien leur refuser, et la crainte de leur déplaire l'entraîne au point de manquer même à ceux qui lui veulent le plus de bien. Mais, dit Duclos, je ne vois pas qu'elle manque à personne ; il me paroîtroit même qu'elle a un certain discernement dans le choix qu'elle fait de ses amis, car je ne pense pas qu'elle mette à ce rang tous ceux qui sont ici. Je lui dois la justice de dire qu'elle témoigne le désir d'attirer dans sa société des gens de mérite ; ce qui fait honneur à ses lumières.

Je ne pus m'empêcher de rire de cette fatuité que je sentis à merveille ; mais ma gaieté ne plut pas à Duclos, qui me demanda d'un ton sèchement effronté, ce que je trouvois de si plaisant à ce qu'il venoit de dire. C'est, lui dis-je, en feignant de n'avoir point aperçu son humeur, que ce que vous pensez que notre petite femme désireroit avant-hier en vous attirant ici, est ce qu'elle redoute le plus aujourd'hui. Je veux mourir, si je comprends rien à ce galimatias, reprit-il, en haussant les épaules ; eh ! pour Dieu ! mademoiselle, parlons clair. Pourquoi ne me voudroit-on plus ?—C'est qu'on vous craint.—Par quelle raison ?—Parce que vos critiques effraient. Il est question de jouer la comédie, comme vous savez.—Eh bien ! pourquoi pas la tragédie, si elles veulent ? J'applaudirai ; tout est bon en passant.—Jamais, monsieur, elles ne vous supposeront cette indulgence ; et ne peut-il pas vous échapper quelques plaisanteries ! Dès ce moment voilà leurs petits talens au diable. — Au contraire, mademoiselle, rien n'encourage comme les connoisseurs. N'est-ce pas eux qui forment les autres ? Et puis si je plaisante, ils sont bien les maîtres d'en faire autant. Allez, je suis plus juste qu'ils ne pensent. — J'en suis persuadée; mais ils n'ont pas eu le temps de vous approfondir. Dites-moi, interrompit-il, est-ce demain qu'on joue ? C'est selon, dis-je en souriant. — Et quelles pièces ?— Oh ! je n'en sais rien, repris-je, je ne m'occupe pas de leur répertoire ; ma présence ici n'a pas la comédie pour objet ; si ce n'étoit M. de Bel-

legarde et la pauvre madame d'Esclavelles, qui, sans moi, seroient seuls au milieu du grand monde, je ne grossirois pas le nombre des spectateurs. Cette frénésie et la turbulence qu'entraînent ces sortes de plaisirs, ne conviennent point à des têtes telles que la vôtre et la mienne ; et je crois que si nous avions une société à nous choisir, ce ne seroit pas celle d'une jeune femme. Je ne fais cas que des amis dont la franchise puisse me corriger, si j'en ai besoin ; dont l'esprit droit et éclairé m'instruise en m'amusant ; de ces gens sans air, sans tournure, qui connoissent et jouissent aussi bien que moi du charme d'une amitié que le mérite fait naître, et que le rapport constant des caractères entretient. Comment, me dit-il, en fronçant le sourcil et me regardant en dessous, j'ai cru que vous aimiez madame d'Epinay ? — Et qui vous dit le contraire, monsieur ? Parce que je blâme sa conduite, et n'aime point à la voir obsédée par un tas de petites espèces qui nuisent encore plus à sa réputation qu'ils ne servent à ses plaisirs, est-ce lui faire injure ? Je pense, monsieur, qu'en amitié il faut. . — Tenez, mademoiselle, interrompit-il avec humeur ; il faut que chacun fasse ce qu'il lui plaît. — Quoi, monsieur, vous trouvez tout simple ? — Moi, je trouve tout bon, excepté le mal, cependant. — En ce cas, que dites-vous ? . . . . — Quoi ? parce qu'elle joue la comédie. Eh ! par Dieu ! je la jouerai, moi, tant qu'on voudra. Tenez, dites-leur ; cela mettra fin à leurs craintes. Non seule-

ment ils peuvent s'assurer en moi d'un spectateur désirable ; mais je veux bien même, pour les mettre à l'aise, prendre tels rôles qu'ils voudront : ce sera bien le diable si je ne vaux pas autant qu'eux.

Je vous avoue que je ne pus me défendre de marquer un peu de surprise. En lui parlant, mon but n'avoit pas été de l'entraîner à partager un amusement que je pensois qu'il condamneroit. Comment vous joueriez avec eux ?—Sans doute, il faut bien les rassurer. D'ailleurs, venant ici pour madame d'Epinay, je suis bien aise qu'elle voie que je suis tout aussi complaisant qu'un autre. Allez, allez : je parie qu'elle en sera fort aise. — Mais point du tout, repris-je en colère. Quoi, vous ne voulez pas m'écouter ?—Et que fais-je donc depuis une heure ?—Je l'ignore ; mais sachez donc, puis qu'il faut parler clairement, que c'est madame d'Epinay elle-même qui désire le plus honnêtement qu'il est possible, que vous remettiez à un autre moment le petit séjour que vous vous proposiez de faire ici attendu qu'on s'est donné parole de ne point jouer tant que vous y resterez. Votre présence effarouche les belles dames, glace d'effroi les agréables ; ce qui met la maîtresse du logis dans un embarras. . . .—Voilà donc de quoi il s'agit? Laissez-moi faire, j'arrangerai les choses de façon que tout le monde sera content. Vraiment, je suis bien fait pour gêner ? ils ne me connoissent pas ; c'est toujours par médiocrité de

génie qu'on est timide. Je m'en vais dire à madame d'Epinay qu'elle se tranquillise. Avec moi l'on n'a pas à craindre de tracasseries ni de pas de clerc; mais il faut apprendre à être maître chez soi: en deux mots j'aurai tout applani. Vraiment, je ne veux point qu'on me craigne dans cette maison; c'est de l'estime, morbleu! qu'il me faut; et il ne me sera pas difficile de leur prouver que j'en mérite.

Je ne sais tout ce qu'il ne me dit pas encore; ce que je crois, c'est qu'il est amoureux de la petite d'Epinay: j'ai sondé Gauffecourt sur cela. Il pense que Duclos a démêlé tout de suite le caractère bon, timide et foible de la petite femme; et comme il aime à dominer, il veut s'emparer de sa confiance, de son esprit, et la conduire. Oui, ai-je répondu, et peut-être même en faire, sans qu'on s'en doute, l'instrument de ses miévreries. Cela est à merveille; mais si c'est là son but, j'espère qu'il n'y parviendra pas; car Francueil à qui elle ne cache rien, ne la laissera pas s'embarquer. Je compte bien même lui faire sentir qu'il y va de son intérêt. Je vois que, sans m'en apercevoir, je suis presque aussi occupée de tout ceci, qu'eux tous: c'est une maladie qui se gagne. Mais laissons-les un moment, et parlons un peu de nous.

J'ai reçu hier une lettre de votre frère; je vois avec grand plaisir qu'il ne se paie pas de mon refus; il renouvelle ses persécutions pour que j'aille passer l'automne avec eux. J'attends votre avis pour ....On m'appelle encore. On ne sauroit être

ici un moment en paix. Quelle vie!....Adieu donc, mon cher chevalier. Pour cette fois je ferme ma lettre, et je vous instruirai du jour de la représentation.

La sécurité de madame d'Epinay sur le compte de mademoiselle d'Ette, fait qu'il ne se trouve rien dans son journal, qui montre clairement le caractère et le manége de cette fille. Soit le mauvais état de sa fortune, soit inconstance naturelle dans son caractère, il est certain qu'elle cherchoit à former de nouveaux liens plus utiles que ne lui étoient ceux qui l'attachoient au chevalier de Valory. La suite nous a persuadés que c'étoit le principal but de ses assiduités chez M. de Bellegarde. Dans le nombre de ceux qu'attiroient les plaisirs que lui procuroient ses enfans, elle cherchoit particulièrement à plaire à ceux qui avoient une réputation établie de générosité et de fortune; mais c'étoit toujours de façon à ne se pas compromettre. Elle tenta de ménager Duclos, dans la vue de lui en imposer, vraisemblablement plutôt que de le séduire; mais le succès ne répondant point à ses vues, elle lui voua la haine la plus décidée.

Billet de Mademoiselle d'Ette au Chevalier de Valory.

On vous attend après-demain, mon cher chevalier; tout est arrangé. Ce Duclos est sorcier,

je pense ; toutes ces femmes en raffolent à présent. L'autre jour, après notre conversation qui, à ce que je vois par votre lettre, n'a pas eu votre approbation, je ne sais pourquoi, Duclos revint me trouver pour savoir quelles étoient précisément les effarouchées de la troupe ; voilà son terme. Je nommai tout franchement la grosse marquise et la petite de Jully. Il alla aussitôt dans leur appartement. J'ignore comment il s'y prit ; mais lorsqu'on se rassembla dans le salon, on ne l'appeloit plus que le bon homme, et je crois que le nom lui en restera. Enfin, on joue après demain ; on joue devant lui, on mendie son suffrage, et l'on joueroit, je crois, pour lui tout exprès, si l'on osoit. On vous offre un lit ; mais comme il y a beaucoup de monde, peut-être ferez-vous aussi bien de ne le pas accepter. Au reste, tout comme il vous plaira. Bonjour, mon vieux ami.

Reprise du Journal.

Le 1er. *Septembre.*

M. Duclos s'est fait présenter à mon beau-père, comme nous en étions convenus ; il en a été très-bien reçu. Je craignois qu'il ne lui échappât, dans la conversation, quelque chose qui découvrît, ma nouvelle liaison avec mademoiselle Quinault ; mais, malgré sa vivacité, il est plus discret que je ne l'avois pensé. M. de Bellegarde l'a engagé à rester plusieurs jours ici et à nous voir jouer la comédie : il a accepté. Ces dames ont d'abord

fait difficulté de jouer devant lui ; cela m'a fort embarrasée ; mais mademoiselle d'Ette, avec son adresse ordinaire, a tout raccommodé. En vérité, je lui dois bien de la reconnoissance ; elle n'est occupée que de moi. Elle m'avertit sans cesse de ce qui peut me nuire ; elle en est plus affectée que moi-même : il y a bien peu d'amis comme elle.

Francueil est très-content de M. Duclos, et de l'intérêt qu'il me marque. Pour moi, jusqu'à présent je l'estime fort ; je le vois avec plaisir, et cependant je ne le trouve pas très-aimable. Il m'amuse quelquefois ; je l'écoute volontiers ; mais il me cause de l'embarras, et je ne sais jamais quoi lui dire. Je ne me trouve pas toujours de son avis ; je n'hésite jamais à y déférer et je me rends justice. D'ailleurs Francueil et M. Rousseau en font grand cas ; de plus, il a l'air de se plaire avec moi, et je jouis de sa satisfaction. Quel inconvénient y a-t-il à cela? C'est de l'amour-propre tout pur, j'en conviens ; je n'y saurois que faire. Je pense et je sens tout ce que je viens de dire. Je suis beaucoup plus à mon aise avec M. de Gauffecourt, par exemple. Il m'a dit souvent que j'avois plus d'esprit qu'on ne croyoit et que je ne le croyois moi-même. Il ne me manque, dit-il, que de la culture et l'habitude de causer avec des gens qui me forcent à penser. Si cela est, personne n'est plus propre que M. Duclos à suppléer à ce qui me manque. Voici une

conversation que j'ai eue avec lui, la veille de la comédie.

Nous étions à nous promener. Après un bon quart-d'heure de silence (car nos conversations commencent toujours par des silences ; je voudrois savoir pourquoi.) Eh bien ! me dit Duclos en riant, ces dames avoient peur de moi ; elles ne vouloient pas jouer. — Non par peur, monsieur, mais en général nous étions toutes convenues de ne jouer devant aucun étranger. — Oh ! soit ; mais moi.... Ne leur avez-vous pas dit ? .... Et au contraire elles doivent s'attendre à plus d'indulgence de la part d'un homme qui s'y connoît.

Je fus choquée de cette phrase, par exemple ; mais je n'osai le faire voir, de peur de l'humilier, et je répondis contre mon sentiment : cela est vrai.

Tout est raccommodé, continua-t-il ; vous jouerez demain. Mais, pourquoi ne m'avoir point dit l'embarras que cela vous causoit ? —C'est que j'ignorois si ces dames entendroient raison, et je craignois de vous mettre dans le cas de nous quitter par politesse. — Moi, non, je ne serois pas parti ; et d'ailleurs.... Elles auroient joué, j'en étois sûr.... Vous le voyez bien.... Ah ! vous ne me connoissez pas. Il faut toujours me parler naturellement. Vous saurez cela, si vous me permettez de vous faire ma cour.... Pas tant cet été,

car il faudra que je fasse un petit voyage avec la duchesse de,.... et puis quinze jours pendant le Fontainebleau ; voilà tout. Après quoi je suis à vos ordres ici, si vous y êtes encore. Envoyez-moi un papier qui m'avertisse d'une occasion, je mettrai mon bonnet de nuit avec un livre dans ma poche, et je viens passer deux ou trois jours avec vous. — Ah ! monsieur, vous me ferez le plus grand plaisir.... — Vrai ? moi, je vous parle naturellement ; je me plais fort ici ; vous êtes bonne femme.... Je dis, vous avez de l'esprit.... plus même qu'on n'en trouve communément dans une femme du monde.... Ecoutez ; quand je dis bonne femme, j'entends brave femme, femme d'esprit qui remplit ses devoirs. Demandez à mademoiselle Quinault .... Ce qui me plaît en vous, c'est votre respect, votre amour pour vos parens.

Je ne trouvois point de réponses à tout ce qu'il me disoit. A la familiarité près, son éloge me plaisoit. Voyant que je gardois le silence, il continua.

Hem ! me suis-je trompé ? Ne les aimez-vous pas ? — Oui, assurément, de toute mon âme, monsieur.... — Voyez, madame, je prends avec vous le ton que la franchise et l'amitié m'ont dicté. Voyez, s'il vous déplaît, par hasard ; vous n'avez qu'à dire.... — Non assurément, monsieur, je suis trop flattée.

Ah ça ! imitez-moi donc, continua-t-il. Tenez, avec moi vous pouvez tout dire. Venez, allez vous-en ; faites ceci, faites cela.... Oui, tout franchement : je suis l'homme du monde le plus aisé à vivre. Tout le monde vous le dira, et ...... Je vous dirai même une chose ; j'ai été dans l'intimité de vingt maisons dans Paris ; j'ose dire l'intimité la plus entière, ce qui s'appelle.... enfin, jusqu'à être dans la confidence du mari et de la femme en même temps. Je me suis brouillé avec plusieurs ; personne ne s'est repenti, je crois, de m'avoir donné sa confiance ; et si.... L'on m'a dit des choses qui, si je voulois.... Mais sur cela je ne me suis jamais laissé entamer ni dans la vivacité, ni dans la colère.... Voici ce qui prouve bien l'honnêteté de mon caractère, sachant combien je suis violent, et que par Dieu ! il ne fait pas bon, en général, s'attacher un petit chat comme moi aux jambes, ils ont eu l'impudence de ne me ménager en aucune façon.

On nous interrompit ; mais voilà à peu près tout ce qu'il m'a dit de plus remarquable.

Le lendemain nous jouâmes la comédie. Si j'en crois les éloges, il n'y eut jamais de talent plus décidé que le mien. J'en croirois assez Duclos, car il est vrai, et n'est pas prévenu comme Francueil qui étoit fou et ivre de plaisir. Duclos prétend qu'il ne me manque que l'habitude pour être la première actrice qu'il ait vue. Tous mes parens pleuroient de joie.

Le lendemain, à Paris.

Nous avons quitté la Chevrette, ce matin, Duclos, Francueil et moi. J'ai prétexté une affaire pour M. d'Epinay ; on a eu de la peine à me laisser aller ; je crois, en vérité, qu'ils sont tous amoureux de moi. J'ai dîné tête à tête avec Francueil, et comme il ne peut pas souper chez moi, j'ai engagé Duclos à venir me tenir compagnie ; il a accepté ma proposition. Il doit se rendre ici vers les huit heures.

Suite du Journal.

Au lieu de venir à huit heures, comme nous en étions convenus, il vint à sept et me trouva avec Francueil qui ne faisoit que d'entrer, et qui s'étoit proposé de rester jusqu'au moment de son arrivée.

Je fus un peu fâchée de l'heure qu'il me faisoit perdre ; et à présent que je suis seule et que je réfléchis sur notre conversation, je trouve qu'il auroit mieux valu qu'il ne fût pas venu du tout. J'avois préparé la plus belle conversation, et je n'en ai pas pu trouver un seul mot. Je m'étois dit : “ Le meilleur moyen d'avoir Duclos pour ami, est de lui donner de l'estime pour moi, et de l'intéresser à mon sort ; je n'ai qu'à me montrer à lui telle que je suis, ne lui rien cacher de ce qui m'est arrivé, excepté mon amour pour Francueil et le sien pour moi, (ce qui n'est pas nécessaire à lui dire) ; je le mettrai sur les apparences du bonheur ; je lui dirai combien elles sont fausses et

trompeuses. Cela lui donnera de la curiosité ; il me fera des questions, et je n'aurai qu'à répondre." Rien de tout ce beau plan ne peut avoir lieu ; mais je suis bien sûre que vous ne devinerez pas le sujet qui a été substitué à celui-là.

En arrivant, il me prévint qu'il ne souperoit pas. Je n'avois pas faim ; je me fis apporter une compotte, du pain, du vin et de l'eau ; lui des échaudées, de la bière , tout cela, dès huit heures, parce qu'il lui plut ainsi. On plaça ce frugal repas sur ma table, et nous nous assîmes chacun de notre côté, les bras appuyés sur la table.

D'abord, il fut question de la comédie, de mes talens qu'il exaltoit sans cesse. A la fin, je lui dis :

Tout cela n'est bon que lorsqu'on en peut jouir sans retour désagréable. Il faut avoir la tête bien libre. . —Nous avons joué la comédie aussi dans une société, répondit-il. J'étois très-bon ; je faisois les valets. Il y avoit une petite soubrette qui étoit par Dieu ! charmante. . .Voilà pourquoi je jouois les valets.—Pourquoi n'avons-nous pas su cela plutôt, lui dis-je ? Vous auriez joué avec nous.

Il continua sans avoir l'air de m'écouter : J'en étois amoureux, moi, de la soubrette qui étoit charmante et . . . . (en souriant et me regardant fixement), nous jouions bien notre rôle tous les deux (un moment de silence, et puis continuant de rire). Il m'est arrivé de singulières aventures

dans ma vie.....mais je dis uniques....à ne pas croire....

Je ne disois mot à tout cela ; je souriois, j'avois l'air étonné ; je pourrois dire que je jouois l'attention. Cependant j'en avois une ; c'étoit de guetter le mot qui m'ameneroit à ce que je voulois traiter.

Je fais un roman bien singulier actuellement, dit-il, où l'on verra des choses....toutes nouvelles et vraies. Oui, par Dieu ! vous le verrez. Je vous en lirai quelque chose.—Ah ! je vous en prie. —Oui, sûrement ; je vous le promets ; mais c'est qu'il faudroit que vous sussiez....Ah ! ça ne fait rien....Il y en a une entre autre où j'ai eu une conduite bien honnête, continua-t-il en secouant la tête. Je suis bien sûr qu'à ma place il n'y a pas deux hommes qui eussent agi comme moi, ni qui puissent même, de sang-froid, répondre d'en faire autant.

J'avoue que si quelque chose pouvoit me rendre Duclos suspect, ce seroit l'attention qu'il a de vanter son honnêteté ; mais comme il semble mettre de la chaleur et de l'enthousiasme à tout, cela est moins étonnant. C'est pourquoi je lui répondis : vous devez être bien vengé en pensant comme vous faites. Une conduite honnête couvre bien plus de confusion ceux qui ont de certains torts....C'est une expérience que j'ai eu le malheur ou le bonheur de faire.—Pauvre femme ! dit-il, en prenant un air d'intérêt....Si jeune !....

Dites-moi un peu, madame votre mère me paroît une femme respectable ?—Ah ! monsieur, c'est la plus digne mère, la plus. . . .—Oui, cela me paroît ainsi. Vous gêne-t-elle beaucoup ?—Moi ? point du tout. En quoi pourroit-elle me gêner ?—Mais, je dis, est-elle exigeante, curieuse ? Elle est fort dévote, ce me semble.—Oui, extrêmement.—Et comment diable vous laisse-t-elle jouer la comédie ?—Mais elle n'en est pas trop contente ; c'est M. de Bellegarde qui le veut, et c'est par complaisance, et comme une peine attachée à son état, qu'elle y consent.—Fort bien. Elle l'offriroit à Dieu, en cas de besoin.—Précisément, et en vérité moi aussi assez souvent.—Comment ? pourquoi cela ?—Ah ! mon Dieu, pourquoi ?—Comment ! vous ne jouez pas comme quelqu'un qui ne s'en fait pas un plaisir. . . .Si c'est par dévotion, je conçois que vous en fassiez scrupule. . . .car, par Dieu ! on ne vous voit pas jouer impunément *(en riant comiquement.)*

> Par de pareils objets les âmes sont troublées,
> Et cela fait venir de coupables pensées.

—Non ; ce n'est ni par dévotion, ni par pruderie ; mais il faut être gaie, avoir l'âme à son aise. . . .—Ah ! c'est une autre affaire ; si vous avez du chagrin, je vous plains de toute mon âme ; vous ne le méritez pas. Et qu'est-ce qui vous en donne ?

Je ne répondis point. Puis, fronçant le sourcil pour marque de compassion : Madame, dit-il,

je m'intéresse très-vivement à vous; cela me donne droit à votre confiance. Vous pouvez tout dire. Et me regardant fixement: Pauvre femme! continua-t-il....où est votre mari?—Il est en tournée, monsieur, depuis quatre mois.—J'en ai entendu parler; il est jeune. Je veux faire connoissance avec lui. Je me doute bien qu'il est la cause de vos chagrins; mais que diable....—Il est vrai, monsieur, qu'il m'en a donné beaucoup.—J'ai envie de boire un coup, dit-il, en prenant la bouteille de bière: en voulez-vous?—Je vous rends mille grâces, lui dis-je; je mangerai tout-à-l'heure de la compotte.—Et moi ce croûton. Je bois encore un coup, et voilà qui est fait.... Vous êtes délicate, d'une santé foible.—Oui, très-foible, surtout depuis deux ans.—Toutes les jeunes femmes sont mourantes; hé que ne buvez-vous du vin? Je le leur dis à toutes, moi: cela vous fortifieroit....M. d'Epinay est d'une bonne santé, lui?—Oui.—Dites-moi un peu, madame, qu'est-ce que c'est que mademoiselle d'Ette?—C'est une fille de condition qui est sans fortune; une fille estimable, très-estimable, et mon amie la plus tendre.—Vrai? Et qu'est-ce qu'elle fait ici? Comment la connoissez-vous?—Elle étoit amie de ma mère..—J'entends. Je vois le reste d'ici. Il ne faut pas tant me dire. C'est une fille galante, ou je suis bien trompé....—Elle? Je vous assure que non.—Hem! hem! je m'y connois. Elle est souple, adroite, n'est-ce pas?—Elle a de la finesse et beau-

coup; mais....—Oui, oui; je savois bien.... Laissons cela. Ah ça!....vous avez eu beaucoup d'enfans? cela vous a tuée.—Non, monsieur; je n'en ai eu que deux.—J'ai vu, comme cela, une pauvre petite femme de qui j'étois l'ami, qui a eu plus de chagrin....Vous n'habitez plus avec votre mari lorsqu'il est à Paris?

Cette question m'étonna, me déplut même; je n'osai le lui marquer, parce que je vis qu'elle étoit faite par l'intérêt et par franchise. Je n'hésitai pas à lui répondre franchement que non. Ensuite il se mit à rêver; but un ou deux coups avec l'air occupé, et enfin il rompit le silence en disant:

Je ne vous serai peut-être pas inutile. Un de ces jours, en nous promenant, il faudra que vous me disiez tout ce que vous avez dans l'âme.... Vous promenez-vous beaucoup?—Oui, j'aime fort à marcher.—Eh bien! nous irons à la Meute. J'y ai un appartement à la Meute; il est fort joli. C'est mademoiselle Quinault et madame de R*** qui me l'ont meublé: mais j'ai un projet, je verrai....Voilà presque toutes mes connoissances dans ce quartier-ci, et si je vous fais souvent ma cour....—Ah! monsieur, lui dis-je, vous me ferez tant de plaisir....Je vous aurai tant d'obligation....—Même, si je prends auprès de vos parens, continua-t-il, si vous croyez que ma présence...quelquefois un mot de ma part puissent... Vous voyez bien qu'il faut que je sois à portée de vous. Je veux me faire donner un appartement

aux Tuileries ; mais je ne veux pas rendre celui de la Meute. Cela me sera fort aisé par madame de P*** avec qui je suis très-bien, et en attendant l'abbé de C***, qui est mon ami, me prêtera le sien. Je n'ai qu'à lui en dire un mot, oú le lui faire demander par la princesse de G***. Je suis dans leur confidence ; ils ne me refuseront rien.... Et j'y suis de l'aveu de tous les deux. C'est une chose singulière. Je ne vous en parlerois pas, si cela n'étoit connu de tout le monde. Au surplus, ils ne m'en ont pas demandé le secret. La princesse traite cela fort lestement, en grande dame, ce qui s'appelle. Elle a de la hauteur et du courage ; elle s'est conduite à merveille avec l'abbé ; je dis tout au mieux. Elle lui a tout dit et à moi aussi, avec une franchise qui me l'a fait respecter... Et cela dès la première fois que nous l'avons vu... Car dans ces choses-là, moi je vous dirai que je ne fais point un crime à une femme d'avoir un amant : au contraire : mais je veux qu'elle ait le courage d'avouer hautement la préférence de cœur qu'elle lui donne. Pour ses faveurs, qu'elle les cache, cela me plaît assez même....Mais je crois que lorsque la tendresse est bien vive, il est fort difficile de pouvoir la cacher ; cela seroit plus prudent ; mais....—Buvons encore un coup à présent *(Silence)*. Vous n'aimez plus votre mari à ce que je puis juger.—Hélas ! monsieur, il m'y a forcée..*(Autre silence)*. J'ai été bien malheureuse avant que d'arriver au point d'indifférence où je suis avec lui.

Venant à moi, et me tendant la main d'un air très-touché : Pauvre petite femme, dit-il, en me baisant la main, vous avez l'âme tendre. Comment votre mari ne sent-il pas ce que vous valez... Vous n'aimez rien; aimez-vous quelqu'un à présent?—Monsieur....J'ai des amis qui me consolent....qui me dédommagent, et que j'aime tendrement....

Il m'interrompit et me baisa encore la main. Il alla se rasseoir ; versa un verre de bière, fit un tour à la fenêtre, et revint en disant : Je ne sais ce que je ne donnerois pas pour que vous fussiez heureuse; et après avoir bu, il ajouta ; Je vous aime bien....Moi je fis un signe de remercîment; puis il vint tout à coup à moi les bras étendus et disant: Tenez, madame, je suis amoureux de vous. Je sens que je vous aimerai comme un fou. Je suis honnête homme; mais je ne veux pas être trompé. Parlez-moi vrai, vous ne vous répentirez pas de votre confiance. Vous n'avez qu'à dire un mot.—Monsieur, je suis très-flattée de votre façon de penser. Conservez-moi votre amitié ; je vous la demande avec instance ; mais je serois bien fâchée que vous eussiez un autre sentiment pour moi.—Et pourquoi cela ? Me trouvez-vous désagréable? Ecoutez, vous pourriez faire pis. Ma foi, je vous regarde déjà comme mon enfant....Me prenant les mains, pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ?—Mais il n'est pas possible que je n'aie beaucoup d'amitié pour vous, ne fût-ce que par reconnoissance....

Cette déclaration brusque m'avoit d'abord fort étonnée, elle m'avoit même paru ridicule ; mais il avoit l'air si franc et si bon, que je me suis su mauvais gré de l'envie de rire qu'elle m'avoit donnée dans le premier moment.

Je ne saurois vous exprimer, lui dis-je encore, combien je suis sensible à la tendresse que vous me marquez. En vérité, j'en suis pénétrée ; vous êtes plein de bontés à mon égard ; mais, monsieur, l'amitié et la reconnoissance vous suffisent-ils ? Je n'ai rien à accorder au-delà.

Madame, encore une question, me dit-il, en me serrant les mains, et je ne vous en parle plus ; mais je veux une réponse précise, claire, et vraie surtout. Souvenez-vous en. Avez-vous un amant ?

J'hésitai beaucoup à répondre. Monsieur, dis-je, pourquoi cette question !... Non.... J'ai des amis comme je vous l'ai dit. J'en ai un, entre autres, qui m'aime tendrement ; voilà tout.— Vous me trompez. Tenez, je ne veux pas forcer votre secret ; vous avez de la confiance en moi, je vous avertis qu'une demi-confidence ne me convient point. Dites-moi, je ne veux pas m'expliquer, voilà qui est fini ; ou parlez-moi net.

Il est certain que j'aurois voulu lui cacher mon amour pour Francueil ; mais en même temps je me reprochois de ne pas répondre à l'amitié qu'il me marquoit, et de ne pas lui dire ce que je ne doutois pas qu'il apprendroit incessamment, pour peu qu'il continuât à vivre dans notre société. Il

me parut que je devois avoir au moins vis-à-vis de lui le mérite de la confiance et de la bonne foi, de sorte qu'après avoir un peu rêvé, je lui dis : Il est vrai, monsieur, que j'aime et que j'aime passionnément. Tandis que je parlois, je n'osois le regarder; j'avois les yeux baissés, et il me serroit fortement les mains. Voilà, lui dis-je, le premier aveu que j'en fais ; je ne vous cache pas qu'il m'en coûte ; et d'ailleurs, j'ignore si celui que j'aime l'approuvera. —Et qui est-ce ? Je parie que c'est M. de Francueil. —Il est vrai.—Je m'en suis douté. Madame, voilà qui est fait ; je ne vous parlerai de ma vie de mon amour. Je veux aussi votre parole d'honneur que vous n'en direz mot ; mais je dis que vous n'en ouvrirez la bouche ni à M. de Francueil, ni à personne. —Vous y pouvez compter, monsieur, si vous ne m'en parlez plus.—Mais songez-y au moins ; je ne vous le pardonnerois pas ; ces choses-là sont sacrées. —Monsieur, je serois au désespoir de vous faire la moindre peine.

On donne de ces paroles-là de très-bonne foi ; mais, mon Dieu ! qu'on est pressé d'y manquer. La première chose que j'ai faite a été de tout conter à Francueil....Duclos me fit des questions sur mon sort. Je ne lui ai rien caché de tout ce qui m'étoit arrivé. Il m'a marqué prendre la plus grande part à mes peines. Il a des projets, dit-il, pour me servir auprès de mes parens, surtout auprès de mon mari, et dans le monde où il prétend

que j'ai besoin d'être prônée. Je n'en suis pas étonnée, car je suppose aisément que mon mari ne m'y a pas plus ménagée que dans sa famille.

Francueil est arrivé à minuit, un quart-d'heure après que Duclos fut sorti : j'aurois été fâchée qu'il l'eût vu revenir si tard. Nous avons causé jusqu'à une heure et demie. Je lui ai rendu compte de tout ce qui s'étoit passé, à l'exception de l'aveu que j'avois fait de notre amour, parce qu'il m'a prévenue en me disant avec vivacité: Vous ne lui avez pas dit, au moins, la manière dont nous sommes ensemble ? Le ton et l'air dont il m'a dit cela m'ont fermé la bouche ; mais il me semble cependant que je n'ai pas pu faire autrement que d'avouer notre amour à Duclos ; il est si franc, si honnête, et m'aime taut ! Ne lui aurois-je pas manqué essentiellement en lui niant ce dont il est impossible qu'il ne s'aperçoive pas ? Cependant je suis mal à mon aise. J'ai fait une chose qui déplaît à Francueil, et elle est sans remède. Il faut donc que je la lui dise. J'attendrai que je sois à la campagne, afin d'être plus à portée de lui faire promptement oublier cette faute, ou de l'en consoler.

LETTRE

DE MONSIEUR DE LISIEUX A MADAME D'EPINAY.

On ne fuit pas sa destinée. De toutes les démarches inconsidérées que vous avez pu faire dans votre vie, celle-ci est la plus dangereuse, et celle

qui m'afflige davantage ; mais le mal est fait. Que voulez-vous que je vous dise, ma chère pupille? Je respecte et révère votre belle âme, sa candeur, sa sécurité ; et je tremble que vous n'en soyez la victime. Vous vous en laissez imposer par l'affiche de l'honnêteté et de la bonhomie. Je n'ai aucune raison pour regarder Duclos comme un malhonnête homme ; au contraire : mais il veut dominer. Il est tyran par orgueil ; et je sais très-précisément, qu'on ne se soustrait pas facilement à son pouvoir, quand on lui a laissé prendre de l'empire. Quand il n'y auroit que l'inconvénient d'une rupture avec un homme célèbre à qui le public, sans trop savoir pourquoi, ne se permet pas de supposer des torts, ce seroit un grand inconvénient. C'en est un tout aussi grand que d'avoir été obligée d'entendre sa ridicule déclaration ; vous l'auriez trouvée telle de la part de tout autre, et moins prévenue de l'intérêt prétendu qu'il prend à vous.

Je voudrois bien savoir ce que madame votre mère en pense ; vous ne m'en avez rien dit. Il me paroît assez difficile de réparer votre imprudence : tâchez, cependant, ma chère Emilie, je vous en conjure, d'y remédier autant qu'il sera possible. Je suis persuadé, par exemple, que vous ne souffrirez jamais qu'il vous parle de M. de Francueil, ni qu'il rappelle la confidence que vous n'auriez jamais dû faire. Je suis plus affligé de tout cela que je ne puis vous dire. Sentez-vous tout ce que suppose le courage d'un pareil aveu fait à un inconnu ou à

une si nouvlle connoissance, et qu'est-ce que c'est le rôle que vous avez joué avec lui ? Que de tournure et de manège ! Est-ce que votre considération doit tenir à tous ces vains propos? Je n'ai garde de vous juger avec rigueur, moi qui vous connois ; mais quelle opinion Duclos, lui-même, peut-il prendre de vous ?

Adieu, ma chère pupille ; j'aurois voulu avoir des choses plus consolantes à vous dire ; mais ce n'est pas d'un homme qui se connoît en véritable franchise, et qui, toute sa vie, ne fera profession que de celle qui pourra contribuer à votre bonheur, que vous pouviez les attendre.

Suite du Journal.

Nos fêtes sont enfin terminées, et nous allons rentrer dans la tranquillité dont je commence à avoir besoin. Je suis lasse de ce brouhaha, et plus j'y pense, plus je préfère la solitude.

M. de Bellegarde a reçu une lettre de mon mari, dans laquelle je vois, par quelques mots équivoques et jetés adroitement, qu'il accuse toujours ma mère et moi d'être les auteurs de son éloignement ; c'est cependant une opinion fâcheuse. M. de Bellegarde l'a senti et m'a dit, de lui-même, qu'il voyoit bien qu'il falloit penser à mettre à exécution les projets qu'il a formés, tant pour mes enfans que pour moi. Je lui ai répondu que notre sort étoit entre ses mains, et qu'il avoit pu remarquer que j'avois cessé d'en être inquiète, et de

m'en occuper depuis qu'il m'avoit donné sa parole d'y pourvoir. Cela avoit été dit en présence de Duclos. L'après-dînée nous allâmes nous promener, lui, mademoiselle d'Ette, Francueil et moi. La conversation fut quelque temps générale. Ensuite Duclos me donna le bras ; et ayant marqué, par ses distractions et ses inquiétudes, avoir à me parler, mademoiselle d'Ette prit le bras de Francueil, et ils se promenèrent à quelque distance de nous. Je ne sais si je vois Duclos avec d'autres yeux, ou s'il se contraignoit d'abord ; mais actuellement sa franchise me paroît bien près de la brutalité.

Hé bien ! dit Duclos, c'est donc cette lettre, donnée par le beau-père, qui vous occupe au point de ne pas voir que je suis ici ? Vous oubliez que vous voulez me dire ce qu'elle contient.—Qu'aurois-je à vous dire que vous ne sussiez déjà, monsieur; des suppositions injustes, des mots équivoques, des menaces ridicules desquelles vous avez bien entendu que M. de Bellegarde veut me garantir. Oui, car il est bonhomme. C'est peut-être le premier homme sans génie, à qui j'aye remarqué des qualités sensibles ; cependant il ne faut pas entièrement s'y fier.—Pourquoi ? Je lui ai d'assez fortes obligations pour qu'il ait droit à toute ma confiance. Il est mon appui et mon unique ressource.—Soit ; mais il est le père de cet homme qui vous a donné bien du chagrin, sans compter le reste. Il faut bien des choses pour consoler de

tout cela....Quoi!....Qu'est-ce que vous avez? —Rien, monsieur.—Vous avez l'air mal à votre aise. Etes-vous lasse?—Non, monsieur, point du tout.—Eh bien! que diable, marchons donc. Je voudrois être M. de Bellegarde moi, vous verriez comme je mènerois votre mari. Qui a jamais vu?....Des plaintes....Des plaintes....Je lui dirois: mon ami, quand on est libertin et sans délicatesse, il n'est pas juste d'être sans indulgence pour les foiblesses honnêtes. Plonge-toi dans la crapule, puisque cela te plaît, je le veux bien, mais par Dieu laisse ta femme en repos, car tu ne gagneras que des coups et de la misère.—Fi, ce langage seroit aussi dur pour moi que pour lui.—Dites donc équitable; mais c'est que....tout cela....Il n'y en a pas un qui voye....Les premières impressions ont une force du diable. Voyez; malgré ses procédés, car il y en a de quoi révolter....N'avez-vous pas eu toutes les peines du monde à lui préférer Francueil. Tous ces combats, ces enfantillages, ces terreurs romanesques d'une tête foible et d'un cœur tout neuf....Je suis sûr....A présent s'il vous prenoit fantaisie d'en aimer un autre, vous agiriez bien plus nettement, n'est-ce pas?....A propos....Eh bien! comment va le ménage?—Quel ménage, monsieur?—Par Dieu! vous et cet homme que la d'Ette cajole là-bas. Je veux croire que c'est pour l'amour de vous; car naturellement je ne suis ni mal pensant ni tracassier.—Je le crois. —Qu'appelez-vous, je le crois? Vous n'en êtes pas

sûre....Mais que diable avez-vous donc? Votre air préoccupé, des réponses laconiques, de l'embarras....Tenez, vous avez, à coup sûr, quelque chose en tête qu'il est bon que je sache.—Je vous assure que je n'ai rien.—Est-ce cette lettre? Est-ce le mari? Eh bien! le beau-père répondra à l'une, et moi je vous promets, quand je verrai l'autre, de lui parler net, et de façon qu'il vous laissera tranquille, ou il dira pourquoi.—Oh! non, je vous en prie. Tenez, j'y ai pensé depuis, cet intérêt me nuiroit plus que vous ne pensez. Vous ne pouvez pas juger cela comme moi....Et puis vous êtes étranger pour mon mari.—Belle raison! eh parbleu! je commencerai par lui faire toucher au doigt et à l'œil que je suis votre ami intime.—Ne voyez-vous pas qu'il n'en sera que moins disposé à vous écouter?—Suis-je un sot, à votre avis? Vous figurez-vous que de prime-abord j'aille lui reprocher, comme un gouverneur, ses fredaines? C'est de vous que je lui parlerai. Laissez-moi faire; je vous donnerai, avant qu'il soit peu, une valeur très-différente de celle que vous ont acquis vos entours.—Quoi donc? vous imaginez.—Je n'imagine rien. Je vois tout, et je dis qu'on vous gouverne et que vous n'en valez pas mieux. Quand on prend le ton de tout le monde, on détonne, je vous en avertis.—Avant de discuter cette thèse, revenons à mon mari, s'il vous plaît.—Tout est dit à ce sujet. Je lui dirai des vérités; il s'en fâchera, ou ne s'en fâchera pas; mais à coup sûr il me craindra et vous

en respectera davantage. Ah! quand je prends intérêt à quelqu'un, il peut dormir tranquille.—Non, je vous demande en grace. Je suis en vérité bien touchée de votre zèle; mais je vous assure qu'il est très-important pour moi de ne rien faire. Laissons agir M. de Bellegarde. Lorsque tous les projets d'actes seront exécutés, que les précautions seront prises pour l'avenir, il sera temps d'opposer les secours de l'amitié au ressentiment de M. d'Epinay. Je vous promets de rechercher alors avec confiance les preuves de celle que vous me marquez aujourd'hui.—Oui, j'entends. Vous me consulterez quand tout sera fait. Ce propos sent le détour. Cela ne me convient pas. Je vois que vous avez de l'incertitude dans l'esprit. Pauvre femme! on vous fera donc toujours peur quand on voudra?—C'est la connoissance des caractères à qui j'ai affaire qui exige les ménagemens que vous condamnez. La vivacité, croyez-moi, gâteroit tout.—Eh! mais, qui diable vous parle de vivacité? C'est l'activité que je vous prêche....Certes, ils n'en sont pas pourvus. Votre mère est une digne et brave femme à sa façon, qui n'ose vous soutenir; M. de Bellegarde un bon diable, mais foible; vos beaux-frères et vos belles-sœurs une troupe de hanatons.—Monsieur....—Eh bien! quoi, monsieur? Vous riez; mais cela est sûr. La d'Ette vous paroît une aigle par comparaison; elle vous a empaumée. Croyez qu'elle y trouve plus son compte que le vôtre.—Elle? Ah! je vous proteste....—Je ne proteste ni

ne jure; mais j'ai de bons yeux.... Ah!.... demandez, demandez; j'ai vu des choses en ma vie ....Je vois qu'elle vous conseille, et vous conseille mal....et je le lui dirois, au moins, sans nulle difficulté, comme je vous le dis.—Je crois que vous vous trompez; j'en suis même très-sûre.—Je ne vois dans vos alentours que Francueil qui ait le sens commun, et qui auroit pu vous donner quel ques conseils sages; mais on ne peut être juge et partie dans sa propr cause.—Je vous assure, monsieur, que vous faites injure à mademoiselle d'Ette. —Diable! vous m'en dites bien plus que vous ne croyez. — Comment?—Oui, oui. Quoiqu'il en soit, jai à vous reprocher le mauvais usage que vous faites de mon amitié. Ah! si vous me prenez pour une marionnette....—Je nesais en vérité pas.... —Si l'on croit faire de moi un toton, on se trompe. Je leur ferai voir, parbleu!....—Mais qu'est-ce que vous voulez dire?—J'entends, j'entends de reste. Vous avez jugé d'abord que je méritois votre confiance, et vous avez bien vu; je vous en ai su gré. —J'espère que je n'aurai pas à m'en repentir, lui dis-je avec quelque embarras.—Je crois, au contraire, madame, qu'il y auroit beaucoup plus d'inconvénient à la reprendre, répliqua-t-il en fronçant le sourcil. En tout cas, dites à ceux qui vous donnent ce conseil, qu'ils n'entendent ni leur intérêt ni le vôtre.—C'est une supposition que vous ne devez point faire, monsieur. La bonne foi avec laquelle j'ai agi vous prouve ma sécurité sur vos

principes.—Voilà une conséquence juste, et le premier mot raisonnable que vous ayez dit de la journée ; il ne faut donc plus varier.—Mais le silence que je vous recommande avec M. d'Epinay n'est point une variation. Faites donc réflexion....—Cela est dit. Je vois à quoi il faut me borner. Fiez-vous à moi ; j'agirai en ami, et suivant vos vues. Vous avez ouï dire ce que valent mes soins quand je me donne la peine d'en prendre. Allons ; rejoignons Francueil et la d'Ette. Elle est inquiète, cette fille : voilà dix fois qu'elle retourne la tête. Ah ça ! plus de petitesse, et rapportez-vous-en à moi.

Nous rejoignîmes notre compagnie, et nous revînmes tous quatre au château. Cette conversation nous tint presque toute la promenade ; il m'est impossible de m'en rappeler tous les détails ; mais tel en est le précis qui m'est revenu à différentes fois. Duclos devoit partir le lendemain ; il vint dans mon appartement dès qu'il me sut levée, et s'y installa jusqu'à onze heures. Il me fit mille questions sur tous mes alentours.

Suite du Journal.

Huit jours de distance.

Jamais je ne me tirerai d'affaire par la réserve avec Duclos ; j'ai déjà vu de ses œuvres, et je vais vous rendre les propos qu'il m'a tenus sur Rousseau. A propos, me dit-il (cet à-propos ne revenoit à rien), je voulois vous dire, depuis quand connois-

sez-vous Rousseau ?—Il y a un an à-peu-près ; c'est à M. de Francueil que je dois l'agrément de le connoître....—Quoi ? pour jouer la comédie ? Il valoit mieux l'employer à autre chose, car il est méchant acteur.—Cela est vrai, mais il faut lui savoir gré de sa complaisance.—De la complaisance ? c'est chose nouvelle pour lui ; mais profitez-en tandis que le jeu lui plaît, ou pour mieux dire, ne vous accoutumez pas à des petits soins de sa part ; car je vous avertis qu'il n'est pas homme à femmes.—Qu'est-ce que vous entendez par là ?—Parbleu ! de ces bonnes gens qui se prêtent à vos plaisirs tant que vous voulez, qui vous sauvent des tracasseries au lieu de vous en faire ; qui trouvent tout bon, et qui n'exigent rien ; enfin, tel que je serois, par exemple, si vous étiez maîtresse chez vous.—Je ne vois pas que les obligations que m'imposent mes parens me privent de la liberté de rendre à mes amis la vie agréable ; je ne crois pas, ajoutai-je en riant, que vous vous trouviez gêné chez moi.

Duclos, qui entend si finement, n'entendit point, ou feignit de ne pas entendre ce que je voulois dire ; car il me répondit : Ce n'est pas de moi, que je parle, madame, et la preuve que je m'y trouve bien, c'est que j'y viens et que j'y reste.—Mais, est-ce que Rousseau vous auroit fait des plaintes, lui dis-je ? cela m'étonneroit.—Lui ? point du tout ; il sait trop à qui il a affaire pour venir me porter des plaintes des gens qu'il sait que j'aime, et il a

trop d'esprit pour ne pas les ménager avec d'autres. —Ah ! pour de l'esprit, on n'en a pas davantage. —Diable ! vous avez senti cela ? Le public ne voit pas si bien que vous, mais donnez-lui du temps, et vous verrez cet homme faire un bruit du diable.—Je suis étonnée qu'avec toutes les ressources qu'il pourroit trouver dans son génie, sa situation soit encore si malheureuse : que n'écrit-il ?—Donnez-lui le temps de se reconnoître. Que diable voulez-vous qu'il écrive ? Il faut être heureux pour bien écrire, sans quoi on ne fait rien de bon...mais je le lui ai dit, au moins ; c'est peut-être plus sa faute que celle des autres, s'il n'est pas mieux. Pourquoi aussi a-t-il de l'humeur comme un dogue ?—Bon, cela est singulier ; je ne m'en suis jamais aperçue.—Avec le temps vous m'en direz des nouvelles : au reste, cela ne me déplaît pas ; dans le malheur, il faut être plus orgueilleux qu'un autre. Estimez-le, c'est le terme, et précisément le sentiment qu'il mérite. N'allez-pas au-delà, au moins.—Par quelle raison, monsieur ?—Voulez-vous que je vous le dise ? c'est que son âme est trop sensible pour s'attacher à des femmes.... Vous riez ?.... ma foi, si vous ne sentez pas cela, j'en suis fâché pour vous.—C'est peut-être aussi par délicatesse qu'il a de l'humeur ?—Sans doute.... accoutumez-vous à le croire, madame, car vous m'en verrez beaucoup par ce motif. —Ah ! monsieur, je vous crois sincère, essentiel et rempli d'honneur, mais pour délicat....—Eh !

comment appelez-vous donc ma conduite envers vous ?—Mais, si vous voulez que je vous parle franchement, je vous crois beaucoup plus sévère et plus exact en amitié que tendre...Sévère ! oui, parbleu ! vous avez bien trouvé votre homme.—Mais enfin, vous me grondez et me contrariez depuis deux jours sur toutes mes opinions.—Mais que diable ! que ne pensez-vous comme moi, je n'aurai rien à vous reprocher ?

Je partis d'un éclat de rire ; il ne put s'empêcher de rire aussi de la franchise qu'il avoit eue, peut-être malgré lui. On se rassembla pour le déjeuné, et la conversation devint générale. Mademoiselle d'Ette lui fit encore quelques avances, mais elles ne prirent point. Ils se persifflèrent ensuite réciproquement assez plaisamment, et il partit vers midi pour retourner dîner à Paris. Il m'est revenu hier, par madame de Jully, qu'il avoit fort mal parlé de mademoiselle d'Ette chez mademoiselle Quinault. Il est vrai, en même-temps, qu'il dit assez de bien de moi, à ce qu'on prétend ; mais d'un ton de protection, cependant, qui me déplairoit fort, si je pouvois croire ce qu'on m'en a dit. Peut-être cela est-il exagéré ? A la vérité, madame de Jully ne l'aime point ; et quoique nous ayons lié une amitié un peu plus intime elle et moi, depuis ses couches, je ne la connois pas assez pour ajouter une foi aveugle à son récit. Malgré tout, je ne suis pas à mon aise en pensant à cet homme-là. On dit qu'il est honnête ; cepen-

dant il est violent, et si je choquois son amour-propre, peut-être, dans le premier moment, lui échapperoit-il des propos dont il seroit au désespoir ensuite ; mais il n'en auroit pas moins trahi ma confiance et terni ma réputation. Je crois pourtant que je m'exagère ces inconvéniens, et que la conversation que j'ai eue avec mademoiselle d'Ette, ce matin, a peut-être achevé de jeter du trouble dans mon âme. Je lui disois que j'étois mal à mon aise et désœuvrée, lorsque je perdois de vue Francueil. Bon ! m'a-t-elle dit, est-ce que vous en êtes encore là ? je croyois que cette folie commençoit à vous passer.—Comment ? que voulez-vous dire ?—Eh ! mais oui : est-ce que vous êtes encore amoureux tous les deux ?—Mais voilà un langage bien étrange et bien contraire à celui que vous m'avez tenu il y a dix-huit mois. Ce langage est tout simple, et n'est point contraire à celui que je vous ai tenu.—Quoi ? appeler folie....—Non : je ne prétends pas appeler folie la tendresse que Francueil et vous avez et aurez sûrement toujours l'un pour l'autre ; au contraire, j'appelois ainsi cette première fureur, cette illusion enchanteresse qui est si douce et qui dure si peu ; je la croyois finie, et je vous en félicitois au fond de mon âme, car on en est plus heureux. Voyez comme il est aimable d'être comme vous voilà ! en vérité, il faut être moi pour y tenir. Tenez, ma chère Emilie, vous ne serez jamais vraiment heureuse que lorsque vous vous retrouverez tous deux avec plaisir, et que vous

vous quitterez sans peine.—Oh ! que nous serions à plaindre, si.... Mais vous êtes donc comme cela avec le chevalier ? Je vous avoue que c'est une chose qui m'étonne, et dont je voulois vous parler. —Quoi ?—Comment faites-vous pour passer votre vie sans le voir, et sans profiter même des facilités que vous auriez eu de l'amener ici ? Je ne le comprends pas ; je ne le pourrois pas moi, cela me seroit impossible.—Le temps, la réflexion et l'expérience donnent très-naturellement ce secret-là ; et, quant à moi, je ne gémis point de l'avoir trouvé. Si nos plaisirs ne sont plus si vifs ; ils en dureront plus long-temps. A tout prendre, on y gagne à se voir moins. Le chevalier a des défauts, j'en ai aussi. Quand tout cela se combine de près et tous les jours, l'indulgence disparoît, l'impatience et l'aigreur prennent sa place ; et puis il n'est plus de la première jeunesse.... Enfin je le répète, les absences ne font point de mal.—Pour un peu de repos que vous acquérez, que de momens délicieux vous perdez !—Vous le croyez ? revenez de cette erreur, et soyez sûre, au moins, qu'on gagne à ce calcul. — Comment ? — Pourquoi ne compteriez-vous pour bonheur que les sentimens violens ? Cela est bien mal entendu ; si vous y regardez, ils coûtent toujours trop, et ne rendent que du chagrin.—Ah !....—Et, ce qui est pis encore, ils dégoûtent des impressions douces, qui deviennent insipides à la suite d'un transport violent. Il y a mille petits riens agréables, qui sont de tous les

instans, et qui n'existent pas pour une âme concentrée dans un seul objet....—Eh bien! je trouve, moi, que c'est tout le contraire. Depuis que j'aime Francueil, je rapporte tout à lui, et il n'y a plus rien d'indifférent pour moi dans la nature.—Je souhaite pour vous, ma bonne amie, que cette erreur vous dure long-temps encore; mais, quand vous voudrez réfléchir un peu sérieusement sur l'amour; sur tout ce que vous avez éprouvé depuis que vous aimez, vous verrez qu'on chérit bien plus cette passion pour les peines dont elle console, que pour les plaisirs qu'elle donne; et, ce que l'on peut faire de mieux, c'est de la réduire de bonne heure à....—N'allez pas dire cela à Francueil, mademoiselle.—Mais il n'est pas nécessaire de m'appeler mademoiselle pour cela; je vous promets que je n'en dirai rien. Enfant que vous êtes! le temps, le temps sera plus bavard que moi. Mais laissez-le faire tout seul, ma bonne amie.... Tenez, je ne suis point contente: vous m'avez affligée.—Bon! me dit-elle, nous causons raison, et vous vous affligez. Allons, allons, écrivez à Francueil aussi gaiement que je vais écrire à mon vieux ami; et il n'y paroîtra plus. Rousseau arrive aujourd'hui, nous le ferons causer; et vive la joie. Elle est sortie et ne m'a laissé que de la tristesse. Je n'ai rien voulu lui confier sur M. Duclos....La nécessité où je suis de ménager cet homme me désole; j'en reviens toujours là.

Suite du Journal.

Deux jours de distance.

Je suis, en vérité, tous les jours plus contente de madame de Jully. Elle a de l'esprit, et la tournure en est très-plaisante ; son extérieur est très-froid, mais elle a de la gaieté dans l'imagination. Elle cause très-agréablement lorsqu'elle est tête à tête, et quoiqu'elle soit fort décidée, il semble que le monde lui impose. Elle adore son mari, et je crois que c'est une des raisons qui l'empêchent de se livrer autant à la société, parce que toute son activité, ou plutôt tous ses sentimens, sont dirigés vers ce seul objet. Cependant elle aime la dissipation, les plaisirs, le spectacle ; je ne sais trop comment tout cela s'arrange ; mais cela est pourtant ainsi. Elle me témoigne beaucoup d'intérêt et d'amitié. Je suis très-circonspecte avec elle ; car aimant son mari comme elle l'aime, elle auroit sûrement très-mauvaise opinion de moi, si elle pouvoit savoir jusqu'à quel point je suis loin de penser comme elle.

De la Chevrette.

Duclos est venu aujourd'hui. Nous avons eu un moment de dispute assez vive, sur ce que je n'écris point à mon mari : en vérité je ne sais pas trop si cela le regarde ; mais Francueil est arrivé fort heureusement pour me tirer d'embarras. J'ai pré-

texté une affaire, afin de les laisser causer, et lorsque j'ai été retirée, ils ont descendu ensemble pour se promener.

A leur retour j'ai trouvé Duclos de beaucoup meilleure humeur. Tout est arrangé, m'a-t-il dit, cela est bien. Que diable, vous ne m'avez pas dit.... Une circonstance de plus ou de moins change bien la thèse....Restez comme vous êtes avec la d'Ette ; mais de la prudence. Elle plaît à vos parens ; elle est utile à madame votre mère. C'est différent. Je suis juste, vous voyez....

Mes parens l'ont reçu à merveille. En partant il m'a dit : Je m'en vais, je ne reviendrai pas de quelques jours. S'il vous arrive quelque chose de nouveau, mandez-le moi. Je ne ferai rien sans en raisonner avec Francueil. Il a du sens et des vues droites. C'est un honnête homme, ce qui s'appelle ; je suis bien aise d'avoir causé avec lui.

Francueil va demain à Paris ; il y restera huit jours, après lesquels il fera le voyage de Chenonceaux avec son père. Malgré le chagrin que me cause cette absence, qui ne doit être que de trois semaines, et qui vont me paroître trois siècles, je n'ai pas le courage de m'en plaindre. M. Gauffecourt vient dîner ici, et l'emmène lui et Rousseau ce soir. Nous resterons seuls, cette huitaine, mademoiselle d'Ette et le chevalier qui est enfin venu nous trouver.

LETTRE

DE MADEMOISELLE D'ETTE A MONSIEUR DE FRANCUEIL.

Je vous dépêche un exprès, mon bon ami, pour vous instruire, de mon côté, de ce qui se passe ici. M. de Bellegarde est tombé malade ; nous espérons bien que cela n'aura pas de suite. Mais comme il n'est pas défendu de prévoir les choses qui peuvent arriver, et que rien, comme vous savez, n'est encore décidé sur le sort à venir d'Emilie et de ses enfans, je crois que c'est le moment de prendre un parti.

J'ignore si vous êtes informé des indignités dont la dernière lettre de M. d'Epinay à son père est remplie ; un mot sur-tout me fait trembler. Il prétend que c'est sa femme qui, pour être libre, est cause de l'espèce d'exil où il dit qu'on le tient depuis plus de trois mois. Mon avis est qu'Emilie, à quelque prix que ce soit, se conduise de manière, qu'aucun de nous ne puisse être suspect, et qu'elle étourdisse la famille par un coup d'éclat. Il faut que, d'elle-même, elle renonce à vous voir, et qu'elle le dise hautement.

Vous jugez bien que cela n'aura jamais lieu ; que le bonhomme, s'il en revient, sera le premier à s'y opposer. Si, au contraire, il n'en revient pas ; eh bien ! les affaires, une fois arrangées, on va son train, et l'on ne se souvient pas d'avoir jamais pensé

seulement à prendre un tel arrangement, et tous les bons momens ne seront pas finis pour vous. Mais jamais Emilie n'aura le courage de faire une pareille déclaration, si vous ne l'exigez.

Bonjour, ami trop cher.... Oui, je vous aime tous deux plus que moi-même.

Billet de Madame d'Epinay à M. de Francueil.

Se sont-ils donc donné le mot, mon tendre ami, pour me mettre au désespoir ? Mademoiselle d'Ette prétend que je dois m'engager à ne plus vous voir, ne fût-ce que pour le temps de fixer mon sort. Quoi ! renoncer à te voir ! Et dans quel moment encore veut-on exiger de moi ce sacrifice? lorsque je vais peut-être malheureusement avoir plus que jamais besoin de consolations. Francueil ! ô mon cher Francueil ! non, jamais je n'y consentirai.

Billet de M. de Francueil à Mademoiselle d'Ette.

L'idée de perdre madame d'Epinay est au dessus de mes forces. Je sens cependant de quelle importance il est pour elle d'arranger ses affaires, et de n'être point suspecte. Je souscris donc à tout. Ne l'abandonnez point, ma bonne amie ; soutenez son courage ; veillez à ses intérêts, à son bonheur. Son bonheur ! il m'est plus cher que la vie.

LETTRE

DE M. DE FRANCUEIL A MADAME D'EPINAY.

Ce n'est pas de votre sort seul, ma tendre amie, qu'il s'agit ici ; c'est de celui de vos enfans. Il y faut tout sacrifier. Ne perdez pas un moment ; dites que vous avez réfléchi et que, puisqu'on désapprouve la conduite que vous avez tenue, vous êtes prête à suivre celle qu'on vous dictera par rapport à moi. Croyez-moi, ce sacrifice ne sera que momentané ; assurez d'abord votre sort ; et nous conviendrons ensuite de ce qu'il faudra faire.... N'hésitez pas un instant, mon aimable amie ; je le veux, je l'exige par toute la tendresse que nous avons l'un pour l'autre, et qui ne finira qu'avec nous.

LETTRE

DE MADEMOISELLE D'ETTE A MONSIEUR DE FRANCUEIL.

M. de Bellegarde est au plus mal, mon bon ami ; chacun prétend ici être le maître ; c'est un train inconcevable ; ils se conduisent comme s'ils étoient sûrs qu'il mourra. Madame d'Esclavelles a bien de la peine à les contenir. Le comte d'Houdetot, qui s'étoit établi dans un cabaret, voyant le beau-père mourant, s'est sans façon, installé dans la

maison avec un valet de chambre qui ressemble plus à un procureur normand, qu'au valet de chambre d'un talon rouge. Madame d'Esclavelles n'a osé prendre sur elle, ni d'autoriser son établissement, ni de s'y opposer ; elle s'est contentée de dire à la comtesse d'empêcher son mari d'entrer chez son père, tant pour éviter la révolution que pourroit lui faire sa présence, que pour tout ce qui en pourroit résulter de fâcheux à l'égard de leur intérêt. Elle a paru touchée de cet avertissement ; mais le comte y a vu au contraire des projets de l'éloigner, et de le tenir à l'écart de tout ce qui se feroit.

Par toutes sortes de raisons, mon bon ami, je vous voudrois ici. Je crois qu'Emilie a pris le bon parti de s'adresser au notaire, et j'espère que son sort s'arrangera au gré de nos désirs. Cette promesse de ne vous plus voir ne signifie rien, et se rompra le lendemain des signatures. Je voulois vous dire encore que le comte d'Houdetot fait des questions à perte de vue, qui toutes tendent à annoncer des procès, si les dispositions du bonhomme ne lui conviennent pas. Comme jusqu'ici, notre bon ami, vous êtes sensé tout ignorer, il me semble qu'à votre retour rien ne vous peut empêcher de nous venir voir.

Si madame d'Epinay parut consentir à ne plus voir M. de Francueil, ce ne fut que par intérêt

pour ses enfans qu'elle se prêta à cette feinte, et qu'elle proféra ce blasphême, comme elle me l'a dit elle-même.

Elle promit donc de ne plus recevoir chez elle M. de Francueil, au moins pendant l'absence de son mari; mais il fut convenu que mademoiselle d'Ette se chargeroit de leur correspondance ; peut-être étoit-ce là où cette demoiselle en vouloit venir. Mais, quoiqu'il en soit, M. de Francueil ayant conçu des inquiétudes sur son esprit d'intrigue et ses vues intéressées, prit le parti de garder, à tout événement, copie des lettres qu'il lui écrivoit. Quoiqu'elles soient en petit nombre, elles justifieront la conduite qu'on lui verra tenir.

Suite du Journal.

Dix jours de distance.

M. d'Epinay vient d'arriver ; comme il avoit été plus long-temps dans cette tournée que dans les précédentes, son fils a eu de la peine à le reconnoître ; pour s'en venger, il lui a trouvé l'air d'un polisson mal élevé. Il caressa sa fille qui lui tendoit les bras en riant, comme elle fait à tout le monde, et il en fut touché jusqu'aux larmes. Il demanda ensuite si l'on ne renvoyoit pas bientôt son fils au collége : la semaine prochaine, ai-je répondu, nous allons même songer à lui donner un gouverneur. Il en a grand besoin, dit M. d'Epi-

nay ; et passant tout de suite à une autre chose : Jouez-vous toujours la comédie, dit-il ? Nous l'avons jouée quelquefois depuis votre départ.— Qui étoient les acteurs ? Toute notre société, répondis-je. Comme cela ne satisfaisoit pas sa curiosité, il fut obligé d'y revenir plus gauchement. Je laissai répondre madame de Jully, qui nomma, par hasard, Francueil le dernier. Comment se porte-t-il, reprit M. d'Epinay ? Très-bien.—Y a-t-il long-temps que vous ne l'avez vu ? Huit jours, répondis-je. Et là finit cette conversation, pendant laquelle mademoiselle d'Ette prétend que j'avois l'air insolent à s'y méprendre, et que si je voulois toujours en user ainsi, M. d'Epinay n'oseroit souffler devant moi. Je ne me suis point aperçue de ce ton, et je crois que si je m'en fusse doutée, je l'aurois peut-être réprimé ; d'où je conclus que je ne le conserverai pas.

A Paris.

Comme j'allois sortir ce matin, madame Darty, que je n'avois pas vue depuis un siècle, est venue me dire adieu ; elle retourne, pour six mois, à la campagne, d'où elle arrive. Croyez vous, m'a-t-elle dit, que vous ayez beaucoup gagné à la solitude où vos parens vous ont tenue, et au vœu authentique que vous avez fait de ne plus me voir. On vous donne une botte d'amans, ma chère ; d'abord Francueil. Duclos, Gauffecourt.... et je

ne fais que d'arriver. Cela me fit rire d'abord, mais je compris que j'étois redevable de ces propos à mon mari.

D'Epinay, 3 jours de distance.

Un des amis de M. d'Epinay lui a procuré un précepteur pour son fils. Il me paroît fort doux, parle peu, et ses réponses sont sensées ; c'est un jeune homme qui se nomme Linant ; il porte le petit collet, mais il n'est pas prêtre. Il a plu beaucoup à mes parens. Quant à moi, je ne sais qu'en dire, car à tout cela je ne vois aucun caractère décidé. Une chose me prévient même un peu contre lui, c'est qu'il vante beaucoup sa façon de penser et sa délicatesse. Est-ce qu'on en parle quand on en a ? Si c'étoit une bête ? J'en ai peur. Il est si gracieux, si.... Enfin il ne me revient pas trop. Toute réflexion faite, je lui trouve la contenance d'une mie. Je suis bien trompée si ce n'est pas cet air bénignement bête qui a séduit ma mère ; elle meurt de peur qu'on ne soit trop sévère avec mon fils. M. de Bellegarde dit qu'il sait bien le latin et qu'il a bien fait ses classes. C'est de quoi je m'embarrasserois assez peu, si j'étois maîtresse de décider ; j'aurois peut-être tort, mais je voudrois tant d'autres choses auxquelles il me semble qu'on ne pense guère, et que je crois bien autrement importantes.

Duclos, à qui j'ai écrit, pour le prier de s'informer de Linant, est arrivé hier au soir, et ne reste

avec nous que jusqu'à demain ; il dit qu'il passe pour un fort honnête homme : quant à l'esprit, je ne vous en suis pas caution, a-t-il ajouté, car c'est une bête qui m'a dit qu'il en avoit.

Et moi aussi, depuis quelque temps, mon tuteur, je me suis faite écolière. De qui ? devinez ; de M. de Gauffecourt. Il m'enseigne l'italien ; j'ai déjà traduit les trois premiers livres de la *Jérusalem délivrée.* Comme mon maître m'avoit fait les plus grands éloges de mon travail, j'ai hasardé de le montrer à Duclos ; mais il a bien rabattu mon amour-propre. Cela n'est pas mal, m'a-t-il dit, cependant croyez-moi, ne le faites voir à personne. Pourquoi donc, lui dis-je ? je serois bien aise d'avoir l'avis de mes amis. Cela n'est bon à rien, m'a-t-il répondu, qu'à vous donner un air de prétention et de légèreté. Vous ne vous êtes livrée à l'étude que parce que Francueil est absent ; il reviendra, l'étude restera là, et la traduction ira au diable. Quelles expressions dures et maussades ! Quant à ma traduction, je crois au fond qu'il m'a parlé plus naturellement que M. de Gauffecourt, qui pourroit bien, pour m'encourager, avoir exagéré mes talens et mes progrès.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M DE FRANCUEIL.

Je n'ai point reçu de nouvelles ni hier, ni aujourd'hui, mon cher ami ; si je passois la jour-

née de demain sans en avoir, en vérité, je serois fort inquiète de vous ou de M. votre père. Cependant un mot est sitôt écrit, et il m'auroit fait tant de bien ? Il faut que vous n'en ayez pas trouvé le loisir. Je ne veux pas y penser ; je ne veux que vivre dans l'espérance de demain.

Le chevalier de Valory a eu une altercatiou assez vive, hier, avec mademoiselle d'Ette : j'en ignore le sujet. Mademoiselle d'Ette a prétendu que c'étoit un radotage, dont elle seroit bien fâchée de se souvenir. " L'amour n'est bon que " lorsqu'il ne donne ni peine ni plaisir, m'a-t-elle. " Ah ! combien je suis éloignée d'un pareil principe. Toi seul, ô mon ami, tu fais tout mon plaisir, tout mon bonheur ; et dusses-tu un jour. . . . mais non jamais ! jamais ! . . . . je n'y survivrois pas !

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A MONSIEUR DE FRANCUEIL.

Je reçois votre billet de quatre lignes, au bout de huit jours de silence. Quoi, Francueil, c'est parce que vous avez été à la chasse, parce qu'on a fait de la musique, que vous ne m'avez pas écrit ?. . . Je vous croyois malade ; jugez de mes inquiétudes. . . . Ah ! si vous saviez. . . . dans quel chagrin me jette votre absence. . . . En vérité, c'est la moindre des consolations que vous puissiez me donner que celle de m'écrire régulièrement : il y a de la dureté à me le refuser. . . . Votre voyage

sera-t-il encore long ? Ah ! mon ami, quel besoin j'ai de vous ! Que j'ai de choses à vous dire !.... Il n'est pas possible de tout écrire, je n'en ai pas la force. N'allez pas vous inquiéter, cependant ; vous savez que je n'ai courage à rien quand vous êtes éloigné de moi. Toute ma ressource est de m'entretenir de vous avec mademoiselle d'Ette, et de m'en occuper sans cesse quand je suis seule. Je vous parle ; vous me répondez selon mon cœur ; mais je ne sais, depuis ce petit billet de quatre lignes, je crains que vous ne répondiez pas si bien. Il faut se résigner à son sort : le mien est bien dur !....Mon aimable ami, il seroit au-dessus de mes forces de m'y soumettre, si vous m'abandonnez. Je suis peut-être injuste ; oui sûrement, je le suis....Vous n'avez pas pu m'écrire, puisque vous ne l'avez pas fait....Un mot, cependant, un seul mot !....Vous n'y manquerez plus, à chaque ordinaire, n'est-ce pas ? il suffira pour calmer mon inquiétude. Mon Francueil, mon bien, mon unique bien, ne me mets pas dans le cas de te défendre contre moi-même.

J'ai reçu une lettre de madame de M*** ; mais froide, courte, et telle, sûrement, que la lui aura dictée son tyran. Qui eût jamais cru, du caractère dont elle étoit, qu'elle auroit fini par être totalement subjugée par cet homme ? Je fais toujours partir cette lettre, mon cher Francueil, pour ne pas manquer le courrier ; et je ne tarde pas à en commencer une autre. Bonjour, bonjour mille fois.

LETTRE

DE M. DE FRANCUEIL A MADAME D'EPINAY.

Il n'a pas été en mon pouvoir de vous écrire, ma chère amie, puisque je ne l'ai pas fait. Si vous saviez tout ce qu'il m'en coûte!....quelle impatience j'aurois de vous rejoindre, si cela m'étoit permis!....vous ne me feriez pas de reproches. Je suis effrayé en pensant à tout le pouvoir que vous avez sur moi....Je ne sais encore quand nous retournerons à Paris. Soyez sûre, ma chère amie, que si je ne consultois que mon cœur, je ne vous aurois pas quittée, et que je ne vous quitterois jamais. Plus près de vous, je ne pourrois peut-être pas vous voir davantage, ou du moins votre intérêt exigeroit que je vous visse un peu moins que par le passé : nous en sommes convenus....Quel sacrifice!.... Je n'en regretterai aucun, s'ils peuvent vous procurer le bonheur, ou du moins le repos....Parlez-moi plus de vous que des autres. Que dit, que fait votre mari? comment se conduit-il avec vous? Ma tendre amie, dites-moi tout ce qui se passe....mais non, ne me dites rien; je ne pourrois vous être utile; et, si l'on vous tourmente encore, il faut que je fuie au bout du monde. Adieu mille fois.

M. de Francueil revint enfin à Paris. Madame d'Epinay crut remarquer, dans la première

visite qu'il lui fit, une froideur qui ne lui étoit pas ordinaire Cependant réfléchissant que ce pouvoit être l'effet de la contrainte qu'ils s'étoient imposée ; et que, d'ailleurs, M. de Francueil, qui vouloit son bonheur avant tout, n'avoit dû se permettre, dans cette entrevue, où ils avoient la crainte d'être surpris, rien qui pût faire revivre les anciens soupçons de leur liaison, elle se rassura un peu ; et ils convinrent de se voir ailleurs. Madame d'Epinay auroit désiré que ce fût chez mademoiselle d'Ette ; mais M. de Francueil crut, qu'à tout hasard, il valoit mieux choisir une autre maison. Ils passèrent ainsi plusieurs mois, se voyant assez rarement, mais s'écrivant régulièrement, jusqu'à l'instant où la mort de M. de Bellegarde apporta, à tous les sentimens de madame d'Epinay, la plus affligeante diversion.

Quelque préparée que dût être ma pupille à cet événement, elle qui avoit été, ainsi que sa mère, la compagne la plus assidue de M. de Bellegarde pendant sa longue maladie, elle en fut frappée comme du coup le plus imprévu.

Suite du Journal.

Plusieurs jours de distance.

La mort de M. de Bellegarde a été cachée pendant quelques heures, afin d'éviter le premier scellé de la chambre des comptes. Les créanciers de M. d'Epinay, tant hommes que femmes, étoient

déjà venus s'informer, à la porte, si M. de Bellegard vivoit encore, et si l'on croyoit qu'il pût aller loin. Deux d'entre eux laissèrent une assignation.

Le lendemain eut lieu le convoi. M. de Jully et le comte d'Houdetot menoient le deuil ; et le corps fut transporté à Epinay. Après quoi nous assistâmes à l'ouverture du testament. Pendant qu'on en faisoit lecture, mon mari se pressoit les yeux de son mouchoir, et il ne pleuroit pas ; il tressailloit pour faire croire qu'il sanglottoit. Tous les legs de M. de Bellegarde sont sagement et simplement motivés ; il laisse trente mille livres à ma mère. Indépendamment de l'égal partage qu'il fait à tous ses enfans, il substitue aux nôtres toute la portion de M. d'Epinay. En outre de la rente qu'il m'a faite lors de ma séparation, il me lègue cinq cents livres par année, par chaque enfant né et à naître, pour tenir lieu de la contribution que je serois obligée de payer pour ma part de leur dépense, comme étant séparée de biens de mon mari ; et il entend que ladite somme soit employée, comme bon me semblera, à l'entretien et à l'éducation des dits enfans.

Mais comme je ne veux point qu'on puisse me soupçonner ni d'intérêt, ni de chercher à humilier mon mari, puisque madame de Jully m'a dit que cet article du testament paroissoit généralement injurieux pour lui ; et que mille francs, dix mille francs même, ne me dédommageroient pas

du mépris que mériteroit une pareille conduite, j'ai renoncé à ce legs.

Les jours suivans ont été employés à l'inventaire. On a commencé par l'argent comptant et les capitaux du défunt ; et ensuite on a procédé aux partages : rien n'est comparable à l'indécence avec laquelle s'est faite cette opération. Il se seroit agi d'un royaume, qu'on n'auroit pas fomenté plus d'intrigues, et montré plus de défiance, que ne le fit le comte d'Houdetot.

M. d'Epinay avoit envie de la terre ; mais le comte d'Houdetot pénétra son désir, et l'a fait porter au-dessus de sa valeur. Il en a été de même pour la maison de Paris que M. de Jully a voulu garder. Nous communiquâmes, madame de Jully et moi, nos craintes au notaire, qui nous assura que l'expert nommé étoit un homme incorruptible ; mais on évalua très-haut, par exemple, un grand nombre de redevances dont j'ai toujours ouï dire à M. de Bellegarde que les débiteurs étoient insolvables. J'en avertis M. d'Epinay qui n'entend rien aux affaires, et qui ne veut pas qu'on se mêle des siennes, à en juger par la manière dont il a reçu mon avis. Ne vous embarrassez pas, m'a-t-il dit, je ne fais rien sans consulter d'Houdetot ; il entend la chicane : soyez tranquille, on ne nous en fera pas accroire ; il m'a déjà donné d'excellens avis.

Madame de Jully est tout aussi blessée que moi de ce scandale ; mais il ne faut pas retarder

la conclusion des affaires, m'a-t-elle dit, en augmentant l'aigreur et l'indisposition ; cela ne serviroit qu'à faire dire : Ce sont ces femmes qui se sont révoltées. Mais patience, ma sœur, ils n'y perdront rien ; je leur ménage un remerciement conforme à leur mérite.

Quant à la comtesse d'Houdetot, elle a un maintien très-honnête ; elle paroît souffrir de l'avidité affichée de son mari ; mais elle le traite avec une douceur, un égard qu'il reçoit comme lui étant dû, et dont j'ai peur pour elle qu'il n'abuse. Lui, au contraire, la caresse d'une façon peu délicate, ou la gronde brusquement et sans ménagement ; et toujours pour des misères, des distractions, des étourderies, des enfances. Elle est vive, sensible, et même fort tendre ; elle lui répond par des madrigaux qui deviennent, en vérité, des épigrammes pour l'un et pour l'autre.

Enfin M. et madame de Jully prirent le parti de s'en tenir à l'argent comptant, pour être sûrs de n'être pas trompés en prenant la maison de Paris qu'ils désiroient avoir. Et M. d'Epinay, qui se crut plus fin que les autres, parce qu'il étoit parvenu à troquer le lot de tableaux qui lui étoit échu, contre le lot de livres qu'il vouloit, on ne sait pourquoi, finit par prendre les terres et les maisons au-dessus de leur valeur, et on laissa toutes les charges de la succession, comme ayant, sur ses frères, l'avantage d'une place d'un revenu considérable, et il eut de plus encore, pour appoint de

vingt mille francs, les créances sur les fermiers insolvables, dont la valeur réelle eût été de trente-cinq mille livres. Il consentit à tout, n'ignorant pas qu'il y avoit une décision de parens toute prête pour le forcer à acheter une terre à soixante lieues de Paris, afin d'assurer les fonds substitués, s'il prenoit son lot en argent comptant. Sa portion, comme aîné, se monta à dix-sept cent mille livres. Les autres eurent quatorze à quinze cent mille livres.

Hier j'ai été voir ma mère, car la division de notre famille, et les désordres de M. d'Epinay, l'ont déterminée à se séparer de nous et à prendre sa maison. Je l'ai trouvée si contente de son habitation, si heureuse de la solitude que je redoutois tant pour elle, que je fus forcée d'oublier la douleur que me cause notre séparation, pour jouir de son bien-être. J'ai passé auprès d'elle deux heures bien douces, et je me suis retirée, persuadée que l'état d'une dévote de bonne foi est un état très-heureux ; mais il faut pour cela....il faut tout ce que je n'ai pas !

Je ne saurois me faire à l'habitude que prend Francueil de s'enivrer. Dernièrement encore chez madame de Jully....Seroit-ce la nécessité de se distraire du chagrin de vivre sans moi ? mais pourquoi prendre un genre de dissipation qui mène aussi sûrement à l'indifférence et à l'oubli ? Ai-je cherché moi à me distraire ? Je me console de mes peines par leur cause même, en attendant qu'elles finissent. Cela n'est pas dans mon caractère, il en faut convenir ; en général les hommes

ne sauroient souffrir la contradiction long-temps.... Ah! pourquoi donc se mêler d'aimer?....J'ai pensé payer bien chèrement un moment de son ivresse. Hier nous soupâmes chez madame de Jully; j'avois écrit un billet à Francueil que j'espérois y trouver. Je le lui donnai adroitement lorsqu'il me présenta la main pour nous mettre à table, et je lui dis précipitamment: Serrez-le bien, il est important. Soyez tranquille, me dit-il, je vous remercie....Quand nous verrons-nous donc?.... Que vous êtes aimable!....C'est un peu votre faute, lui dis-je, mon ami, si je ne vous ai pas vu... Je vous jure que non, reprit-il. Je secouai la tête. Qu'auriez-vous à craindre, me dit-il encore, comment ne pas vous adorer? Nous nous serrâmes la main, et il alla se placer loin de moi. Le souper fut gai; M. d'Epinay fit beaucoup d'amitiés à Francueil; mais il l'excita à boire, et chercha, lorsqu'il le vit un peu pris, à lui faire dire des choses dont il pût tirer avantage contre moi: j'en eus toute la crainte pendant le souper. Heureusement qu'il ne lui échappa rien; mais l'assurance qu'il nous donnoit de temps en temps de son sang-froid, auroit seul suffi pour montrer clairement qu'il pouvoit avoir à dire. Cette scène, ridicule pour lui, et excessivement embarrassante pour moi, m'occupoit assez tristement; mais jugez ce que je devins après souper, lorsqu'étant tous rassemblés dans le salon, les femmes assises, et les hommes debout, assez éloignés de nous, il s'éleva une dis-

pute ; on fit une gageure ; Francueil tira sa bourse, et laissa tomber mon billet aux pieds de mon mari. Celui-ci ne fit pas semblant de s'en apercevoir, et chercha à le ranger derrière lui avec le bout du pied. Je le vis, et voulus l'aller ramasser, les forces me manquèrent ; je dis à madame de Jully, tout bas : Vîte, vîte, emparez-vous de ce billet, il est à Francueil, et ne le rendez à personne, pas même à lui. Elle ne fit qu'un saut, prit le billet à l'instant où M. d'Epinay alloit mettre le pied dessus, et revint comme si elle avoit fait une niche, en faisant signe à mon mari de ne rien dire. Il s'approcha d'elle, et dit : Je garderai le secret, mais c'est à condition que je serai de moitié. C'est selon, dit-elle ; je m'en régalerai d'abord, et, s'il étoit par hasard important, ou qu'il compromît quelqu'un, je le lui rendrai, et personne n'en verra rien ; mais, autant que j'en puis juger, c'est quelque griffonnage de procureur. J'étois si troublée, qu'il n'étoit pas difficile de juger de l'intérêt que je prenois à cette étourderie. Lorsque mon mari fut éloigné, elle me demanda ce qu'elle feroit de ce billet. Gardez-le, lui dis-je, jusqu'à ce que nous soyons tous partis, ensuite vous le ferez lire à M. de Francueil, en lui disant comment il l'a perdu, et vous le brûlerez. Je vous jure, me dit-elle, qu'il n'y a nulle sûreté ce soir avec lui, car il est ivre et ne sait ce qu'il fait. Mais comment donc ferai-je, lui dis-je ? car je voudrois bien qu'il sût ce qu'il contient. Si je pouvois, me répondit-elle,

en souriant, m'en charger sans indiscrétion ? J'hésitai un moment ; enfin, je me déterminai à lui faire dire par elle qu'il vînt le lendemain à quatre heures, parce que M. d'Epinay devoit aller à Versailles ; et je repris le billet, que je serrai dans mon corset. Le reste de la soirée on fit de la musique, dont je n'entendis pas un mot ; j'étois si troublée de ce qui avoit pensé m'arriver que j'en étois stupide : je n'en ai pas dormi de la nuit.

J'attends Francueil ; mon mari est parti à trois heures ; il en est plus de quatre : Francueil n'est plus exact.

Une chose m'étonne, et je n'y entends rien. Jelyotte, fameux chanteur de l'Opéra, s'est installé chez madame de Jully pendant l'hiver dernier. Il a un ton, une aisance à laquelle je ne me fais point. Je sais qu'il y a nombre de bonnes maisons où il est reçu : mais cela m'est toujours nouveau, et quand il perd vingt louis au brelan, je ne puis m'empêcher d'être étonnée qu'on les prenne. Il est réellement d'une société très-agréable : il cause bien ; il a de grands-airs, sans être fat : il a seulement un ton au dessus de son état. Je suis même persuadée qu'il parviendroit à le faire oublier, s'il n'étoit pas forcé de l'afficher trois fois la semaine.

Suite du Journal.

Au lieu de voir Francueil, je fus interrompue hier par madame de Jully, qui me dit : Je viens vous enlever pour vous mener passer l'après-dînée

chez ma tante....Le voyage de Versailles a été remis à un autre jour ; mon mari et le vôtre sont allés faire une course chez le notaire qui les a mandés pour affaire pressée ; et comme d'Epinay auroit pu déranger la visite de Francueil, je lui ai fait dire de se rendre chez ma tante. Nous irons tous, alors on n'aura rien à dire. Je l'embrassai les larmes aux yeux, n'osant lui parler clairement. Elle aime son mari, et peut blâmer ma conduite au fond de son âme, me disois-je. L'indulgence et l'intérêt qu'elle me montroit lui donnoient en même temps un air de supériorité et de pitié pour moi qui me déplaisoit. Il y a long-temps, me dit-elle, que je vous désirois un attachement qui pût vous dédommager des procédés et de la conduite de votre mari. Si vous m'eussiez mise plutôt dans votre confidence, vous vous seriez épargnée bien des peines. Je vous ai un peu soupçonnée d'aimer, mais votre conduite avec Francueil est si prudente, et sa vie si dissipée, que je n'avois pas trop arrêté mes idées. Le hasard nous a bien servies hier toutes deux ; vous, parce que je vous éviterai des embarras, et moi, parce que mon plus grand plaisir est de vous être utile, me dit-elle, en me serrant dans ses bras. La reconnoissance fit taire mes réflexions et mon amour-propre. Nous nous en allâmes ensemble. Chemin faisant je me ressouvins que Duclos pourroit bien venir passer la soirée chez moi ; mais comme il ne l'avoit pas promis, je n'en dis rien à madame de Jully, dans la crainte qu'elle

ne me proposât de le faire venir chez sa tante. Comme c'est la première fois que j'y vais, cela n'auroit pas été honnête. Il est venu en effet, et il s'est informé si je serois chez moi aujourd'hui.

Madame de Jully me demanda comment je m'accommodois d'être aimée si en l'air, c'est son expression. Cette question me parut singulière de sa part, parce que personne, pour me servir de ses termes, n'aime si en l'air que son mari. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que je commençai par défendre Francueil et voulus prouver qu'il m'aimoit plus que jamais homme n'avoit aimé. Vous croyez peut-être que c'est par amour-propre que je me conduisis ainsi : point du tout, car je me suis bien examinée. C'est dans la crainte qu'on ne m'apprît des choses que je redoute, que j'ai commencé par établir cette sécurité. Hélas ! peut-être dans un autre moment payerai-je bien cher le moyen de m'instruire de mon malheur. Elle ne me dit rien qui pût me troubler ; seulement elle me conseilla de me livrer à la société plus que je ne faisois ; elle prétend qu'elle est du goût de Francueil.... Il en avoit tant autrefois pour la solitude !.... Elle dit que c'est un homme trop facile pour le perdre de vue, et que ma situation ne me permettant pas de le voir seule ni souvent chez moi, il faut le suivre dans le monde. Notre conversation n'a pas pu continuer chez la tante de madame de Jully. Rien n'est si singulier que le ton de cette société. La compagnie est

toujours séparée dans deux chambres, et lorsqu'on veut causer, on quitte la maîtresse de la maison qui a deux ou trois vieilles qui filent auprès d'elle. Néanmoins il reste toujours une ou deux personnes de la société, et dès qu'il arrive quelqu'un, l'une d'elles vient sans affectation en faire part dans ce que l'on appelle le salon de la jeunesse, de sorte que chacun alors se conduit en conséquence de l'intérêt qu'il prend à l'arrivant. Tout cela me choqua excessivement d'abord ; mais il me fut aisé de remarquer que la gaieté et l'innocence de tous ces tête à tâte ne pouvoient être suspects qu'à ceux qui ne les voyoient pas de près ; je m'apprivoisai assez avec cette manière d'être pour causer avec Francueil à mon aise.

Je profitai de ce moment de liberté pour lui reprocher son étourderie de la veille, et le prêcher fortement sur la malheureuse habitude qu'il contracte. Je suis très-contente de tout ce qu'il m'a dit, et si je l'avois été autant le soir de sa conduite avec madame de Versel, j'aurois pu dire que de long-temps je n'avois eu un aussi heureux jour. Elle arriva vers les huit heures, et peu de temps après M. de Jully et M. d'Epinay. Une sœur de madame de Jully, en nous amenant madame de Versel, nous apprit l'arrivée de nos maris. Les jeunes demoiselles, ses compagnes, se réunirent autour d'une table à travailler, et quelques hommes restèrent à causer avec elles. Madame de Jully, madame de Versel, M. Gauffecourt, Francueil et

moi nous nous assîmes auprès d'une fenêtre ; le reste de la compagnie alloit et venoit d'une chambre à une autre.

On conta quelques histoires scandaleuses ; mais madame de Jully les interrompit, en disant qu'elle ne les aimoit pas, qu'il falloit laisser la médisance aux dévotes et aux vieilles, et que lorsqu'on étoit en âge de souffrir de la représaille, il étoit prudent de ménager son prochain. Pour moi, dit-elle, je vous déclare que je ne crois rien : Pas même le bien, reprit Gauffecourt.—Non, vous avez raison ; le mal, parce qu'il me répugne à croire ; et le bien, parce qu'il est trop difficile à pratiquer dans ce monde. Bon ! reprit madame de Versel, avec son air étonné et ingénu ; mais vous ne croyez donc qu'en Dieu ?—Pas même en Dieu, ma petite mère, si vous voulez que je vous le dise. Paix donc ! ma sœur, m'écriai-je ; si votre mari vous entendoit.—Qu'est-ce que cela fait donc ? C'est à son amant qu'il ne faut jamais dire qu'on ne croit pas en Dieu ; mais à son mari, cela est bien égal. —Et pourquoi donc cette distinction ?—C'est qu'avec un amant on ne sait jamais ce qui peut arriver, et qu'il faut se réserver une porte de dégagement. La dévotion, les scrupules coupent court à tout ; il n'y a ni suite, ni éclat, ni emportement à redouter avec cette raison de changement. Mais, dit madame de Versel, il n'y a qu'à dire tout uniment à son amant qu'on ne l'aime plus quand on ne l'aime plus.... Les maris arrivèrent et firent cesser cette

folle conversation. On soupa, et les naïvetés de madame de Versel n'eurent que trop de succès auprès de Francueil. Je crus remarquer aussi qu'elle ne paroissoit pas fâchée de lui plaire. Après souper, on alla au Palais-Royal, Francueil donna le bras à madame de Versel et à moi. Il ne mit guère de distinction entre nous deux, et j'eus lieu de craindre que, s'il y en eut, elle ne la regardât plus que moi. Nous revînmes à une heure. J'ai passé une partie de la nuit à me demander si j'avois lieu ou non d'être contente.

M. et madame d'Houdetot nous annoncèrent lundi, à souper chez moi, l'acquisition qu'ils ont faite d'une nouvelle terre. Ils en avoient les plans; s'ils sont exacts, ce doit être un beau lieu, mais d'un abord assez difficile: on ne peut y arriver que par eau. La comtesse y porte l'enthousiasme qu'elle met à tout; elle meurt d'envie d'y être, et le comte a daigné l'assurer avec bonté qu'il lui procureroit cette satisfaction avant la quinzaine. Ils nous ont fait donner parole d'aller les y voir. M. d'Epinay n'a pas hésité à la donner; mais j'espère qu'il ne m'obligera pas de le suivre. Comment perdre de vue, pendant un mois, tout ce qui m'est cher, ma mère, mes enfans, Francueil? il me semble qu'il y a un siècle que je ne les ai tous vus.

J'ai grand désir de voir les affaires de M. d'Epinay tout à fait terminées afin d'aller m'établir à la campagne avec ma mère et mes enfans. Je tâcherai d'intéresser Francueil à quelque point de

leur éducation pour le fixer près de nous. Je le chargerai de donner les premières leçons de musique et de dessin à mon fils : ce soin l'amusera et ôtera à l'enfant ce que les commencemens ont de rebutant. Ce projet est doux et séduisant ; il flatte mon imagination d'une manière délicieuse ; mais s'exécutera-t-il ? Il se passera bien un mois avant qu'il puisse avoir lieu.

Mademoiselle d'Ette est venue me voir aujourd'hui. Elle étoit d'une humeur charmante. Elle compte bien, m'a-t-elle dit, venir à Epinay pendant l'absence du chevalier. Je n'ai pas trop répondu là-dessus, parce que je ne me soucie pas infiniment de l'avoir à demeure. Qui sait si elle ne seroit pas l'espion de mon mari ? Sa conduite est si bizarre ! J'ai tant de sujet de la suspecter ! ....Cette opinion me gêne. J'aime mieux ne la pas voir, et n'avoir point à y penser.

Je suis si rebutée de la conduite de Duclos, de son ton, de ses manières que si je ne craignois qu'il n'abusât de la confiance que j'ai eue en lui, je ne voudrois, de ma vie, en entendre parler. Cette considération me retient, et me fait supporter des choses dont je rougis au fond de l'âme, et auxquelles je ne tiendrois pourtant pas si elles duroient.

Ces jours passés il vint dès quatre heures chez moi : j'étois sortie ; et comme je l'attendois, j'avois dit, en sortant, que je ne tarderois pas à rentrer. On le fit monter, de même que M. Gauffecourt et

M. de Jully. J'arrivai ; à peine me regarda-t-il. Je lui témoignai quelque regret de ne m'être pas trouvée la veille chez moi. Il ne me repondit point, et resta fort long-temps sans prendre aucune part à la conversation. Il se levoit, se rasseyoit, regardoit sa montre, et avoit l'air de dire à la compagnie, allez-vous-en. Cela m'inquiéta et me mit tout à fait mal à mon aise. A la fin, ce maintien me parut si ridicule, que je ne pus pas y tenir. Qu'avez-vous, lui dis-je, monsieur ? Désirez-vous quelque chose ? Il me regarda d'un air étonné, et après ce regard silencieux, il me répondit avec un sourire froid et affecté : Non, madame, je n'ai rien. Jé continuai à causer sans paroître faire attention à lui. Il en devint un peu plus inquiet, et outra si bien la même conduite, que ne sachant comment, sans faire une scène, lui marquer combien je la trouvois ridicule, je lui dis en riant : Mais en vérité, Duclos, je crois que vous avez des puces dans le sang, vous ne sauriez vous tenir en place. Si cela vous déplaît, reprit-il brusquement, vous n'avez qu'à dire.—Ah ! mon Dieu, monsieur, promenez-vous tant qu'il vous plaira, pourvu que vous m'assuriez que vous n'avez pas la fièvre, car j'en avois peur pour vous. Il prit un ton grave et respectueux pour me répondre : Je vous rends graces, madame, de l'intérêt vif que vous y prenez. ....M. d'Epinay fit dire qu'il ne reviendroit pas souper ; et tout le monde sortit. En se retirant, M. Gauffecourt me dit à l'oreille : Traitez-moi ce

faquin là comme il le mérite ; vous ne sauriez croire le tort qu'il vous fait. Laissez-moi faire, lui répondis-je.

Je restai seule avec Duclos. Votre conduite de ce soir, lui dis-je, monsieur, est d'un ridicule, et elle m'a choquée à un point. . . . Qu'avez-vous, s'il vous plaît—Par Dieu, madame, me prenez-vous pour un sot dont on se joue ! . . . . Si vous croyez que je suis votre valet, je vous ferai voir que non . . —Monsieur, songez, je vous prie.—J'ai pensé me moquer de tout cela . . . . et puis j'ai dit . . . . Cependant il faut voir . . . . il faut la ménager.—Me ménager ! En vérité, je vous rends graces, et je vous en dispense ; tout ce que j'attends de vous, ce sont des marques d'estime et des égards, sinon . . —Mais, mordieu, quand j'ai vu votre petit air aisé . . . . et des plaisanteries . . . . Ah ! par Dieu, cela ne vous réussira pas avec moi.—Ah ça ! êtes-vous fou ? . . . Je vous ai laissé dire ; mais, en vérité, je tombe de mon haut. Qu'est-ce que c'est que cette ridicule sortie que vous me faites, tandis que c'est moi qui ai vraiment à me plaindre de vous ? Et quel ton . . . Quelle conduite indécente et affectée que celle que vous avez tenue ici se soir ? . . . . Je vous avertis que je ne puis, sans me manquer, la souffrir davantage, et que je ne la souffrirai pas.—Vous ne voyez pas que c'est votre air sec, je vous en demande pardon ; mais je suis franc, moi . . . . C'est la remarque qu'il vous a plu d'en faire, qui l'a rendue ridicule.—Non, monsieur, mais c'est le ménagement que j'ai eu

pour vos caprices, et que je n'aurai plus, qui fait mon tort, et semble vous autoriser à prendre ce ton, à témoigner de l'humeur....et tout cela, sur quoi fondé, je vous prie ?..—Sur quoi, madame ? Et où étiez-vous donc, je vous prie, hier au soir ?—Comment ! où j'étois ? Et qu'est-ce que cela vous fait, je vous prie, pour me le demander ainsi ?—Ah ! je n'ai rien à dire. Je me suis cru votre ami ; je me suis trompé apparemment. Mais si je ne suis que votre connoissance, votre procédé est bien plus impardonnable. Vous me dites que vous êtes tous les soirs chez vous, que je n'ai qu'à venir quand je voudrai : je m'arrange là-dessus, je viens....et je ne trouve personne....Que diable ! ....Je vais chez madame de Jully, vous n'y êtes pas. Je m'informe où vous êtes, je questionne tous les valets, personne n'en sait rien.—Je ne prévoyois pas sortir : j'ai été engagée chez la tante de madame de Jully sans pouvoir refuser, et de plus, je ne vous attendois pas. Je vous en ai témoigné cependant du regret, en entrant.—Mais au moins falloit-il m'écrire un mot, ce matin ; mais point.—Monsieur, je n'entends rien à toutes ces misères là. Je suis sortie, ou je ne suis pas sortie, je n'ai de compte à en rendre à personne. J'aurois pourtant envoyé chez vous, ce matin, si vous ne m'eussiez prévenue en me mandant que vous viendrez aujourd'hui. Mais avec l'exigence que vous y mettez, de ma vie je ne vous ferai rien dire. Arrangez-vous pour ne jamais compter sur moi, cela

est plus simple. Quand j'y serai, vous me trouverez, et je vous recevrai bien, à condition, toutefois, que vous aurez un maintien décent.—Par Dieu ! croiriez vous m'appendre à vivre ?—Non, je prétends ne vous rien apprendre que ce qui me convient, et que vous n'avez pas encore deviné.

Il se mit à rire. Voilà, mordieu, ce qui s'appelle, dit-il, avoir la réponse à la main ; cela me plaît. J'ai cru. . . .je m'en vais vous le dire, moi, tout franchement ; jai cru que vous aviez quelques parties folles, dont vous ne vouliez pas que je fusse. —Vous avez une foible idée de la douleur que j'ai d'avoir perdu mon beau-père si vous croyez que je puisse déjà me prêter à des parties de plaisir.—Allons, me dit-il, en me prenant la main, n'y pensons plus. Promettez-moi d'être plus exacte avec moi. . . .

Je retirai ma main, et lui dis : Ah ! pardonnez-moi, il faut y penser encore, et me promettre de changer de ton, car, en vérité, celui-là n'est pas tolérable.—Qu'est-ce que cela vous fait ? vous savez bien qu'au fond je vous aime comme mon enfant, vous n'avez qu'à ne pas prendre garde au reste.—Cela n'est pas possible, monsieur ; ce ton me choque et pour moi et pour les autres.—Diable ! vous verrez que je ne suis pas connu. Mordieu ! si je croyois qu'on pût douter de mes principes. . . . On sait que je vous suis nécessaire pour vos affaires, que sans moi la tête vous auroit tournée vingt fois . . . .et votre mari. . . .Je vous jure qu'ils aime-

roient autant me voir loin. Allons, allons, n'en parlons plus.... Je n'aime pas moi à rappeler les services que je puis rendre: demandez à l'abbé de B***, je lui en ai rendu cent dans sa vie ; au diable, si je lui en ai jamais parlé....Mais ils sont comme cela, ils croient, parce qu'on ne se vante pas.... Hom!.....Je leur dirai une fois....j'en aurai le cœur net....Allons, mangeons un morceau, je veux m'en aller de bonne heure.

Nous soupâmes ; je fus assez silencieuse ; il bavarda beaucoup. Hé bien ! me dit-il, peut-on compter ou non vous trouver ici, les soirs ?—Je crois que j'y serai souvent, mais je ne m'engage à rien. Quand je m'y trouverai, vous serez le bienvenu ; voilà tout ce que je puis vous dire.—Mais, que diable, cela ne m'arrange pas....Tenez, je veux vous confier un secret, mais n'en allez pas parler.—Je n'aime pas les secrets, non qu'ils me coûtent à garder, mais si je n'y puis rien, cela est au moins inutile.—Par Dieu, si, vous y pouvez, sans cela....Mais vous me prenez donc ?..—En ce cas, parlez, monsieur, et soyez sûr de ma discrétion.—C'est que mademoiselle Quinault médite une retraite, sa fortune ne lui permet pas de rester à Paris. C'est une perte pour ses amis, et nommément pour moi. Il faut que je m'arrange différemment ; c'est le diable, tout le monde ne me convient pas, il faut que je me plaise pour me fixer quelque part. Si vous eussiez voulu vous arranger pour donner toute votre journée à vos sociétés, et

rentrer tous les soirs de bonne heure, vous auriez été sûre de n'être jamais seule ; je viendrois vous tenir compagnie, et cela nous arrangeroit tous ; au moins cela seroit fort convenable à votre santé, à votre situation. Votre mari seroit sûr de trouver un bon souper et de la gaieté, pensez-y ; sans compter que Francueil auroit ses soirées pour courir à son aise.

Je voulus m'amuser jusqu'au bout du despotisme inouï de cet homme. Je disois, en moi-même : que n'est-ce Francueil qui me fait cette proposition ? Cela est très-séduisant, lui dis-je, il n'y a que l'impossibilité de ce plan qui me déplaise.—Comment ?—C'est qu'il ne conviendroit ni à mon mari, ni à ma société, ni à M. de Francueil, ni, par conséquent, à moi. A cela près, il est charmant. Dans huit ou dix ans nous verrons.—Ah ! s'il convenoit à Francueil, le reste iroit tout seul ; mais voilà où je vous attends. Je vous jure qu'il lui conviendra plus que vous ne croyez. — Je n'en crois rien.—Oh ! par Dieu, vous me prenez donc pour une buse. Que diable ! je vois tout aussi bien, et mieux qu'un autre, peut-être. Parce que vous ne m'avez rien dit, vous croyez que je n'ai rien vu. Vous n'êtes pas heureuse, pauvre femme, et c'est votre faute. Pourquoi vous attacher, mordieu, à la patte d'un hanneton. On vous a dupée ; la d'Ette est une coquine, je vous l'ai toujours dit, vous n'avez pas voulu me croire ; je suis sûr que vous avez su à quoi vous en tenir : j'en suis sûr.

Vous avez beau secouer la tête, et faire semblant de rire, vous n'avez qu'un parti à prendre. Laissez aller Francueil, restez amis, et rien de plus; mais restez amis, parce qu'il ne faut pas se brouiller; et n'ayez plus d'amans; j'entends plus d'amans affichés. Alors il y a un moyen bien sûr pour vous venger très-honnêtement de la d'Ette, et la faire servir à vos intérêts, sans qu'elle puisse jamais vous nuire. Cela vaut, je crois, la peine d'y penser.—Comment, cela est sublime! Et quel est-il?—Quel il est? Il faut qu'elle devienne maîtresse de votre mari; que nous en ayons les preuves. J'en ai déjà de la trahison qu'elle vous a faite.—Vous en avez?—Eh! mais sans doute: ne semble-t-il pas que vous n'en ayez pas vous?—Non, je vous assure que je n'en crois rien même.—Cela est égal, tant mieux ou tant pis pour vous; mais je disois qu'alors vous la confondrez tête à tête, ou plutôt en ma présence, et nous la menacerons de rendre les preuves publiques, si elle ne conduit pas votre mari à tout ce qui nous conviendra. Vous n'avez qu'à me laisser le soin de cette affaire, je vous promets de la mener à bien.—Je vous rends grâces de votre zèle, monsieur, mais il est compliqué à tel point, qu'il m'effraie plus qu'il ne me console. Croyez-moi, restons chacun comme nous sommes, c'est tout ce qui peut nous arriver de mieux; et quant à moi, c'est ma ferme résolution.—Ma foi, tant pis pour vous. Il faut pourtant que je vous dise encore qu'il est plus que

temps de vous défaire de Francueil comme amant, si vous voulez parvenir à la considération dont vous avez besoin pour votre famille et pour vous.—Et qui vous dit que nous n'en sommes pas là?—En ce cas, pourquoi refuser l'arrangement que je vous propose?—C'est qu'il ne me convient pas par mille autres raisons.

J'avoue que je fus un moment troublée par l'idée des preuves qu'il prétendoit avoir contre Francueil et mademoiselle d'Ette. Mais je suis persuadée, en y réfléchissant, qu'il n'en a aucune. S'il en avoit eu, il n'auroit pas manqué de les donner. Il ne vouloit que me faire parler; et en me conseillant de n'avoir point d'amant affiché, il perd dans mon esprit le mérite de ce conseil, que je crois intéressé. Peut-être s'imagine-t-il qu'il pourroit prendre la place de Francueil, si j'étois assez simple pour l'écouter. Je l'ai congédié de bonne heure et même un peu lestement.

J'ai dîné aujourd'hui chez ma mère avec Francueil, et je ne lui ai rien caché de ce que m'a dit Duclos, afin qu'il s'observât davantage avec lui; il lui fait trop d'avances et trop d'amitiés pour un homme dont nous avons reconnu le danger: il en est convenu.

Mon mari, mon fils et Linant étoient de ce dîner. Je ne suis point aussi contente que je l'aurois cru de la manière dont cet homme s'y prend avec son élève; il n'a ni ordre ni plan fixe: aussi l'enfant ne sait rien; il a la tête étonnée lorsqu'on

lui fait une question, et il ne sait pas même dire à quel genre d'étude on l'applique, ou, pour mieux dire, quelle matière on traite dans ses leçons. On passe sans cesse d'un objet à un autre, sans suite et vraisemblablement sans projet. Je veux remédier à cela promptement; mais il faut que je consulte Gauffecourt et même Duclos; Rousseau est absent, sans quoi je m'en rapporterois à lui seul.

Suite du Journal.

Huit jours de distance.

M. d'Epinay a complété son domestique. Il a trois laquais, et moi deux; je n'en ai pas voulu davantage. Il a un valet de chambre; et il vouloit aussi que je prisse une seconde femme, mais comme je n'en ai que faire, j'ai tenu bon. Enfin les officiers, les femmes, les valets se montent au nombre de seize. Quoique la vie que je mène soit assez uniforme, j'espère n'être pas obligée d'en changer. Celle de M. d'Epinay est différente. Lorsqu'il est levé, son valet de chambre se met en devoir de l'accommoder. Deux laquais sont debout à attendre les ordres. Le premier secrétaire vient avec l'intention de lui rendre compte des lettres qu'il a reçues de son département, et qu'il est chargé d'ouvrir; il doit lire les réponses et les faire signer; mais il est interrompu deux cents fois dans cette occupation par toutes sortes d'espèces imaginables. C'est un maquignon qui a des che-

vaux uniques à vendre, mais qui sont retenus par un seigneur ; ainsi il est venu pour ne pas manquer à sa parole ; car on lui en donneroit le double, qu'on ne pourroit faire affaire. Il en fait une description séduisante, on demande le prix. Le seigneur un tel en offre soixante louis.—Je vous en donne cent.—Cela est inutile, à moins qu'il ne se dédise. Cependant l'on conclut à cent louis sans les avoir vus, car le lendemain le seigneur ne manque pas de se dédire: voilà ce que j'ai vu et entendu la semaine dernière.

Ensuite c'est un polisson qui vient brailler un air, et à qui on accorde sa protection pour le faire entrer à l'Opéra, après lui avoir donné quelques leçons de bon goût, et lui avoir appris ce que c'est que la propreté du chant françois ; c'est une demoiselle qu'on fait attendre pour savoir si je suis encore là. Je me lève et je m'en vais ; les deux laquais ouvrent les deux battans pour me laisser sortir, moi qui passerois alors par le trou d'une aiguille ; et les deux estafiers crient dans l'antichambre : Madame, messieurs, voilà madame. Tout le monde se range en haie, et ces messieurs sont des marchands d'étoffes, des marchands d'instrumens, des bijoutiers, des colporteurs, des laquais, des décroteurs, des créanciers ; enfin tout ce que vous pouvez imaginer de plus ridicule et de plus affligeant. Midi ou une heure sonne avant que cette toilette soit achevée, et le secrétaire, qui, sans doute, sait par expérience l'impossibilité de rendre un compte détaillé des affaires, a un petit bordereau

qu'il remet entre les mains de son maître pour l'instruire de ce qu'il doit dire à l'assemblée. Une autre fois il sort à pied ou en fiacre, rentre à deux heures, fait comme un brûleur de maison, dîne tête à tête avec moi, ou admet en tiers son premier secrétaire qui lui parle de la nécessité de fixer chaque article de dépense, de donner des délégations pour tel ou tel objet. La seule réponse est: Nous verrons cela. Ensuite il court le monde et les spectacles ; et il soupe en ville quand il n'a personne à souper chez lui.

Je vois que mon temps de repos est fini, et que s'il n'a pas eu table ouverte jusqu'à présent, c'est que sa vaisselle n'étoit pas prête, ni sa maison montée à sa fantaisie. Elle est fort bien, cette vaisselle, ni trop magnifique, ni mesquine. Dès le lendemain qu'on l'a apportée, il a donné un grand souper qu'il a commandé lui-même, dans la crainte que je n'y misse pas assez d'élégance. Il vint la veille dans mon appartement m'annoncer ce projet, et me montrer la liste des gens qu'il avoit priés ; ils étoient au nombre de douze, et à l'exception de M. et madame de Jully, de la petite comtesse de C***, et de Jelyotte, il n'y avoit qui que ce fût de ma connoissance ; je lui en fis l'observation. Priez de votre côté qui vous voudrez, me dit-il. Je me bornai à inviter Gauffecourt. Ce souper fut fort insipide ; on n'y parla que de chevaux, de spectacles et de filles. Au dessert, Jelyotte chanta, et après on joua. A minuit, les femmes se retirèrent : j'en fis de même ; et j'appris le len-

demain que M. d'Epinay et deux autres personnes étoient restés à jouer au brelan et au trente et quarante jusqu'à deux heures.

Cinq jours de distance.

Mon fils devoit venir dîner aujourd'hui chez ma mère, il n'est pas venu. Un billet de Linant a annoncé gravement qu'un thême fait à la serpe, c'est son mot, l'avoit forcé de retenir l'enfant en pénitence. Ce jour de fête s'est changé moyennant cela en un jour de tristesse ; et il est certain que j'en ai été presque aussi affectée que ma mère. Elle avoit trouvé bon que je priasse Duclos à dîner chez elle ; je voulois le mettre aux prises avec Linant, pour savoir à quoi m'en tenir sur le plan d'éducation dont il me berce toutes les fois que je lui fais quelque objection. Mes projets dérangés me décomposèrent l'âme tout à fait, parce que je craignois d'être forcée d'aller m'établir à Epinay avant d'avoir rien statué sur cet objet.

Nous dînâmes avec Duclos, Gauffecourt et Francueil ; celui-ci fut d'un sérieux et d'une distraction révoltante ; il est vrai qu'il ne fut presque question que de mon fils, de mes espérances, de mes inquiétudes, mais si cela pouvoit être fatiguant pour quelqu'un, devoit-ce être pour lui ? Je lui demandai après le dîner ce qu'il avoit, il m'assura si précisément qu'il n'avoit rien et qu'il étoit comme à son ordinaire, que je crus être trompée, et qu'en y regardant de plus près aujourd'hui, je ne puis

douter que ce ne soit la présence de Duclos qui lui avoit donné de la gêne.

Après le dîner Duclos me proposa d'aller au collége avec lui, je l'acceptai de bon cœur ; je voulus engager ces deux messieurs à y venir aussi, mais comme je m'en étois bien doutée, ils avoient des affaires qui ne leur permettoient pas ; nous partîmes donc sans eux, en promettant à ma mère de revenir chez elle. Chemin faisant, je disois à Duclos ce sur quoi je voulois qu'il insistât principalement avec Linant. Je sais, je sais, dit-il en m'interrompant, il ne me faut qu'un mot ; mais savez-vous à qui diable en a Francueil ?—Je l'ignore, il me semble pourtant qu'il étoit à peu près à son ordinaire. — Oui, son ordinaire depuis quelque temps, mais cet ordinaire me déplaît Quoi, quand je lui parle, à peine daigne-t-il me répondre ; qu'est-ce que cela signifie ? il y a quelque chose là dessous.—Je ne crois pas ; je ne me suis point aperçue....—Au reste cela m'est fort égal ; mais ce qui ne me le seroit pas, seroit que vous lui eussiez rendu nos conversations. Voilà ce qui me tient à cœur. Que diable sais-je l'idée que vous lui aurez donnée de mes principes, à en juger par son air ? Tout dépend de la manière de dire et des gens à qui l'on parle. Je sais que vous me connoissez et que vous savez entendre. Cela n'a ni philosophie, ni idée forte. Si vous eussiez rendu nos conversations à un homme de cervelle et de tête, encore passe, mais à un hanneton qui....Comment, mordieu !

je vous donne des conseils comme à mon enfant, et vous jouez à me perdre....—Qui vous dit cela? vous avez une tête incroyable.—Mais vous ne répondez rien.—Vous ne m'avez pas donné le temps. Non, monsieur, non, je ne vais pas redisant les choses auxquelles je ne veux point m'arrêter, et je vous ai déclaré que je ne voulois point suivre ces conseils, ainsi soyez en paix.

Je rompis promptement sur ce sujet qui m'embarrassoit; je revins à ce qui concernoit mon fils, et nous arrivâmes au collége ainsi. Nous trouvâmes l'enfant vis-à-vis d'une table, un cahier de papier devant lui, sur lequel il faisoit des croix et des pâtés, faute de rien trouver dans sa tête de ce qu'il devoit écrire. M. Linant étoit en robe de chambre, nu-tête, lisant, couché sur un fauteuil, et les jambes allongées sur un autre. Cette contenance ne me plut pas infiniment. J'entrai avec un air plus affligé que sévère. Je voulois par là inspirer à mon fils la crainte de me faire de la peine une autre fois, plutôt que celle d'être puni; il vint à moi pour m'embrasser, je me retirai. Je ne le peux pas, lui dis-je. Si M. Linant a jugé que vous n'étiez pas digne de notre présence, mon ami, à plus forte raison ne l'êtes-vous pas de m'embrasser. L'enfant fut honteux et restoit interdit près de moi. Duclos dit tout de suite: eh bien! voyons, de quoi s'agit-il? d'un thême mal fait? Il le va bien faire, j'en suis sûr. Mon fils courut le chercher, en lui disant: Ah! monsieur, c'est qu'il est bien difficile! vous

allez voir. Si ce n'étoit que cela, reprit M. Linant qui venoit de remettre sa perruque, cela seroit, sans doute, très-répréhensible; mais c'est le troisième jour que monsieur le recommence, parce qu'il s'est mis dans la tête de ne le pas faire ; et ce ne sont pas là les seuls griefs que nous ayons contre lui. Voyons donc les autres, dit Duclos.—Mais, monsieur, que diriez-vous d'un enfant qui a parlé à son laquais comme je ne parlerois pas à un décroteur.—Il n'y a qu'à le lui ôter; qu'il se serve tout seul, il verra qu'il ne peut s'en passer; cela lui apprendra comme il faut se comporter avec ceux dont on a besoin.—Oui, oui, cela est vrai, monsieur, j'y ai bien pensé; mais ce n'est pas tout. De quinze vers latins qu'il avoit à apprendre hier, en classe, il n'en savoit pas dix, et quand on gronde monsieur, il a de l'humeur.—Diable! reprit Duclos, allons, allons, je vais lui donner un thême qui en vaudra bien un autre ; il passera dans ce cabinet pendant que nous causerons, et avant que nous nous en allions, il sera fait et parfait.

Duclos écrivit huit ou dix lignes à la portée de l'enfant sur l'emploi du temps dont la perte ne se répare pas comme celle de la fortune, des mœurs, etc. Il fut installé dans le cabinet, et nous restâmes tous trois. Monsieur, dit Duclos à Linant, en rentrant, ce thême étoit trop difficile ; c'est ma foi tout ce que je pourrois faire moi qui n'ai fait d'autre métier pendant sept ans, sans en être plus avancé. Vous imaginez bien que Linant défendit son thême

et son latin tant qu'il put. Que diable! lui dit Duclos, c'est bien là ce dont il doit être question dans une éducation. Ne diroit-on pas qu'on élève tous les hommes pour en faire des moines? Monsieur, voyons, s'il vous plaît : tenez, M. et madame d'Epinay ont quelque confiance en mes lumières, allons au but. Dites-moi, je vous en prie, votre plan, l'ordre de votre journée. D'abord à quoi est-elle employée le matin?—Monsieur, nous nous levons à six heures; ensuite les prières.—Sont-elles courtes?—Monsieur, elles durent un quart-d'heure. —Cela est trop.

M. Linant, lui dis-je, faites sur cela comme vous voudrez. Mais, madame, reprit Duclos, ne voulez-vous pas en savoir plus que Jésus-Christ: *Orantes nolite multum loqui.* C'est lui qui l'a dit: il n'aime pas plus le bavardage que les hommes; je lui en sais gré.

Ce que je trouve de bon à ce quart-d'heure, leur dis-je, c'est que c'est toujours un temps employé à réfléchir. — Bon! dit encore Duclos, vous croyez qu'il pense alors à ce qu'il dit. Mais, avant d'aller plus loin, monsieur, qui êtes-vous? — Comment, monsieur, qui je suis? — Oui, votre père, votre mère, leur état? D'où venez-vous? et qu'avez-vous fait? — Monsieur, je ne vois pas ce qu'a de commun.... — Diable! vous ne voyez pas. Pour savoir si vous pouvez élever, il faut savoir si vous avez été élevé vous-même. — Eh bien! monsieur, j'ai été élevé aux jésuites. —

J'aimerois bien autant que ce fût ailleurs. — J'étois un des forts compositeurs en grec. — Je vous en révère. Savez-vous le français, monsieur ? — Monsieur, je m'en flatte, et je crois que c'est à juste titre. — Bon ! cela — Je suis fils d'un intendant de M. le duc ***. — Je connois le duc ; sa maison a toujours été très-bien rangée. J'en conclus que monsieur votre père n'est pas riche, et je vous en fais mon compliment. — Vous concluez très-juste, monsieur, et je reçois votre compliment. C'est en conséquence de sa mauvaise fortune qu'il m'avoit fait prendre le petit collet ; mais n'ayant pas de goût pour l'état ecclésiastique, je me suis fait scrupule d'en embrasser autre chose que l'habit ! je suis cependant tonsuré, et j'ai un bénéfie de cinq cents livres, attaché à un titre de chanoine que m'a fait obtenir M. le duc. — Je vois que votre conscience est bien entendue. — J'aime la littérature, et j'ai préféré, par cette raison, de gagner ma vie dans un état qui ne fût point en opposititon avec mon goût et quelques talens, peut-être, que la Providence m'a donnés. — La Providence ne vous a-t-elle pas fait faire des vers par hasard ?—Monsieur, j'en fais d'assez passables dans l'occasion ; mais c'est un talent naturel auquel je n'ai jamais employé beaucoup de temps. — Ah ! j'entends de reste ; elle vous a dit : Sois poète, et tout de suite vous l'avez été ; voilà comme elle est ! Monsieur, vous sentez à merveille que ce n'est pas précisément cela qu'il nous faut. Ne donnez pas

la manie des petits vers à votre élève, gardez-vous-en bien ; c'est la perte du goût et de toute idée forte. Mais revenons à l'emploi de votre temps. Après les prières, la toilette, le déjeûner ; je vois cela d'ici, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur, dit Linant. Alors il va deux heures en classe.... — Fort bien ; la route ordinaire, reprit Duclos ; voilà qui est dit. Dès que vous suivez les classes, je sais votre affaire. Sans doute, monsieur, répondit Linant ; que peut-on faire de mieux ? — Tout le contraire de ce que vous faites, monsieur, car tout cela ne vaut pas le diable : et ici, quelle lecture ? — Monsieur, nous expliquons ensemble le *Selectæ.*—Encore du latin ! —Puis nous voyons de la géographie en vers du père Buffier. — Ah ! fi donc ! lui dis-je, monsieur. — Madame, cela fixe les idées, cela grave les points principaux dans la mémoire. — Monsieur, reprit Duclos, il ne faut jamais apprendre ce que le sens commun nous presse d'oublier. Et les lectures, monsieur ? — Monsieur, un peu d'Imitation de Jésus-Christ, et une fois par semain la Henriade de Voltaire.

Je vous avoue, lui dis-je, monsieur, que ce plan ne me plaît point. Je ne vois point de but à tout cela. Vous avez raison, dit Duclos. Monsieur, peu de latin, très-peu de latin ; point de grec, sur-tout ; que je n'en entende point parler. Je ne veux en faire ni un sot, ni un savant. Il y a un milieu à tout cela qu'il faut prendre. — Mais, monsieur, dit Linant, il faut qu'il connoisse ses

auteurs; et une légère teinture du grec ne peut.. — Que diable venez-vous nous chanter? De quoi cela l'avancera-t-il, votre grec? Il y a là une cinquantaine de vieux radoteurs qui n'ont de mérite que d'être vieux, et qui ont perdu les meilleurs esprits. S'il lui arrivoit de les connoître sans en être ivre, il ne seroit qu'un plat érudit, et s'il en devenoit enthousiaste, il se rendroit ridicule. Rien de tout cela! Monsieur, beaucoup de mœurs, de morale.

Monsieur, dis-je à Linant, apprenez-lui à aimer ses semblables, à leur être utile et à s'en faire aimer; voilà la science dont tout le monde a besoin, et dont on ne peut se passer. — Ah! sans doute, sans doute, madame, répondit-il; mais comme il faut de l'instruction, un peu de science, il est nécessaire qu'il s'assujettise aux exercices des classes publiques, on n'en fera pas exprès pour lui. —Eh bien! monsieur, lui dis-je, il n'ira pas; instruisez-le dans sa chambre. — En ce cas, madame, il seroit infiniment mieux chez vous. — C'est une autre affaire, monsieur, à laquelle je penserai.

Duclos entra ensuite dans quelque détail sur l'emploi qu'il falloit faire de la journée. — Qu'il sache, dit-il; bien lire, bien écrire; occupez-le sérieusement à l'étude de sa langue; il n'y a rien de plus absurde que de passer sa vie à l'étude des langues étrangères, et de négliger la sienne. Il ne s'agit pas ici d'en faire un Anglais, un Romain,

un Egyptien, un Grec, un Spartiate ; il est né Français, c'est donc un Français qu'il faut faire, c'est-à-dire, un homme à peu près bon à tout. Oh ! lorsque vous l'aurez mis à ce point, c'est l'affaire de madame de voir ce qu'elle en fera. Un peu d'histoire, de géographie, mais seulement sur la carte en causant ; il est trop jeune pour en faire un objet sérieux ; qu'il sache bien compter, monsieur ; tout se compte et se calcule. Dans quelque temps nous le ferons passer à la géométrie, c'est une science nécessaire, parce que tout se mesure ! c'est la meilleure logique et qui tient l'esprit droit ; chose fort importante, car rien ne le redresse quand il est de travers.

Tout cela est très-juste, répondit Linant ; mais il y a plus à faire pour moi que pour l'enfant. Eh ! mais, sans doute, reprit Duclos. Est-ce que vous êtes paresseux ? En ce cas, quittez votre métier ; vous ne le ferez jamais bien je vous en avertis. — Non, monsieur, je ne le suis pas ; rien ne me coûtera même pour donner à madame des preuves de mon zèle et de mon attachement. J'aime l'enfant ; il est doux, il a un bon naturel ; mais je me défie de mes talens : ce n'est pas là une éducation ordinaire. Il faut réformer et refondre, pour ainsi dire, un caractère....Qui diable vous parle de cela, reprit Duclos ? Gardez vous-en bien, il ne faut pas vouloir changer le caractère d'un enfant ; sans compter qu'on n'y réussit jamais, le plus grand succès qu'on puisse s'en promettre, c'est

d'en faire un hypocrite. Non, monsieur, non ; il faut tirer tout le parti possible du caractère que la nature lui a donné : voilà tout ce qu'on vous demande. Mais voyons un peu quels sont ses défauts. Est-il menteur ?—Jamais il ne ment que pour s'excuser.—En ce cas, monsieur, c'est votre faute ; c'est à vous à lui en éviter l'occasion. S'il est naturellement véridique, le défaut se réduira à rien. Mais faites-y attention, car si, au contraire, vous multipliez les occasions, vous en ferez un vice acquis et d'habitude dont il ne se corrigera peut-être jamais.

Cette réflexion me parut très-juste, et j'appuyai fortement sur la nécessité d'éviter tout ce qui pourroit le conduire à déguiser la vérité. Nous eûmes un peu de peine à nous faire entendre de Linant, qui ne concevoit pas qu'il valoit mieux ignorer une faute et la laisser impunie, que de mettre l'enfant dans le cas de la défendre ou de la nier par un mensonge. Duclos l'apostropha encore d'une manière qui me fit rire intérieurement. L'enfant est-il paresseux, lui demanda-t-il ? Oh ! fort, répondit le pauvre Linant.—Alors je vous conseille, monsieur, de ne jamais être devant lui comme vous étiez quand nous sommes entrés....Eh ! mais oui, cela vous étonne ? c'est que toute la besogne est pour vous ici. Mais, dites-moi un peu, quel diable d'effet lui feront des paroles toutes aussi bien dites, aussi bien tournées qu'il vous plaira de les imaginer, et comme je crois sans peine que vous les

pouvez trouver, quand ensuite il verra vos actions toutes contraires ? Qu'est-ce que fera sur lui un prédicateur d'activité, enveloppé d'une robe de chambre, d'un bonnet de nuit, et couché sur deux chaises, au milieu du jour ? Vous voyez bien, mon cher M. Linant, que rien n'est indifférent dans votre métier, et qu'il faut être bien plus conséquent avec les enfans qu'avec les hommes qui ne le sont jamais.—Vous avez raison, monsieur ; je le sens et je ne m'exposerai plus à une réprimande aus juste.

Si j'avois été choquée de son maintien à notre arrivée, je fus si satisfaite de la manière dont il s'excusa sur-le-champ, que j'en conçus plus d'estime pour lui. Je le lui dis, en lui avouant la première impression que j'avois reçue. Il est certain qu'un tel aveu, en pareille circonstance, suppose plus d'un mérite, et est un préjugé très-favorable pour un homme. Il nous dit aussi que mon fils étoit fort entêté et un peu dur avec son valet. Je lui recommandai de ne lui rien passer sur ce point, et de le ramener sans cesse aux principes de justice et d'équité. Ce qui est encore très-important, lui dis-je, monsieur, c'est de ne jamais souffrir qu'il exige de son valet aucun service avilissant : ne le souffrez pas absolument.

Ensuite nous traitâmes toutes sortes de sujets. Je ne saurois trop vous rendre de suite les choses excellentes que dit Duclos ; mais, emporté par la chaleur de la conversation, il en eut qui faisoient

tellement sa propre satire, que, tout en admirant son intrépidité, j'en restai muette. Il a une manière de dire qui reste assez volontiers dans la tête, mais comme Linant n'a pas un cachet si séduisant, je ne sais plus trop ses réponses ; il entend difficilement. C'est un homme borné que je crois honnête, et qui a plus de zèle que de capacité. Je ne sais s'il n'est pas un peu intéressé ; il est doucereux, sans être flatteur. Cependant Duclos lui dit tout à coup : N'allez pas faire la bêtise de lui dire du mal des passions et du plaisir ; j'aimerois autant qu'il fût mort, que d'être condamné à n'en point avoir. Linant s'étoit pourtant piété pour les combattre à force ouverte dès qu'elles montreroient le bout de leur nez. Je sais tout aussi bien que vous, dit Duclos, qu'il seroit à désirer qu'il n'eût que des passions modérées ; mais j'aime mieux qu'il en ait de fortes qui le mènent tout à travers le monde comme un cheval échappé, que d'être comme une pierre. Que diable, s'il reçoit un coup de coude, il faut qu'il sache le rendre : moi, je n'en souffre point, et cela est fort essentiel. Inspirez-lui le goût des plaisirs honnêtes. Linant objecta très-bien que cette expression étoit bien vague et pouvoit être arbitraire. Je lui dis que l'explication que j'y donnerois, et qui me convenoit, étoit plus précise. Par le mot honnête, lui dis-je, j'entends l'exercice de l'âme sur tous les objets sensibles. Cela nous mena à beaucoup de réflexions, d'explications, d'exceptions. A chaque mot, Linant faisoit une

objection ; d'où je conclus qu'on ne fait point entendre à un homme borné la langue de l'esprit et du sentiment.

En fait de probité, dit Duclos, tenez lui la dragée très-haute. L'usage du monde en rabat de reste... Monsieur, aucun préjugé dans la tête ; balayez-les moi tous.... L'erreur n'est jamais bonne à rien ; sans compter qu'une erreur n'est jamais seule.

C'est un point dont je me suis réservée de fixer les bornes. Il lui recommanda de ne jamais rien ordonner sans en dire la raison, parce qu'il ne faut pas mener les enfans comme des bêtes, et qu'il faut les accoutumer à mettre de l'importance et de l'intérêt à tout ce qu'ils font, et sur-tout à leurs devoirs. On parle de sentimens, ajouta-t-il, il n'y en a qu'un à suivre sans danger ; c'est celui qui est acquis par l'expérience propre, par la conversation ou la lecture. Si vous l'instruisez bien, il n'aura de répugnance que celle qu'il doit avoir ; et il saura toujours rendre compte de ses goûts : nos connoissances ne sont acquises que par la voie des sens. Promenez-moi ses yeux et ses oreilles ; faites-le juger de toutes les actions qui viendront à sa connoissance ; c'est ainsi que vous saurez s'il n'approuve pas en lui-même une sottise, ou s'il sait apprécier une bonne chose. Monsieur, qu'il sache sur-tout qu'il y a d'honnêtes gens par-tout ; mais qu'il y a encore plus de fripons ; et qu'il est bien plus important de discerner les derniers, car ils font plus de mal

en un moment que les autres ne peuvent jamais faire de bien.

Voilà une des réflexions qui commencèrent à me faire rêver ; mais c'est à celle-ci que je restai stupéfaite. Linant nous disoit qu'il avoit toutes les peines du monde à rendre son élève poli. De la politesse, de la politesse, dit Duclos ! J'aime mieux qu'il ait le courage d'être vrai, au hasard de passer pour brutal comme moi. Dans un pays comme celui-ci, c'est une petite monnoie courante dont tout le monde a ses poches pleines, et qui ne rend pas plus riche. Mais, monsieur, dit innocemment Linant, si on se disoit toujours mutuellement ce qu'on pense, il y a nombre de gens qui ne se souffriroient pas.—Alors, monsieur, il n'y a qu'à se taire, et tant pis pour ceux dont le silence blesse l'amour-propre. Je ne conçois rien à cet homme là, car c'est précisément la manière dont j'en use avec lui, et il a quatre fois plus d'esprit et de finesse qu'il n'en faut pour en être sûr.

Il me tira de mon étonnement par une assez bonne comparaison, mais que je ne crois pas de lui cependant ; il me semble l'avoir lue quelque part : il demanda à M. Linant si mon fils aimoit l'argent. Il répondit qu'il n'avoit pas l'air de savoir encore y mettre le prix. Il faut le lui apprendre, dit Duclos, et lui dire que l'or n'est estimé que par l'usage qu'on en fait. En soi c'est une chose qui n'est ni bonne ni mauvaise ; mais c'est comme une épée

entre les mains d'un sage ou d'un fou. Au reste, qui sait conserver la fortune de ses pères est toujours assez riche.

L'enfant interrompit une ou deux fois notre entretien pour montrer sa besogne ; à la fin, nous l'appelâmes. Son thème étoit sans faute grave, mais d'une construction comique, de sorte que si on l'eût traduit littéralement, il auroit fait un amphigouri fort au dessus de l'intention et de la finesse de l'auteur. Linant eut bien de la peine à se dépouiller de sa gravité dans cette occasion. Après un petit sermon amical à l'enfant, nous nous en revînmes chez ma mère ; et nous convînmes, chemin faisant, qu'il n'y avoit rien à tirer de Linant, tant que l'enfant resteroit au collége ; et Duclos se chargea de décider M. d'Epinay à l'en faire sortir promptement pour n'y jamais rentrer. A propos, me dit-il, vous voulez donc lui laisser des préjugés ; c'est votre affaire, mais souvenez-vous bien de lui dire que tout ce qu'on lui commandera, même de la part de Dieu, s'il est bon et utile à la société, c'est vraiment de la part de Dieu ; mais cela fut-il écrit dans les livres les plus sacrés du monde ; si cela n'est bon ni pour lui, ni pour les autres, ce n'est pas de la part de Dieu.

Nous arrivâmes chez ma mère, où nous trouvâmes très-à-propos M. d'Epinay. Duclos lui rendit compte de tout ce qu'il venoit de voir et d'entendre. Nous opinâmes tous fortement pour retirer l'enfant du collége, et après une assez longue

bavarderie, Duclos l'emporta, et M. d'Epinay promit que j'emmenerois mon fils à la campagne, et qu'il ne me quitteroit plus. Cette décision en entraîna une autre toute aussi satisfaisante pour moi ; c'est que ma mère consent à y venir aussi passer toute la belle saison. Dans dix ou douze jours nous irons y en passer huit, pour fonder notre établissement, et y faire de petits arrangemens nécessaires ; ensuite ma mère y amènera mon fils.

Suite du Journal.

Me voici à Epinay depuis deux jours. J'ai été fort étonnée, à mon arrivée, d'y trouver tout ce que le luxe le plus recherché, et j'ose dire le plus indécent, peut imaginer d'inutile, et cependant d'agréable. Gauffecourt, qui est avec moi, en a été très-choqué : nous nous occupons des moyens de faire sentir à M. d'Epinay l'étendue de ses extravagances ; j'en prévois les suites les plus funestes, dont la moindre doit être sa ruine.

Duclos est venu dîner aujourd'hui ici ; il m'a trouvée triste, et m'en a demandé le sujet. Tout ce faste me déplaît, lui ai-je dit, et m'annonce un avenir si fâcheux, que je ne puis me résoudre à en jouir. Qu'appelez-vous en jouir, m'a-t-il répondu brusquement ? mais il faudroit que vous fussiez folle à mettre aux petites maisons pour être heureuse de toutes ces fadaises ! Vous devez empêcher cela de tout votre pouvoir, sans quoi votre maison, avant qu'il soit peu, ne sera remplie que de plates espèces,

qui en chasseront la bonne compagnie, et qui, par dessus le marché, n'y viendront que pour se moquer de vous.

Le Mardi.

Ma mère, mon fils et Linant sont ici depuis samedi. Le lendemain Francueil est venu nous demander à dîner. J'ai été assez contente de lui, mais je ne sais ce qui manque à tout cela ; il y a quelque chose à dire, je ne sais pas bien quoi.... je n'ai pu causer seule avec lui. M. d'Epinay l'a prié de venir passer huit jours, ainsi que M. et madame de Jully, qui s'y trouvoient aussi : ils arrivent demain. Nous aurons encore Jelyotte. On projette de faire de la musique tous les soirs, et d'aller à la chasse tous les matins. Je ne sais trop ce que je ferai de tout ce monde.

Madame de Jully m'a demandé comment alloit mon âme. Je n'en sais rien, lui ai-je dit. Pauvre sotte ! m'a-t-elle répondu d'un air qui, je vous avoue, m'a inquiétée. Cependant elle ne m'a donné de ce propos aucune explication fâcheuse : peut-être veut-elle me ménager.

Suite du Journal.

Francueil est près de moi ; il est gai, et paroît content, à quelques momens de rêverie près. Il semble ne regretter rien ; il me sacrifie la chasse qu'il aime ; il passe auprès de moi le temps que ces messieurs destinent à cet amusement. Malgré,

cela, je ne suis point heureuse ; je m'en veux en jetant les yeux sur le passé ; j'y trouve une si grande différence, que je ne puis m'empêcher d'en avoir l'âme déchirée. Ce n'est pas seulement son ton avec moi qui est changé, mais ses systèmes généraux le sont ; aussi est-il moins réservé dans ses propos : il parle plus légèrement des femmes. Jamais il ne faisoit autrefois de plaisanteries sur elles en ma présence ; il sembloit qu'il respectât tout le sexe en moi ; ce n'est plus cela. Ma plus légère peine troubloit son repos : à présent ce sont des vapeurs qu'il me conseille de dissiper.... Il troque des bijoux, des chevaux.... Quels singuliers griefs ! Il faut pourtant que j'avoue que tout cela me choque. Je n'ose lui en parler ; je crains trop de lui déplaire, et que mes reproches ne lui semblent minutieux.

Je ne connoissois guère madame de Jully lorsque je redoutois qu'elle lût dans mon cœur, et blamât ma passion pour Francueil. Je viens de me promener avec elle ; je suis encore toute étourdie de ce qu'elle m'a dit....Je ne sais si je dois l'estimer ou non ; je n'ose prononcer. Voici la longue conversation que nous avons eue, pendant notre promenade. Nous marchions en silence. Eh bien ! me dit-elle, tout d'un coup, avec cet air indolent qui lui est naturel, vous voilà bien contente, ma sœur, vous causez avec Francueil tant qu'il vous plaît, à présent que vous ne me craignez plus. —Cela est vrai, ma sœur.—Vous n'avez jamais si

bien fait que de me dire votre affaire ; mais au moins ne vous gênez pas, car il ne suffit pas de causer avec son amant ; parlez-m'en tant que vous voudrez.—Si j'avois à vous confier mon bonheur, j'en userois plus librement ; mais je crains de vous ennuyer, et d'abuser de votre amitié.—Abuser de l'amitié! Vous ne la connoissez donc guère ; est-ce qu'on en abuse ? Voilà ce qui fait qu'elle console de l'amour, et qu'il faut toujours chercher une femme à aimer, lorsqu'on a un amant. Ces messieurs n'en veulent pas de l'amitié, ils en trouvent les devoirs trop difficiles à remplir. Pour l'amour, cela est différent : aussi quand ils y ont satisfait bien régulièrement, ils croyent que tout est dit. Il faut bien vouloir ce qu'ils veulent.... Mais, vous n'écoutez pas....Je crois que vous pleurez ?—Il est vrai, ma sœur ; je suis étonnée, affligée, et je ne sais précisément pourquoi.—Mais encore qu'est-ce qui vous chagrine à présent ?—Je n'en sais rien ; des soupçons vagues, des inquiétudes qui, dans de certains momens, me paroissent fondés, mais qui se détruisent le moment d'après ; des faits qui se contredisent....—Vous sauriez, ma sœur....—Sauriez-vous quelque chose ?....Ah ! ne me le dites pas....Vous m'avez appelée, l'autre jour, pauvre sotte ; sûrement vous aviez vos raisons.—Ah ! l'on ne peut vous rien dire ; vous faites tout d'un coup des crimes de billevesées. Il faut prendre Francueil comme il est....—Si je l'aimois moins, à la bonne heure !....Mais....sûrement vous

connoissez la raison de cette conduite....Tenez, je le crois amoureux de madame de Versel....Vous ne répondez point....L'est-il? Que pensez-vous? ....—Je ne crois pas; mais si cela étoit, voyons. —Si cela étoit?....Ah! je vois bien que je suis perdue....Vous riez; comment pouvez-vous rire? ....—Fort bien, en vérité, ma sœur, vous êtes folle. Je vous assure que je n'en sais pas un mot; je n'en rirois pas, si je le savois; cette certitude, que vous donnez à un mot jeté en l'air, est la seule chose qui m'ait fait rire, je vous le jure. Mais vous vous tuerez avec cet amour là. Aimez Francueil, je le veux bien; mais traitez-le comme il vous traite, et que sait-on si l'on ne le feroit pas revenir tout à fait par un autre moyen? Que ne prenez-vous un autre amant pour vous consoler, et l'éclairer sur ses légèretés?—Fi donc, ma sœur. Pouvez-vous?....—Et pourquoi pas? Aimez-vous mieux crever?—Au moins mourrois-je fidelle. Il verra ce qu'il a perdu.—Oui, mais auparavant vous deviendrez laide, maussade.—Je deviendrai tout ce que je pourrai....Ma sœur, il n'est pas possible que je ne vous importune; laissons cela. Notre façon de penser est trop opposée; votre ton est singulier. Je ne vous ai jamais vue si....Nous ne pouvons nous entendre.—Avec quel ton sec vous me dites cela. Je ne vous en aime ni ne vous en estime pas moins pour avoir des opinions différentes des miennes; et si cela vous fait changer sur mon compte, tant pis pour vous. Quant à l'importu-

nité ; à charge de revanche, mon enfant. J'aime aussi, moi : il faut que j'aie la liberté d'en parler avec vous, et de faire dire, par votre moyen, tout ce qu'il me plaira à mon amant ; de le voir chez vous....—Votre amant ?—Eh bien ! vous voilà pétrifiée....Parce que vous avez épousé l'aîné, vous croyez avoir toute seule des priviléges dans la famille.—Ma sœur, en vérité, je ne puis m'empêcher....—De rire, car vous en avez envie ; et c'est ce que nous avons de mieux à faire. Laissez là votre pruderie, nous sommes seules, nous avons confiance l'une dans l'autre, sera-ce pour nous contraindre ?—Je croyois que vous aimiez votre mari. Il vous aime tant ! Je ne croyois pas que vous eussiez à vous plaindre de lui. Voilà d'où vient mon étonnement.—Cela mérite explication. Je n'ai point à me plaindre de Jully. J'ai beaucoup d'estime et d'amitié pour lui, mais je n'ai jamais eu que cela.—J'ai cru que vous l'aviez épousé par amour, et que vous l'aimiez passionnément.—Il l'a bien voulu croire, mais il n'en a jamais rien été. Voici le vrai. De B*** étoit éperduement amoureux de moi, et vouloit m'épouser ; j'y aurois consenti, car je l'aimois assez, mais j'ai découvert en lui une humeur si violente, une jalousie, une injustice...., car la jalousie chez les hommes n'est autre chose qu'injustice et que tyrannie, ne vous y trompez pas ; enfin ce caractère m'a alarmée. M. de Jully s'est présenté ; je l'ai préféré : voilà tout. — Mais tous ces partis qu'il m'a dit vingt

fois que vous aviez refusés pour lui....—Il a raison, j'en ai refusé plusieurs, mais ils ne le valoient pas. Plus je connois M. de Jully, et plus je m'applaudis de mon choix. Il est bon enfant, doux, complaisant, foible, sans nerf, mais sans vice ; en un mot, il est tout propre à jouer son rôle décemment, et je lui en sais gré ; c'est un grand mérite au moins que celui-là. Au reste, il a cru être amoureux de moi, mais je vous promets qu'il s'est trompé.—Que dites-vous donc, ma sœur? il vous adore comme le premier jour,—Le dit-il ? eh bien ! il se trompe encore. Il y a une fille de la comédie à qui il fait des présens toute la journée. Il l'auroit, s'il n'avoit pas affiché de la passion pour moi ; mais dans le fond, c'est l'homme du monde que je vois le moins, et celui qui fait le moins ma volonté.—Ma sœur, ma sœur, vous êtes injuste. Pouvez-vous nier que votre mari ne soit uniquement occupé de vous plaire ?—Quoi ! parce qu'il me donne continuellement des bijoux dont je ne fais nul cas ; des robes qu'il choisit presque toujours contraires à mon goût ; qu'il me loue des loges aux spectacles le jour que je veux rester chez moi....eh ; mais ne voyez-vous pas que ce sont ses fantaisies qu'il caresse, et non les miennes? Mais priez-le de faire céder un de ses caprices ou de ses goûts au mien, vous verrez cette perle des maris devenir, tout en douceur, le sultan le plus despote : rien ne seroit si aisé que d'en faire un homme insupportable ; il ne faudroit pour cela qu'y

mettre bien du sentiment et de la condescendance. —Vous parlez comme un ange, ma sœur; vous êtes excellente; mais je veux mourir si vous pensez un mot de tout ce que vous dites: au moins votre conduite vous dément-elle, car vous êtes la complaisance et la douceur même. Vous avez l'air de n'avoir tous deux qu'une volonté.—Sans doute; voilà le grand secret. Avec un caractère comme celui de M. de Jully, il ne s'agit pas tant d'avoir sans cesse une volonté, que de lui avoir appris dans quelques occasions importantes qu'on en a une qui ne plie que quand on le veut bien. Il sait qu'elle est là; cela suffit. Au reste, la complaisance ne me coûte rien, à moi: dans le courant de la vie il y a si peu de choses qui méritent qu'on y mette de l'importance.... Mais nous voilà bien loin de ce que je voulois vous confier....J'aime, je vous l'ai dit; savez-vous qui?..Non, en vérité; seroit-ce Maurepaire? — Non, c'est Jelyotte. — Jelyotte! Vous n'y pensez pas, ma sœur, un acteur de l'Opéra! un homme sur qui tout le monde a les yeux, et qui ne peut décemment passer pour votre ami!....—Doucement, s'il vous plaît; je vous ai dit que je l'aimois, et vous me répondez comme si je vous demandois si je ferois bien de l'aimer. — Cela est vrai; mais vous m'avez dit en même temps que vous exigiez que je vous rendisse service, et je vous déclare que je ne veux pas être la confidente de M. Jelyotte, ni servir, ses amours.—Vous décidez tout cela un peu légère-

ment, ma très-chère sœur, et je n'aimerois pas à vous entendre deux fois tenir le même langage. Il ne s'agit pas ici du nom de mon amant; c'est moi qu'il s'agit d'obliger: le voulez-vous ou non? —Quant à vous, ma sœur, je n'aurai jamais rien à vous refuser; mais il faut....—Fort bien. A présent, dites-moi, Jelyotte n'est-il pas un homme estimable? Tout le monde ne le trouve-t-il pas au dessus de son état?—Cela est vrai, et cette phrase là même vous condamne: le monde ne vous pardonnera pas....—Eh! mon enfant, le monde est un sot, et celui qui l'écoute aux dépens de son bonheur l'est encore plus. Bref, Jelyotte arrive ici ce soir; il faut que vous le logiez dans la chambre bleue à côté de la mienne. Je me plaindrai, pendant le dîner, du bruit que fait mon mari en sortant le matin pour la chasse: alors vous m'offrirez de lui donner le petit appartement qui est derrière le mien; je l'accepterai, et tout ira bien.—Ah! lui dis-je, si vous n'exigez que cela de moi, à la bonne heure.—Eh! qu'avez-vous donc cru, s'il vous plaît? Vous pouviez vous en rapporter à moi, ma sœur, pour être sûre que je ne vous compromettrois pas. Si un tiers eût été témoin de notre conversation, il auroit trouvé....Ah! je n'ose vous dire, en vérité, qui de nous deux s'est le plus compromis. N'en parlons plus.

On vint nous interrompre. Madame de Jully se plaignit, comme elle m'en avoit prévenu, du bruit des chasseurs. Je lui dis tout bas: vous

nous jouez tous, ma sœur, car je crois que vous avez aussi donné le mot à votre mari pour répondre aussi juste à tout ce que vous désirez. Je suis sûre, me dit-elle, que c'est lui rendre un service.

En effet il fut le premier à demander un autre appartement; car, en vérité, dit-il à madame de Jully, si je vous éveille le matin, vous me le rendez bien la nuit, quand vous vous retirez. Je me chargeai de les mettre d'accord, en arrangeant leur appartement comme j'avois promis à ma sœur. Le soir Jelyotte arriva; le bonheur éclatoit dans leurs yeux. Ce tableau si séduisant me rappela des temps plus heureux pour moi et me fit verser des larmes. Francueil s'en aperçut: il étoit déjà dans la confidence de Jelyotte qui est son ami depuis long-temps, comme vous le savez. Il s'approcha de moi et me dit tout bas, en me regardant fort tendrement: Seront-ils les seuls heureux? Non, lui dis-je, si vous m'aimez. Il me serra la main et fut toute la soirée plus empressé, plus amoureux que je ne l'avois vu depuis long-temps. Il me donna la main après le souper pour entrer dans le salon. Vous me perdez lui dis-je; et s'il faut payer cette soirée par autant de larmes que j'en ai déjà versé, laissez-moi plutôt dans cette tiédeur à laquelle j'ai tant de peine à me faire....Il me regarda tendrement et ne dit mot; l'instant d'après, il disparut et fut près d'une heure à se promener seul dans le jardin. On ignoroit ce qu'il étoit devenu. On proposa d'aller un moment prendre

l'air : nous le trouvâmes au coin d'une allée qui marchoit avec action, à ce que nous pûmes juger dans l'obscurité, par le bruit qu'il fit en nous approchant. Il m'offrit le bras, ou plutôt il s'empara du mien avec une vivacité qui me parut tout aussi singulière que le reste de sa conduite. Je jouis de ce transport sans chercher à en pénétrer la cause, comme j'avois cherché celle de son absence. Nous restâmes jusqu'à près de deux heures dans le jardin....Ah ! que Francueil n'est-il toujours de même ! Aujourd'hui il va à Paris, il m'a promis de n'y passer que vingt-quatre heures, et de revenir ; mais je n'y compte pas.

Suite du Journal.

Duclos est venu dîner ici aujourd'hui. Il ne lui a pas fallu un long examen pour pénétrer les sentimens de Jelyotte. Il échappe de temps en temps à madame de Jully des coups-d'œil qui démentent son extérieur indolent. En voyant le progrès que Jelyotte a fait dans son cœur, et la manière dont elle m'a parlé, comparée avec sa façon d'être habituelle, je ne puis m'empêcher de croire qu'elle désire plus vitement que vivement. Duclos, avec son aménité ordinaire, est venu me dire : Que faites-vous de Jelyotte à demeure chez vous ? Défaites-vous de cela : le rebut d'une duchesse ne peut donner que du ridicule ; je crois qu'il en veut à votre sœur. J'ai plaisanté de cette

idée, comme si je la croyois absurde ; mais il m'a confirmé ce qu'elle m'avoit dit, que M. de Jully n'est plus amoureux d'elle, et qu'il tâche d'accrocher *incognito* une actrice de la comédie. L'après-dînée Duclos ne put pas y tenir ; il fallut qu'il en parlât encore. Voici ce qui va arriver, me dit-il : Jelyotte est tout installé ici ; il va se mettre sur le ton de votre ami ; il viendra familièrement chez vous, et vous passerez pour sa maîtresse ou pour sa complaisante ; car votre sœur ne manquera pas de l'exiger de vous avec sa douceur despotique.... Vous ne dites mot....C'est peut-être déjà fait ? Hem ! parlez donc. J'admire, lui dis-je en riant, le chemin que fait votre tête ; tout ce que vous dites là est....Quoi, reprit-il ? tout ce que je vous dis là est vrai. Tous les sots complaisans qui vous entourent ne vous le diront pas. Ce n'est point un homme, encore une fois, dont on puisse faire son ami.

J'en étois tout aussi convaincue que lui, mais je me suis contentée de le remercier de son zèle et de son avis, en l'assurant que ma réputation n'auroit jamais rien à redouter de M. Jelyotte... Francueil est arrivé.... Eh bien ! voilà de ces bonheurs qui me tuent. Il nous a amené M. Rousseau qui est de retour. Il m'a paru un peu effarouché de trouver tant de monde. Aussi s'en va-t-il demain. Je l'ai beaucoup pressé de revenir quand nous serions seuls ; il a répondu obligeamment à cette invitation.

Le lendemain.

Que veut dire ceci? Madame de Versel mande à madame de Jully qu'elle s'ennuie de ne la pas voir, et que, si elle osoit, elle viendroit me demander à dîner pour passer quelques heures avec elle, et raisonner du projet de leur voyage. Devinez-vous ce que c'est, mon tuteur, que ce voyage? c'est d'aller passer quinze jours dans la terre de la comtesse d'Houdetot qu'elle ne connoît pas, avec M. et madame de Jully, Francueil, M. de Maurepaire et M. de Versel. Si Francueil tenoit le moins du monde à moi, penseroit-il à s'en éloigner? ne chercheroit-il pas le temps où j'irois voir la comtesse d'Houdetot pour y venir alors?.... Mais comment madame de Jully se prête-t-elle à cela, et peut-elle consentir à se séparer de Jelyotte sans nécessité?.... Je n'ai pu me dispenser de prier madame de Versel à dîner.... Ah! combien j'ai de répugnance à la voir chez moi!.... Francueil ne m'a rien dit de ce voyage; mais, moi, je lui en ai parlé, peut-être trop vivement, car enfin je n'ai aucune preuve, et de quel droit allois-je soupçonner cette femme?

Ah! que je suis à plaindre! Celui qui est heureux et bien établi dans le bonheur ne forme aucun soupçon; mais celui qui est mécontent et inquiet a perdu la paix. et il ne peut apparemment la laisser aux autres. J'ai dit tout ce que je ne devois pas dire, et je fais sans cesse le contraire de ce que mon intérêt même exige. J'ai raison; je suis

à plaindre, et je finis par avoir tort et par être blâmée...Avec quelle dureté il m'a reçue et écoutée!... lui qui a l'âme si tendre, qui prend tant de plaisir à faire du bien!

Elle va donc venir demain, cette petite femme! et il faut se préparer à la bien recevoir, à lui faire mille amitiés, comme si j'étois enchantée de la voir.

Suite du Journal.

Elle est arrivée... Ah! il est certain qu'elle est bien jolie. Je me suis assez bien tirée de son abord. Francueil avoit été très-aimable le matin; il avoit passé près de deux heures dans ma chambre. Le cœur me battoit cependant à l'arrivée de madame de Versel. Jusqu'à présent il n'a pas trop pris garde à elle, et il a été assez occupé de ma sœur et de moi. On a parlé du voyage, mais d'une manière si en l'air, qu'en effet j'espère qu'il ne se fera pas. Madame de Versel paroît cependant l'avoir fort à cœur; mais Francueil n'a relevé ce qu'on en a dit que pour faire naître encore plus de difficultés. En vérité, je me reproche mes soupçons; je crois qu'il ne les méritoit pas. J'étois injuste....Ah! combien je le voudrois!...

FIN DU PREMIER VOLUME.

De l'Imprimerie de Schulze et Dean,
13, Poland Street, Oxford Street.

On trouve chez les mêmes Libraires,

MÉMOIRES et CORRESPONDANCE du BARON DE GRIMM et DIDEROT, depuis 1770 jusqu'en 1790— 7 vols. 8vo.............. £3 13*s* 6*d*

Les Parties se vendent aussi séparément; c'est-à-dire:

PREMIERE PARTIE, 1753 jusqu'en 1769—3 vols.
SECONDE PARTIE, 1770 jusqu'en 1790—4 vols.

